



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Handwritten scribble or mark in the top left corner.

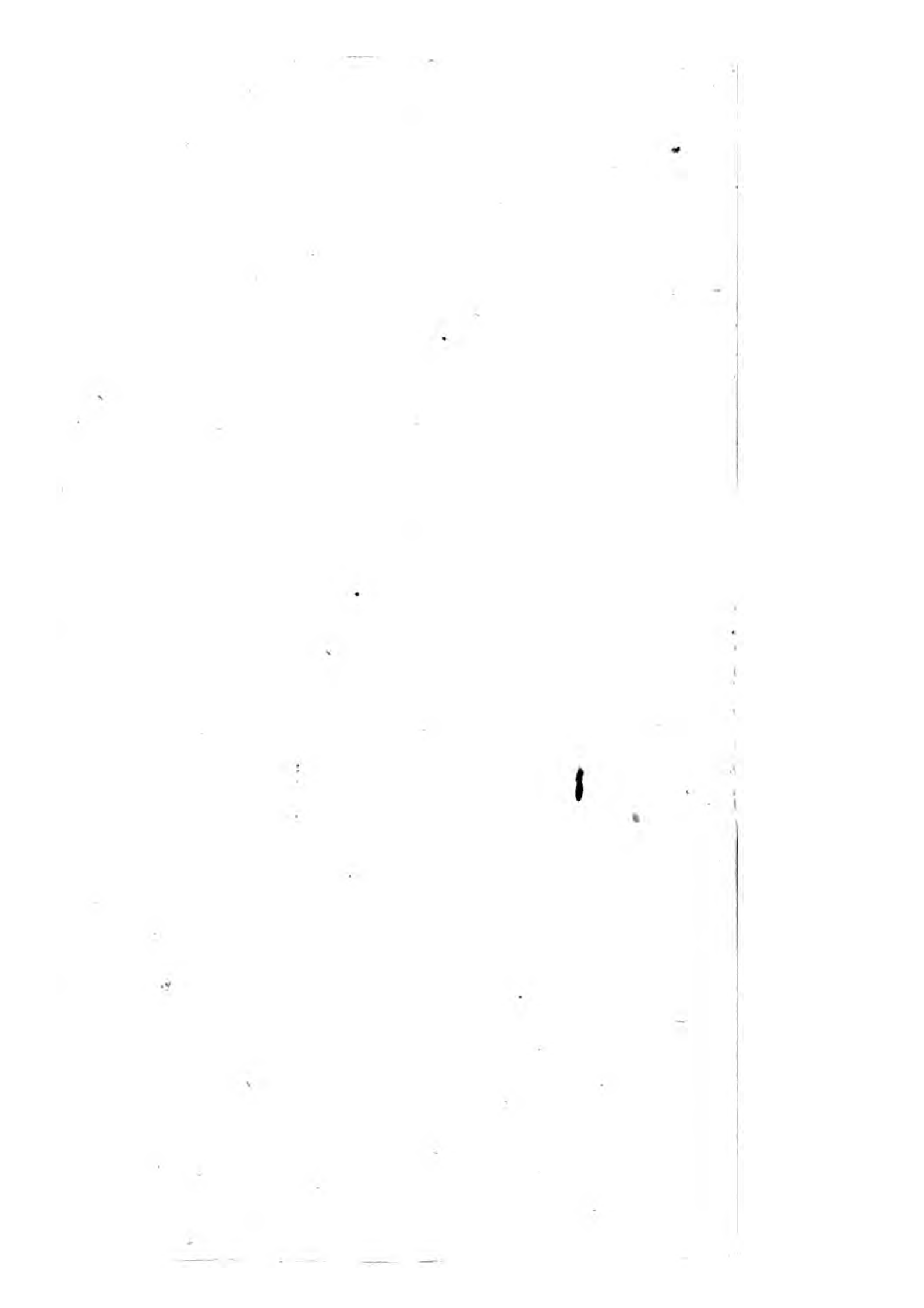
200. a. 4



4







HISTOIRE

DE

TOM JONES.

HERBERT A. ...

DE

TOM ...

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS

DE M. FIELDING.

Par M. D. L. P.

ENRICHIE D'ESTAMPES

dessinées par M. GRAVELOT.

TOME QUATRIÈME.



A LONDRE,

Chez JEAN NOURSE.

1750.

THE UNIVERSITY OF

OXFORD

LIBRARY

NO

100

100

100

100

100



OXFORD

100

100

100



L'ENFANT TROUVÉ,

OU

HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE SEIZIÈME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite peu amusante pour M. WESTERN. Afflictions de SOPHIE.

Monsieur *Western*, en arrivant à *Londre*, avoit mis pied à terre dans *Piccadilly*, à la première Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laissé

Tome IV.

A

ses chevaux , pour aller s'établir lui-même dans un logement que son hôte lui avoit procuré, attendant *Hide Parck*.

C'est là que *Sophie* , en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez *Lady Bellaſton* , demanda à ſe retirer dans la chambre qui lui étoit deſtinée ; propoſition qui fut ſi fort du goût du pere , qu'il ſe hâta de l'y conduire lui-même.

Leur converſation ne fut pas longue ce jour là. Il lui apprit ſeulement , que *M. Blifil* devant arriver au premier jour pour l'épouſer , il la prioit de ſe diſpoſer à obéir enfin de bonne grace à la volonté de ſon pere ; à quoi *Sophie* ayant répondu par un refus un peu plus formel que jamais , le pétulant *Western* , après mille malédictions , & autant de ſermens de l'y contraindre , dût-il y employer la force , ferma la porte de l'appartement ſur elle , & en emporta la clef dans ſa poche.

Tandis que la triſte *Sophie* , abandonnée à elle-même , ſe livroit à

3

L'amertume de ses réflexions , son pere vuidoit tranquillement sa bouteille avec le Ministre *Supple* & l'hôte chez qui il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plû , & le mettoit au fait du trait actuel de Londre ; il n'étoit pas possible , suivant M. *Western* , qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation, n'en sçût pas beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société , M. *Western*, très-content de lui-même , passa la soirée & une bonne partie du lendemain , sans qu'il arrivât rien digne d'être inséré dans cette Histoire. Pendant tout ce tems-là , notre *Sophie* demeura seule : son pere , qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser *Blifil* , ne consentoit d'en ouvrir la porte que pour lui donner à manger , & ne le permettoit qu'en sa présence.

Le surlendemain de son arrivée , tandis qu'il déjeunoit avec son Ministre , un domestique vint annoncer un gentilhomme qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Western*, eh qui diantre est-ce donc ? Va docteur, va voir qui c'est : M. *Elifil* ne peut encore être arrivé.... Descend, va vite, & sache ce qu'il me veut.

Le Docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme bien mis, avec une cocarde à son chapeau, & ressemblant fort à un Officier, disoit avoir des affaires particulières, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. *Western* seul.

Un Officier ! s'écria encore plus haut le pere de *Sophie* ; qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route, ou de logement, je ne suis pas ici *jugé de paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort..... Qu'il monte cependant, puisqu'il veut absolument me parler.

Un Cavalier de très-bonne mine fut alors introduit, qui après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. *Western*, lui parla en ces termes,

C'est de la part de *Mylord Fellamar*, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous saluer : mais, mon message après ce qui se passa l'autre soir entre vous, ne doit sans doute pas vous étonner.

Mylord, qui ? s'écria *Western*, je n'entendis jamais ce nom-là.

Mylord Fellamar, lui dit l'Officier, est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; & le moindre aveu de votre part suffira pour le satisfaire. Les tendres sentimens qu'il a voués à votre aimable fille, ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & M. *Western* est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à vanger. C'est un bonheur en vérité pour tous les deux, que le courage de *Mylord* ait déjà assez éclaté pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige, seulement, est un simple aveu de votre faute, en ma présence... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même, dès

6
tantôt, vous rendre ses devoirs ;
& il n'aspire qu'après le moment
fortuné de pouvoir se présenter ,
de votre aveu , à Madame votre
fille , en qualité d'amant.

Je n'entens pas trop bien tout
ce que vous me dites , répondit
Western... J'imagine pourtant , puis-
qu'il s'agit de ma fille , qu'il est
question d'un *Lord* dont *Lady Bel-
laston* , ma cousine , m'a parlé.
Si c'est cela. Présentez mes
devoirs à *Mylord* ; & dites - lui ,
que ma fille est promise à un autre.
Peut-être , répliqua le Gentilhom-
me , que Monsieur n'est pas suffi-
samment instruit de la grandeur de
l'alliance que j'ai l'honneur de lui
proposer. Je ne crois pas , du
moins , qu'un Seigneur aussi puis-
sant & aussi illustre.....

Ecoutez Monsieur , interrompit
Western , il faut vous parler fran-
chement ; ma fille est en effet pro-
mise : mais dût-elle ne pas l'être ,
rien ne pourroit m'engager à pren-
dre un *Lord* pour gendre : je les
déteste tous , & ne veux aucune

7
accointance avec eux.

Monfieur , lui dit l'Officier , fi telle eft votre derniere réfolution , j'ai ordre de vous dire , que *My-lord* attend le plaifir de vous voir ce matin dans *Hide-Park*.

Vous pouvez lui dire , de ma part , répondit *Western* , que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener ; & que je ne fors pas aujourd'hui de chez moi.

Monfieur , lui dit l'autre , vous êtes furement trop galant homme pour me charger férieufement d'une pareille réponse. On ne dira jamais de vous , qu'après avoir insulté un Pair du Royaume , vous lui ayez refusé fatisfaction. La tendresse de *My-lord* pour votre fille , lui faisoit défirer ardemment que cette aventure fe terminât à l'amiable : mais , dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere , fon honneur ne lui permet pas de passer sous filence l'indigne traitement que vous ofâtes lui offrir.

Moi ! s'écria *Western*.... C'est un un mensonge atroce : De ma vie , je ne lui offrirai rien. A iiij

L'Officier ne fit , à ceci , qu'une réponse très laconique , mais accompagnée de quelques remontrances manuelles , dont M. *Western* ne sentit pas plutôt tout le poids , que ce digne Seigneur de Paroisse commença à parcourir très-lestement tous les coins de sa chambre , en beuglant aussi haut que s'il eût désiré d'avoir toute la maison pour témoin de son agilité.

Le Ministre , qui achevoit de déjeuner , accourut aux clameurs de son maître Juste Ciel ! Juste Ciel ! Monsieur , de quoi donc s'agit-il ?... De quoi il s'agit ? répondit *Western* , d'un assassin sans doute , qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent Regarde ce baton , qu'il tient encore à la main ! Il m'affommoit avec Tandis que je lui parlois poliment

Comment M. , lui dit froidement le Capitaine , ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non , sur mon honneur ! Je ne le crois pas , dis-je , j'ai seulement nié d'avoir insulté *Mylord*

9
Mais je n'ai jamais prétendu dire ,
que *vous aviez menti....* & vous
n'eussiez pas dû fraper un homme
défarmé. Si j'eusse eu un bâton pa-
reil au tien je t'eusse frotté les oreil-
les de la bonne maniere.... Viens ,
descens dans la cour ; laisse-m'en
prendre un , si tu l'oses , & nous
verrons beau jeu.

Je vois , Monsieur, lui dit l'Offi-
cier , que vous n'étiez pas digne
de la peine que j'ai prise ; & je
vais rendre compte de vos senti-
mens à *Mylord....* Je suis fâché de
m'être sali les mains avec vous.

Il sortit , en achevant ce tendre
adieu , tandis que *M. Western* , à
qui la colere , peut-être la politi-
que , sembloit avoir interdit la
parole , se faisoit tenir par son Mi-
nistre.

Cependant , la pauvre *Sophie* ,
qui du fond de sa prison avoit en-
tendu les hurlemens de son pere ,
se tuoit de fraper des pieds & des
mains , & de crier pour que l'on
vînt à elle. On l'entendit enfin ; &
Western effrayé des accens doulou-

reux de notre Héroïne , oubliant tout à coup son injure , vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi morte , lorsqu'il entra. Cependant , à la vue de son père , elle ramassa toutes ses forces , se traîna jusqu'à lui , lui serra les mains , & lui cria d'une voix entrecoupée , ô mon père ! ô mon cher & très-aimé père !... ayez pitié de mes terreurs... n'êtes-vous point blessé ?

Non , non , s'écria *Western* , le mal n'est pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais , les loix font là ; il s'en repentira , je t'en répons !... Eh de grace , dit-elle , apprenez-moi donc ce que c'est ? Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

Ignore son nom , répondit *Western* ; c'est un de ces aigrefins , que nous payons je crois pour nous battre : mais il me le rendra bien , si tant est qu'il ait quelque chose à perdre !

Mais , encore un coup , lui dit *Sophie* , daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle ?

Belle demande ! C'est toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires , de querelles , de chagrins , que pour toi ?.. Ah *Sophie* ! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes..... Tu feras enfin mourir ton pauvre Pere !..... Un *Lord* , que le Ciel confonde , & dont le D..... sçait le nom mieux que moi , s'avise de t'aimer ; & , parce que je ne veux pas de lui pour gendre , le bourreau m'envoie un cartel !.... Allons , *Sophie* , sois bonne fille , & mets fin aux peines de ton pere ; allons , consens à mon bonheur , en épousant celui que mon cœur t'a destiné : il fera ici dans deux jours ; promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu , tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux , bijoux , carrosse , tu n'as qu'à demander , tu n'as qu'à souhaiter , la moitié de mon bien est à toi dès aujourd'hui... Que dis-je ? tout est à toi , si tu le veux !

Mon pere me permettra-t il , dit en soupirant *Sophie* , de lui parler un instant ?

A vj

En doutes-tu, ma fille ? répondit *Western* ; ne sçais-tu pas, que mon plus grand plaisir est de t'entendre ? Parle, mon cher enfant ! j'espere t'entendre, toute ma vie, avec plaisir. O ma *Sophie* ! tu ne sçais pas, tu ne soupçonnes pas combien je t'aime ; non, tu ne le sçais pas : aurois-tu quitté ton pauvre pere, qui n'a d'autre joye, d'autre consolation dans la vie, que celle de voir, d'entendre, & d'aimer sa petite *Sophie* ?

A ces mots, les yeux du bon-homme étoient couverts de larmes ; & *Sophie*, en essuyant les siennes, répondit ainsi :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le Ciel m'est témoin de celle que je ressens pour lui ! & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de cet homme, a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier ma vie à sa félicité. Que dis-je ? j'ai plus fait encore ! j'ai voulu forcer mon cœur, j'ai voulu le contrain-

dre à se plier à vos désirs ; j'étois presque déterminée à affronter le fort le plus affreux que je connoisse , pour marquer mon obéissance au plus tendre des peres. Mais, c'est à quoi tous mes efforts n'ont pû ni ne pourront jamais me résoudre... Ici , M. *Western* commença à froncer le sourcil ; ses yeux s'enflammerent , & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque *Sophie* qui s'en apperçut , le supplia de daigner l'entendre encore un moment.

Si là vie de mon pere , dit-elle , si sa fanté , si sa félicité réelle est attachée à quelque prix , & que mon sang puisse seul le payer , parlez , Monsieur , me voilà prête , je m'expose à tout , j'affronte tout pour garantir une tête si chère!..... Oui , malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des Amans..... Oui , pour sauver mon pere , je consentirois même d'épouser *Blifil*.... Mais....

Je t'ai déjà dit , interrompit *Western* , que mon bonheur & ma

vie sont attachés à ton obéissance.... Voi donc si tu veux conserver ton pere.... Je suis désespéré, je meurs enfin, si tu n'as point pitié de moi.

Se peut-il, lui dit-elle, en le regardant tendrement, que les vœux d'un si bon pere n'ayent d'autre but que de me rendre misérable?... Moi! s'écria *Western*, non tous mes vœux sont pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse, pour te voir au comble du bonheur?...

Souffrez donc, interrompit *Sophie*, souffrez donc que je sçache, souffrez donc que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai que l'opinion seule fasse notre félicité, quel sera donc mon sort lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes?

Il vaut bien mieux te croire telle, lui dit le pere, que de l'être en effet en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à

moi, lui dit *Sophie*, je jure partout ce qu'il y a de plus sacré, de ne jamais épouser ni lui, ni tout autre, sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire; souffrez, que je sois encore votre chère *Sophie*, & que ma seule affaire, & que mes seuls plaisirs, soient de faire les vôtres.

Non, *Sophie*, répondit *Western*, on ne me trompe pas ainsi: ta tante auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non *Sophie*, encore un coup, présume un peu mieux de ton pere; crois qu'il connoît assez le monde, pour ne jamais compter sur la parole d'une femme en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh, par-où, s'écria *Sophie*, par-où donc ai-je mérité, de la part de mon pere, une pareille défiance? Lui manquai-je jamais dans mes promesses? Et depuis le berceau, ne m'a-t'il pas toujours vu sincere?

Tout cela peut être, cria *Western* en se levant, mais je veux, & je prétens être obéï; & tu l'épou-
 feras, dusses-tu périr le lendemain.
 Ces mots, accompagnés d'un Dic-
 tionnaire entier de sermens, d'in-
 jures, & d'imprécations, épouvan-
 terent tellement *Sophie*, qu'elle
 tomba presque sans sentiment,
 dans un fauteuil.

Western, craignant d'être atten-
 dri par ce spectacle, se hâta de
 sortir de la chambre, dont il em-
 porta la clef; & revint trouver son
 Ministre.

CHAPITRE II.

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison, où
 logeoit *M. Western*, avoit déjà
 conçu d'étranges idées de ses hôtes.
 Cependant, comme on l'avoit af-
 surée que ce Gentilhomme étoit
 puissamment riche, & qu'elle tiroit

un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit ; & qui plus est, se taire. La prison de *Sophie* ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère doux & affable de notre Héroïne, intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'Hôteffe ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât presque rien, on la servoit pourtant régulièrement. Malgré tout le courroux de son pere, quelque chose qu'elle eût désirée, quelque prix que la chose eût dû coûter, *Sophie* eût été dans l'instant satisfaite. *Western*, quoiqu'entêté, quoique bizarre, aimoit, ou plutôt adoroit sa fille ; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir, en étoit toujours un véritablement sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée, *Western*, qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de *Sophie*, accompagna *George* (le

Garde Chasse) qui lui portoit un poulet rôti , & l'attendit à la porte.

George , en mettant le plat sur la table , faisoit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse , qu'il n'avoit pas vuë depuis longtems , & la pria instamment de ne pas , à son ordinaire , renvoyer la volaille entiere à la cuisine. J'ai sçu , dit-il , Madame , que vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; goutez les œufs dont ce poulet est farci ; je sçais que vous les aimez , j'espère que vous en ferez contente.

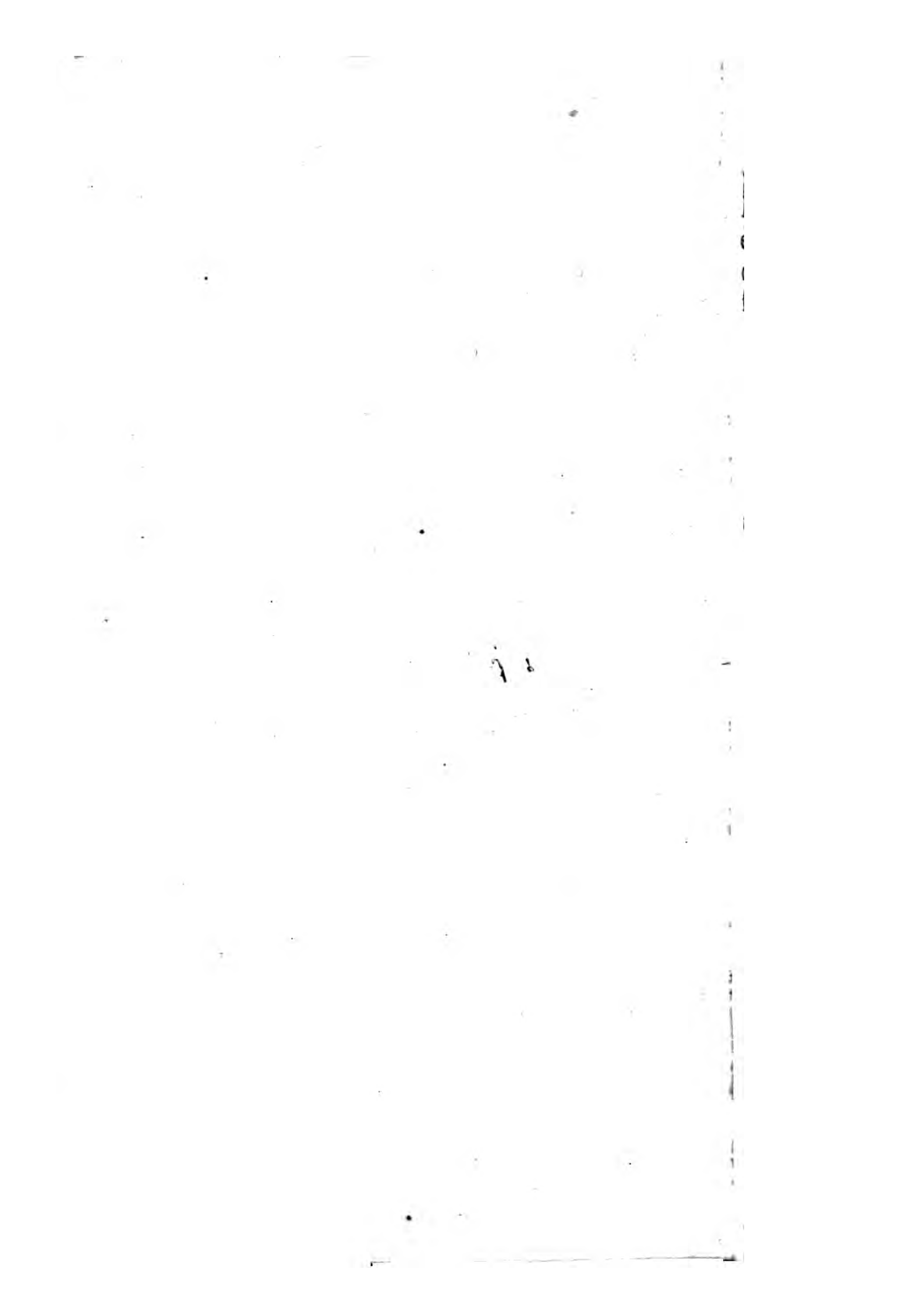
Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur toutes les personnes , comme sur une Veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'apetit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de *Bansted* ou de *Salisbury* : il est pourtant vrai , quoiqu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement-extême , après s'être bien exalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve :



H. Goussier del.

J. B. Suard sculp. 1749.



personne n'eût peut-être jamais lieu (si l'on pése bien sa position) d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant, sans y penser, si l'on veut, à dépecer sa volaille ; & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une lettre, contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénétré de vos malheurs, je tâcherois, non pas de vous peindre les miens, mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame, en apprenant par Honora tout ce que vous avez souffert. Mais, si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre, mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je vous sçais malheureuse ? Oui, ma Sophie, c'est de sçavoir que je n'en puis accuser que moi même ; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée ! Peut-être osai-je ici trop

présumer de moi - même ; mais , qui peut m'envier un déplorable avantage , qui me coûte si cher ! Pardonnez donc , belle Sophie , à un sentiment si gracieux ; pardonnez donc au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils , mon secours , ma présence , mon absence , ma mort même , peuvent être utiles à ma Sophie , & soulager ses maux ? Pourrois-je , hélas , jamais payer tout ce que je lui coûte ! Les vœux les plus ardens , la tendresse la plus pure , la soumission la plus respectueuse , tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable , peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah ! S'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter , fuyez , fuyez , cher objet que j'adore , accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule , ou suivie de l'opulence même , ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge

*que mon ardeur m'emporte trop loin ;
 si ce sacrifice vous paroît trop grand ;
 s'il n'est aucun moyen de vous ren-
 dre la paix , & de calmer le courroux
 d'un pere , que de renoncer à moi
 pour jamais , chassez de votre cœur
 l'ombre même de la pitié ; oubliez ,
 effacez de votre souvenir un malheu-
 reux , qui n'est déjà que trop coupable.
 Croyez que votre bonheur m'est
 mille fois plus précieux que le mien
 même ; que c'est mon cœur qui vous
 le dit , que c'est mon cœur qui vous le
 jure ! Mon premier desir (eh pourquoi
 la fortune ne le rempliroit-elle pas ?)
 Mon premier desir, dis-je, fut de vous
 voir toujours , & de vous voir tou-
 jours heureuse : Celui qui m'occupe
 aujourd'hui , est d'apprendre bientôt
 que vous le soyez en effet. Mais , rien
 ne peut égaler mon supplice , lorsque
 je me reproche que vous avez pu souf-
 frir un instant pour celui qui sera toute
 sa vie &c.*

THOMAS JONES.

Nous nous dispensons, sans scrupule,
 de rendre compte au Lecteur

des sentimens de *Sophie* à la lecture de cette lettre , nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut : nous augurons assez bien de lui , pour laisser ce détail à son imagination. La réponse de notre Héroïne , paroîtra peut-être un de ces jours ; pour aujourd'hui , cela n'est pas possible , & cela par une seule raison : c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume , ni encre , ni papier.

Le soir , tandis qu'elle réfléchissoit à loisir sur cette Lettre , un bruit assez aigu vint tout à coup frapper son oreille & interrompre ses méditations. L'une des voix qui composoient ce *duo* discordant , étoit fort de la connoissance de *Sophie*. Il falut écouter longtems l'autre , pour reconnoître l'organe de la tante *Western* , qui ayant appris par un Domestique le logement de son cher frere , venoit d'arriver chez lui.

Nous allons , par conséquent , prendre maintenant congé de *Sophie* , & suivant notre politesse ordi-

dinaire, tenir quelques instans compagnie à Madame *Western*.

CHAPITRE III.

SOPHIE hors de prison.

Monsieur *Western* & le Ministre *Supple*, (l'Hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe, lorsque l'on annonça l'arrivée de Madame *Western*. Le pere de *Sophie*, grand observateur du cérémonial, & surtout envers sa sœur, qu'il respectoit malgré lui-même, se hâta de courir au-devant d'elle.

En vérité, dit-elle, en se jettant dans un large fauteuil, il n'est plus possible de voyager dans ce Royaume ! les fots Actes de notre Parlement, ont achevé de rendre les chemins impraticables..... mais, mon frere, par quel hazard vous êtes-vous fouré dans cet odieux logement ? jamais homme de con-

dition ne mit certainement le pied ici!...

Ma foi, je n'en sçais rien, répondit *Western* : c'est l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai crû assez faufile avec les Seigneurs, pour sçavoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit sa sœur. Et ma nièce, que m'en direz-vous ? auriez-vous déjà rendu vos devoirs à *Mylady Bellafton* ?

Oh qu'oui, répondit le vieux Gentilhomme ; & votre nièce est en sureté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment, mon frere ! ma nièce est dans la maison, dites-vous ? elle ignore donc mon arrivée.

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua *Western*, j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine, dès le premier soir de mon arrivée ; & depuis ce tems, je puis répondre d'elle comme d'un renard dans un sac.

Juste Ciel, qu'entends-je ! s'écria la sœur : je me doutois bien que

que vous eussiez fait quelque sottise ; & j'aurois bien dû m'y attendre..... quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voyes de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre nièce de quitter le Pays ? vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?....

Brrr ! s'écria le vieux Gentilhomme , en jettant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? quand je m'attends à des louanges , j'éprouve encore votre censure.

Comment , mon frere ! lui dit aigrement la Dame , avez-vous jamais pû penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma nièce ? ne vous ai-je pas répété cent fois , que dans un Pays libre , les femmes ne sont point assujéties au pouvoir arbitraire d'un pere , ou d'un mari ?.... nous sommes libres comme vous , Monsieur ; & plutôt au Ciel , que vous fussiez aussi digne de cette liberté. Si vous prétendez

que je reste encore quelques momens dans ce respectable Hôtel, que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent, ou que je me mêle encore des affaires de votre famille, rendez tout-à-l'heure la liberté à ma nièce.

Madame *Western*, le dos au feu, une main derriere elle, & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, avoit un air si redoutable, en prononçant cette sentence, que jamais *Thalestris*, à la tête des Amazones, n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout à coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blifil*, qui ne peut tarder longtems. S'il arrive quelque chose qui vous déplaît, je m'en lave les mains.

Je répons de tout, sur ma vie, s'écria Madame *Western*. Je ne m'en-

gage pourtant ici , qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien , confiez aveuglément cette affaire à mes soins , sans quoi je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere , je tenterai de préserver l'honneur de sa famille ; au cas contraire , je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez , Monsieur , dit le Ministre *Supple* , en s'inclinant profondément , que je vous supplie d'en croire Madame : la douceur produit souvent plus d'effets que la menace... Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme , tu t'en mêles aussi ?..... ose encore dire un mot , & je te chasse pour jamais.

Eh si ! mon frere , lui dit la Dame ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. *Supple* est un homme sensé , dont vous devriez suivre les conseils ; & surtout , dans cette occasion , la terre entière fera de son avis. Mais , j'attends une réponse finale & catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite ; ou chargez-

vous-en pour jamais ; & que je n'entende plus parler ni de vous , ni de votre famille.

Eh de grace , Monsieur ! s'écria *Supple* , daignez agréer ma médiation.....

Qui diantre en a besoin ? cria *Western* à tuë tête ; la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre , & de faire à sa mode ?

Non , mon frere , répondit la Dame , j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise , avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne..... prenez-la..... la voilà ! s'écria *Western*. Ai-je jamais craint de vous confier ma fille ? n'a-t-elle pas déjà vécu des années entières avec vous ?

Plût au Ciel ! répondit la tante , qu'elle ne m'eût jamais quittée : tout ceci ne seroit sûrement pas arrivé.

Oh , sans doute ! s'écria *Western* , je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-

elle, je vous l'ai toujours dit, & je vous le dirai toujours. J'espere pourtant, que vous deviendrez plus docile; & que l'expérience du passé, vous apprendra à ne point détruire, par vos bévuës, tout ce que la sagesse de mes précautions a pû concerter d'avantageux pour vous. En vérité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces fortes de négociations: votre systême de politique est défectueux en tous points. J'insiste donc, encore un coup, sur la promesse que j'exige..... allons parlez; & surtout songez bien au passé!....

Que prétendez-vous, s'écria *Western* en jurant, que je vous dise encore? je crois, Dieu me pardonne, que vous feriez damner le D.....

Courage, mon frere! lui dit la Dame, vous voilà retombé dans vos louables habitudes..... il n'est plus possible de converser avec vous. J'en appelle à M. *Supple*, homme aussi prudent qu'équitable. Qu'il dise, si mes propos ont de quoi

vous fâcher.... mais vous avez une tête si dure.....

Eh , Madame , dit le pauvre Ministre, de grace n'irritez point Monsieur !

Qu'appellez-vous, irriter ? dit vivement Madame *Western*..... j'aperçois , mon ami , que vous êtes aussi sot que lui. Mais , allons mon frere , puisque vous vous en fiez à moi , je veux bien encore entreprendre de ramener ma nièce à son devoir. Ah , que les affaires sont bien confiées dans les mains des hommes ! la tête d'une femme en vaut mille des vôtres.

A ces mots , Madame *Western* ayant appelé un domestique , se fit accompagner à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut partie , & que son frere eut soigneusement fermé la porte , il soulagea son cœur , en la maudissant à son aise , sans s'oublier lui-même , pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... il faut pourtant patienter encore , dit-il , en se radoucissant : ce se-

roit pitié de tout perdre , après avoir si longtems souffert : la bégueule ne peut vivre toujours , & je sçais que son testament est en ma faveur.

Le Ministre approuva , & loua fort cette résolution ; & M. *Western* , qui dans la joye ou dans la douleur , avoit pour coûtume de boire une bouteille de plus , ne tarda pas à s'en trouver si bien , que son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colére ou de haine , lorsque Madame *Western* entra dans la chambre avec *Sophie*. Notre jeune Héroïne avoit sa *cape* & son petit chapeau.... je l'em-mène à mon logement , dit la tante ; car en vérité , mon frere , ces appartemens ne sont pas dignes d'être habités par des Etres pensans.

Tout comme il vous plaira , Madame , répondit *Western* : elle ne peut être en meilleures mains ; & le Ministre , s'il me rend justice , vous certifiera , que pendant votre absence , je vous ai reconnuë cin-

quante fois, pour le meilleur cœur du monde.

Oh, oui! Madame, s'écria M. *Supple*, c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez, mon frere, répondit Madame *Western*, que je vous ai toujours rendu la même justice. Mais, avouez aussi, que vous êtes souvent un peu trop emporté? Il est vrai, pourtant, qu'après quelques instans de réflexion, je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien, ma sœur, puisque vous pensez ainsi, répondit le bon Gentilhomme, je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif, j'en conviens; mais je n'ai pas de fiel. *Sophie*, sois bonne fille, & si tu veux que je t'aime, obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante: ma nièce a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine *Henriette*, qui s'est irrévocablement perduë pour avoir négligé mes conseils... A propos, mon frere.

re ! Devineriez-vous bien , qui est arrivé chez vous le jour de votre départ pour Londres ? Cet impudent , cet odieux faquin , avec son nom Irlandois.... Ce *Fitz-Patrick* ! qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré , sans se faire annoncer , sans quoi je l'eusse fait éconduire : il m'a même , pour ainsi dire , forcée d'entendre sur le compte de sa femme une longue & mauvaise histoire , où je n'ai pu rien comprendre. Mais , ma réponse fut courte : Je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite , & le chargeai de la réponse. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici : mais je vous prie de le congédier , car je ne prétens pas le voir.

Ni moi non plus , répondit *Western* , n'en craignez rien. Je n'autorise pas ainsi la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là , que je n'aye pas été à la maison : je l'aurois , morbleu , fait jeter par les fenêtres.... Tu vois , *Sophie* , ce qu'entraîne la désobéissance !....

Eh, mon frere, interrompit la tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie*? L'exemple est dans votre famille: pourquoi ces répétitions odieuses? Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune, ma sœur, j'y consens, répondit *Western*.

La tante, heureusement pour *Sophie*, termina cette nouvelle contestation, en demandant des chaises à porteurs. Je dis, heureusement, car le frere & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux frais. Le sexe seul, & l'éducation, avoient mis entr'eux quelque différence; du reste, tous deux étoient entiers & entêtés, tous deux aimoient passionnément *Sophie*, & tous deux se méprisoient souverainement.



C H A P I T R E I V.

JONES reçoit des nouvelles de SOPHIE. Il va à la Comédie avec Madame MILLER, & PARTRIDGE.

L'Arrivée de *George*, le Garde-Chasse, à *Londre*, & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, confoioient fort notre Héros. Ce fut, en effet, par son moyen qu'il reçut la lettre suivante, que *Sophie* remise en liberté lui avoit écrite dès le soir même de la délivrance qu'elle devoit à *Madame Western*.

MONSIEUR,

Comme votre sincérité ne peut m'être suspecte, je crois vous obliger en vous apprenant que l'arrivée de tante a mis fin à une partie de mes souffrances : je suis du moins avec

B vj

elle , & je jouis de la liberté. Il est vrai , qu'elle m'a fait promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit , sans son consentement ; & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire , mais je ne sens pas moins que c'est un oubli dont je ne puis me prévaloir. Ainsi , Monsieur , si je manque aujourd'hui à la foi promise , c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos lettres , encore moins y répondre , sans en faire part à ma Tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi , & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement sous-entendre : cette déclaration , si vous la pesez bien , pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution vous paroîtra avoir de trop austère. Mais pourquoi cherchai-je à vous consoler ainsi ? Quoique très-résoluë à ne pas me conformer , sur certains points , aux désirs de mon pere , il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai jamais ailleurs , sans son consente-

ment. La fermeté de ma résolution ;
 & la certitude que je vous en donne ,
 doit donc vous faire abandonner un
 espoir , dont la fortune (peut-être)
 a rendu le succès impossible. Songez ,
 Monsieur , que votre propre intérêt
 l'exige ; que c'est le seul moyen de
 vous réconcilier avec M. Alworthy ;
 & que , s'il le faut même , j'ose vous
 en prier. Le hazard m'a renduë votre
 obligée , & vos intentions probable-
 ment encore plus. La fortune nous
 sera peut-être un jour moins contrai-
 re qu'aujourd'hui. Croyez , pourtant ,
 que je penserai toujours sur votre
 compte conformément à votre mérite ,
 & que je suis véritablement ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
 obligée Servante ,

SOPHIE WESTERN.

P. S. Encore un coup , ne m'écri-
 vez plus , je vous prie. ... du moins ,
 quant à présent. Et recevez ceci , dont
 je n'ai pas besoin , & que je sçais

*vous devoir être maintenant utile. Mais , ne sçachez gré (je vous en conjure !) de cette bagatelle * , qu'à la fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de tems à épeller cette lettre , que notre Héros à la lire. Les sentimens qu'elle fit naître en lui, étoient mêlés de joie & de douleur : il ressentoit , en un mot , tout ce que sent un honnête homme , qui en lisant le Testament de son intime ami, s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réflexions faites , avoir plutôt droit de se réjouir que de s'affliger. Le Lecteur est peut-être même étonné , qu'il eût ici trouvé matière à s'affliger : mais le Lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre *Jones* ; & l'amour est une maladie, dont les symptômes , ainsi que ceux de la *con-*

* Ceci s'entend , sans doute , du billet de Banque de 100 livres sterling.

Jomption, flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'est que sa maîtresse, après avoir recouvré sa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de *M. Western*. Un motif de consolation encore plus sensible pour lui, naissoit de la promesse que lui faisoit *Sophie* de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car quelque défintéressée qu'il crût sa passion, & quelque généreuses que fussent ses offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins de bonne foi que l'ami *Jones* eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé *Sophie*, quelque avantageuse que cette alliance eût dû être pour elle. Un degré si raffiné d'amour *Platonique*, & si totalement détaché des sens, est un don que le Ciel n'accorde guères qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui se vantent de le posséder.

M. Jones, après avoir employé

trois grandes heures à lire & à baiser sa lettre , se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit déjà faite plus d'une fois à Madame *Miller* : c'étoit de l'accompagner à la Comédie , avec la plus jeune de ses filles , & M. *Partridge* , qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

Notre Héros , qui étoit de bonne humeur , s'apprêtoit à jouir de la surprise & des critiques de *Partridge* , dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature , que l'art rectifie quelquefois , mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. *Jones* , Madame *Miller* , la jeune *Betsy* , & *Partridge* , ne furent pas plutôt placés au premier rang de la première galerie , que ce dernier débuta par crier tout haut , qu'il n'avoit jamais vu une plus belle maison.

Dès que la symphonie fut commencée , je ne conçois pas , dit-il , que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A la vuë du moucheur de chandelle , voyez ! voyez , Madame ! s'écria-t-il , en parlant à Madame *Miller* , n'est-ce pas là le vrai portrait de celui qui est dans nos Livres de prieres , avant l'office de *la Conjuraton des poudres* ? Eh pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il , en soupirant , une pauvre famille en auroit largement pour toute l'année.

Aussitôt que la Pièce commença , (c'étoit *HAMLET* * *Prince de Danemarck* ,) *Partridge* fut tout yeux & tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du Spectre qu'il retrouva sa langue , pour demander à *Jones* , qui étoit cet homme si étrangement habillé ? J'ai vu , ajouta-t'il , quelque peinture en tapissèrie , ou ailleurs , qui ressemble à cela. Est-ce bien une armure qu'il a sur le corps ? Cela doit être bien lourd ! C'est un revenant , lui dit assez crûment *Jones*. Bon ! dit *Partridge* , en af-

* Tragédie de *Shakespeare*. Théâtre Anglois , tom. 2.

fectant un sourire , tâchez , tâchez de me persuader celui-là ? Ce n'est pas que j'en ai jamais vû ; mais celui-ci , à mon gré , n'en a pas du tout l'air. Non , non , Monsieur , les *Esprits* ne reviennent pas dans cet équipage.

On le laissa dans son erreur ; qui réjouît fort tout leur voisinage , jusqu'à la scène entre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge* alors , frappé des attitudes naturelles de M. *Garrick* , * se laissa tout à coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant à son Maître , & commença à trembler de façon , que ses genoux se frapotent fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc ? lui dit notre Héros ; ce guerrier , que tu vois sur le Théâtre , te fait-il peur ?

O là ! Monsieur , lui dit *Partridge* , je vois maintenant que vous aviez raison... Je ne crains

* Excellent Acteur Anglois , surtout dans le rôle d'*Hamlet*.

pourtant rien : je sçais que ce n'est qu'une Comédie.... Et d'ailleurs, si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit-il faire de si loin, & parmi tant de monde ?... Au reste, si j'ai eu quelque peur, je ne suis du moins pas le seul.

Qui, qui, s'écria *Jones*, ose-tu regarder ici comme aussi poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit *Partridge* : mais si ce petit homme sur le Théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte.... Oui, oui, *suis-moi*, dit-il ? Oh ! Je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !... Miséricorde ! le petit homme le fuit ? Ah, quelle témérité !... qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu... Je te suivrois ? moi !... Je suivrois plutôt le D.... Mais, c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah ! les voilà revenus.... *Arrête ici !* dit-il encore ? Il n'a parbleu été déjà que trop loin.... & plus loin que je n'irois pour tout le Domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler. . . .
 Chut ! chut ! s'écria *Partridge* :
 mon cher Monsieur, laissez-moi, je
 vous prie, l'entendre.....

Pendant toute la tirade du *Spectre*, *Partridge* fut à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'ombre & sur *Hamlet*, le corps tremblant, & la bouche béante, il exprimait successivement toutes les passions dont le Prince de *Danemarck* étoit agité.

L'acte fini Ma foi *Partridge*, dit notre Héros, tu surpasses mon attente. Tu jouis du spectacle mieux que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répondit *Partridge* : si le D..... même ne vous fait pas peur, je n'en puis mais : quant à moi, je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant, que tout ceci n'est pas naturel ; ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épouvante, j'ai bien vû à la fin que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais, quand j'ai vû trembler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a faisi,

& que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penfes-tu , s'écria *Jones* , que ce petit homme étoit réellement éffrayé ?

Comment , Monsieur ? lui dit *Partridge* , n'avez-vous pas remarqué vous-même , quand le *revenant* lui a dit qu'il étoit fon pere , & comment il avoit été affaffiné dans le jardin , n'avez-vous pas remarqué , dis-je , comme fa frayeur s'est diffipée par degrés , & comme fa crainte s'est changée en douleur ?.... Hélas ! il m'en feroit arrivé autant en pareil cas.... Mais , fience ! Ciel ! quel bruit est-ce là ?... le voilà revenu.... Oh bien , quoique je fçache que tout ceci n'est pas vrai , je ne voudrois pourtant pas être auffi près d'eux , que tous ceux que j'y vois. Oui , oui , s'écria-t-il , (en voyant *Hamlet* tirer fon épée du foureau) tu peux faire le brave... A quoi fert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le fecond acte , *Partridge* fut affez tranquile , & admira

beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Claudius*, de s'écrier, que les physionomies sont trompeuses ! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides !*

Il demanda ensuite à *Jones*, si le Spectre reviendroit encore ? mais notre Héros, qui vouloit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître & disparoître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoique intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le phantôme... Le voilà ! le voilà Monsieur, s'écria-t-il tout haut. Eh bien, lui dit *Jones*, le petit homme te paroîtroit-il épouvanté ? Peut-être autant que vous me le croyez, répondit *Partridge*. Mais, est-on maître de cela. Pour moi, je ne voudrois pas être où est maintenant, comment l'appellez-

vous ? M. *Hamlet* , pour tous les biens du monde.... Mais , ô Ciel ! qu'est devenu l'*Esprit* ? Je crois , Dieu me pardonne , l'avoir vû fondre ou s'abîmer sous la terre ! ... Ma foi , tu as bien vû , lui dit *Jones*. Eh bien , à la bonne heure , répondit *Partridge* ; je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu ; & d'ailleurs , si cela n'étoit pas , Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous , Monsieur , l'enfer même en personne ne vous feroit pas trembler.... Tant pis , tant mieux , mais , voyons , voyons ceci.... Oh ! cela ne m'étonne pas , il est poussé à bout. Mets-la , mets-la en pièces , mon ami... * Si l'infâme eût été ma mere , c'est ainsi que je l'eusse traitée : on ne doit rien à de pareilles marâtres..... Oui , va-t'en , va-t'en chienne , Je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage , jusqu'à la petite Tragédie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi.

* Il faut avoir lû la Pièce , pour bien goûter tout ceci.

Ceci dérouta *Partridge* ; mais notre Héros ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune Prince , que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis , se retournant vers Madame *Miller* , ne trouvez-vous pas , lui dit-il , que le Roi a l'air touché ? c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il ; & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois , pas pour le Thrône sur lequel il est assis , avoir une conscience aussi bourelée que la sienne.... Il se fauve ! cela ne m'étonne pas.... Va , tu feras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scène des Fossoyeurs , attira ensuite les attentions de *Partridge* , qui fut très-surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas , lui dit *Jones* , que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux cimetières de la Ville ? Je ne m'étonne donc plus ,
s'écria

S'écria *Partridge*, d'y voir des revenants. Mais, je ne vis jamais un Fossoyeur plus maladroit. Quand j'étois Clerc de notre Paroisse, j'avois un Sacristain, qui tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se fert de la bêche comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, chante : tu aimes sans doute mieux cela que le travail....

Monseigneur ! à quel propos, le petit homme va-t-il prendre cette tête ? Il y a, en vérité, des gens bien hardis !... Il paroïssoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le Spectre. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel notre Héros demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plû davantage ? Belle question ! répondit *Partridge* : Le Roi, apparemment.

En vérité, M. *Partridge*, dit Madame *Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entière, dont tous les suffrages sont pour *Ham-*

Let , & qu'on regarde comme le meilleur Comédien qui fût jamais. Lui ? s'écria *Partridge* , avec un sourire méprisant, je jouerois , je vous assure , tout aussi bien que lui. Si je voyois un *Esprit* , je ferois tout ce qu'il a fait , & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette conversation avec sa mere , qu'on a tant applaudie ? Eh , quel honnête homme , en pareil cas , vis-à-vis une si méchante mere , n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien que vous vous moquez de moi : mais en vérité, Madame , quoique je n'aye jamais été à la Comédie à Londres , j'en ai pourtant vû dans la Province. J'aime le Roi , moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres , il prononce distinctement.... Tout le monde peut voir , que c'est un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge* étoient occupés de cette conversation , une Dame monta & vint parler à *Jones* : c'étoit Madame *Fitz-Patrick*. Je vous ai vû ,

dit-elle , de la loge où j'étois ; & comme j'ai à vous parler pour affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin... Non, non , (reprit - elle) venez plutôt l'après midi chez moi , & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sçachiez.

Jones promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua ; & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminerent les aventures de la Comédie , où *Partridge* brilla , & plut beaucoup , non seulement à *Jones* & à Madame *Miller* , mais encore à toutes les personnes des environs qui avoient été à portée de l'entendre , & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre, l'empêcha de se coucher cette nuit-là ; & il fut , pendant plusieurs autres, des deux ou trois heures avant que de s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

 CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder.

L Es meilleurs peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfans : le mérite supérieur n'est même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut les condamner , lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe , le Lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agifans dans cette Histoire , ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour *Sophie* : j'imagine même , que la beauté du caractère de mon enfant chéri , pourra rendre cette foiblesse excusable aux yeux de la Critique même.

C'est ce sentiment de tendresse

particuliere , qui ne me permet jamais, sans regret , de perdre longtemps de vuë notre Héroïne. Je me hâterois, par conséquent, de sçavoir ce qui est arrivé à cette aimable créature depuis son départ de chez son pere , si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une légère visite à M. *Blifil*.

M. *Western*, dans la confusion d'idées que les premières nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitée dans sa tête , ayant pris sur le champ le parti de courir après elle , n'avoit pas du tout songé à faire la moindre part de sa découverte à M. *Blifil*. Ce ne fut qu'à la première Hôtellerie qu'il rencontra sur la route , que le bonhomme s'en souvint , & qu'il dépêcha un Courier pour apprendre à *Blifil*, que *Sophie* étoit enfin retrouvée ; & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse , immédiatement à son arrivée à Londres , si *Blifil* étoit d'avis de l'y suivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivoit.

Comme l'amour de *Blifil* étoit de nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement (tel par exemple que la ruine entière de *Sophie*) ce fidèle Amant , quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle , & ne balança pas un instant à accepter les offres de *M. Western*.

Il est vrai , laissant à part son avarice , qu'il se promettoit , en épousant cette fille , de satisfaire une de ses plus grandes passions , c'est-à-dire , sa haine. Le mariage , suivant lui , étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance ; & certains exemples nous prouvent , que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai , si nous pouvons partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés les uns envers les autres , nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plûpart d'entr'eux, en s'associant ensemble , cœur à part , a

pû penser comme le sage *Blifil*.

Il trouva pourtant un obstacle dans son chemin : ce fut de la part de M. *Alworthy*.

Cet homme respectable, à qui on n'avoit pû cacher la fuite de Mlle *Western*, non plus que l'averfion qu'elle avoit conçue pour fon neveu, n'avoit pas eu besoin de réfléchir longtems pour sentir qu'on lui en avoit imposé, & pour fe repentir d'avoir laiffé pouffer fi loin les chofes. Il n'avoit jamais pensé, qu'en fait de mariage, il fût inutile de confulter l'inclination des enfans ; il croyoit, au contraire, que le plus sûr moyen de rendre les deux Parties heureufes, étoit de les laiffer préfenter à l'Autel par la main de l'amour.

Blifil s'attacha d'abord à diffiper les foupçons que fon oncle pouvoit avoir conçûs de fa bonne foi dans tout le cours de cette affaire : fes proteftations, fes fermens d'avoir été le premier trompé, déjà fortifiés par les déclarations précédentes de M. *Western*, tranquili-

ferent enfin M. *Alworthy*. Mais ; ce n'étoit point assez. Il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites ; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais , sûr de ses talens, ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la ruse , qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie* , de l'espoir que la persévérance pourroit peut-être un jour la toucher en sa faveur , fit la matière de son début. Il demanda en grace , que dans une affaire d'où dépendoit la félicité ou le malheur de sa vie , il lui fût du moins permis de tenter toutes les voyes permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel ! s'écrioit-il du ton le plus patétique , de penser seulement à réussir par d'autres moyens. D'ailleurs , Monsieur , ajoutoit-il (en

laissant tomber quelques larmes de commande) si l'événement trompe mon espérance , ne fera-t-il pas toujours tems , Ne ferez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez ce que me mande M. *Western* , voyez avec quelle ardeur il désire cette alliance ; les sentimens d'un pere peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que *Jones* , prétendez-vous qu'un scélérat m'enlève une si digne épouse ? & la jeune Sophie , est-elle un objet indigne de la charité de M. *Atworthy* ?

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par *Tuakum* , qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfans doivent en toute occasion à leurs peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre , ne partoient , selon lui , que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme (ajouta-t-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la charité , & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident ! C v

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un autre ton ; & sa Morale, sur la convenance des choses, auroit eu très-beau jeu : mais le dérangement de sa santé, l'avoit conduit depuis peu aux Eaux de *Bath*.

M. *Alworthy*, quoiqu'avec répugnance, fut enfin forcé de céder aux désirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londres, lui dit-il, où vous ferez maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare, cependant, que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence ; & qu'elle ne fera jamais votre épouse, que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. *Alworthy* pour son neveu, mit en cette occasion sa prudence en défaut ; & c'est ainsi, que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs.

Blifil ayant réussi au-delà de ses

espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain ; & ils arrivèrent à Londres, le soir même que M. Jones se réjouissoit si bien à la Comédie aux dépens du bon *Partridge*.

Le lendemain de son arrivée, M. *Blifil* ne manqua pas d'aller, dès le matin, rendre ses devoirs à M. *Western*, de qui il fut très-bien reçu ; & qui l'assura (un peu plus qu'il ne pouvoit peut-être,) que *Sophie* seroit à lui dans peu de jours. Il ne voulut pas même que le jeune amant retournât chez son oncle, jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-même à Madame *Western*, sa sœur.



CHAPITRE VI.

*Visite de M. WESTERN à sa sœur ;
accompagné de M. BLIFIL.*

LA sage Madame *Western*, étoit occupée à lire à sa nièce un *Traité de la Prudence & de la Politique matrimoniale*, lorsque son frere, & M. *Blifil*, entrerent brusquement chez elle, sans se faire annoncer. *Sophie*, à la vuë de *Blifil*, frémit, pâlit, & pensa s'évanouir ; sa tante, plus aguerrie, se contenta de rougir ; & régala M. son frere de cette petite vespérie.

En vérité, Monsieur, je ne vous conçois point ! quoi, la règle des procédés vous sera donc toujours inconnuë ? L'appartement d'autrui ne vous sera donc jamais plus sacré que le vôtre ? & vous croirez, jusqu'à la mort, y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manans de Fermiers ?... En quel siècle, en quel

païs les hommes entrèrent-ils jamais aussi familièrement, surtout à certaines heures, dans l'appartement d'une femme de condition, sans la moindre décence, & qui pis est, sans se faire annoncer ? Quelle peste de chicane, s'écria *Western*, allez-vous là me chercher ? ne semble-t'il pas que Point de vos brutalités, M. s'il vous plaît, interrompit brusquement Madame *Western*. . . . Vous avez effrayé ma pauvre nièce au point qu'elle ne se foutient qu'à peine . . . Allez, rentrez dans votre cabinet, ma chère, & tâchez de vous remettre : j'apperçois que vous en avez besoin.

A ces mots, *Sophie*, qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable, se hâta de disparaître.

Parbleu, ma sœur, lui dit *Western*, je crois que vous extravaguez ? J'amène ici mon futur-gendre, pour faire sa cour à ma fille ; & vous la renvoyez !

Mais, mon frere, répondit-elle, il faut être un peu plus qu'extra-

vagant, surtout sachant la situation actuelle des choses, pour.... J'en demande pardon à M. *Blifil*, mais il sait sûrement à qui imputer une réception aussi disgracieuse. Quant à moi, il ne sauroit douter du plaisir que j'aurai toujours de le voir : mais le bon sens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalièrement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards, à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sottise réponse à de très-sottes révérences, mais M. *Western* lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! s'écria-t-il, j'ai tort sans doute : cela ne peut être douteux, dès que Madame a prononcé !.... Mais enfin, nous sommes ici : ou faites revenir ma fille, ou souffrez que M. *Blifil* aille la voir. C'est pour cela qu'il vient à Londres, & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement, mon frere ! s'écria

Madame *Western*, M. *Blifil* fçait certainement trop son monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma nièce ce matin. Les femmes bien nées sont délicates, on les choque aisément; & les sens une fois agités se calment rarement si vîte. Si M. *Blifil*, maître d'agir par lui-même, eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma nièce, en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi, peut-être eussai-je obtenu d'elle un consentement de le voir. Mais, c'est de quoi je désespere maintenant.

Je suis bien fâché, Madame, lui dit *Blifil*, de ce que l'extrême tendresse dont M. *Western* m'honore, & dont je ne croirai jamais être assez digne, ait été cause.... de ce que..... Eh, Monsieur, interrompit la Dame, vous n'avez pas besoin d'excuses, ne connoissons-nous pas mon frere ?

Je m'embarasse fort peu qu'on me connoisse, répondit *Western*, moitié fâché, moitié interdit.

mais quand prétendez-vous qu'il la voye ? Car enfin , je vous répète encore que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres , ainsi que M. *Alworthy*.

Eh bien , mon frere , que M. envoie demander l'heure de manière : j'augure que son message , si l'on en croit mes conseils , pourra être reçu favorablement ; je suis même convaincuë que la visite de Monsieur , dans un tems mieux choisi , pouroit n'être pas refusée... Et moi , je vous dis qu'elle pourroit bien l'être , répondit brusquement *Western* ; je connois mieux le terrain que vous.... Mais il y a des gens qui sçavent toujours tout mieux que d'autres.... Si l'on m'eût laissé faire , *Sophie* seroit encore chez moi.... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir , car je sçais combien elle déteste..... N'importe , interrompit fort à propos la tante , je prétends que l'on rende à ma nièce tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de

ma famille : *Sophie* y fait & y fera toujours honneur , c'est moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir : j'y mettrois ma fortune entière... Passez chez moi dans l'après-diné , mon frere , vous me ferez plaisir : j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes... mais il est tard, il faut que je m'habille : *M. Blifil* , ainsi que vous , m'excusera sans doute... Point de difficulté , répondit *Western* : mais fixez le moment où vous trouverez bon que... Mais , dit-elle , nonchalamment , c'est ce que je ne sçaurois trop vous dire... Vous viendrez cette après-midi.... Nous verrons.

Que Diantre faire avec une pareille femme ? s'écria *Western* , en se retournant vers *Blifil*. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un *Basset* avec un vieux lièvre. Attendons , peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable.... Je sens toute mon infortune , Monsieur , lui dit le consterné *Blifil* : mais je sens également tout ce que je vous dois !

Il fit alors une profonde révérence à Madame *Western*, qui ne demeura pas en reste ; & nos deux mécontents partirent , *Western* jurant entre ses dents que *Blifil*, quoiqu'il pût arriver , verroit *Sophie* avant le soir.

Si M. *Western* crut avoir à se plaindre de cette visite , M. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur , & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances ; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame , dans le cours de la conversation , avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se traçoit quelque chose d'important contre ses intérêts. On verra bientôt qu'il n'avoit pas tout-à-fait tort.



CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady BELLASTON, contre JONES.

L'Amour avoit jetté des racines trop profondes dans le cœur du *Lord Fellamar*, pour que la rusticité de *M. Western* les en eût totalement arrachées. Il est vrai, que dans la première chaleur de son ressentiment, ce jeune *Lord* avoit chargé le Capitaine *Eglane* d'une commission, dont cet Officier avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si après avoir revû *Lady Bellaston* (l'après-dîné du lendemain qu'il avoit été insulté par *Western*) il avoit pû retrouver le Capitaine. Mais ce dernier avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du pere de *Sophie*, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la

nuit dans un Cabaret , vis-à-vis les fenêtres du pauvre *Western*. *Eglane* n'avoit, par conséquent, pû recevoir la Lettre par laquelle *Mylord* le prioit de suspendre jusqu'à nouvel ordre l'exécution dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie*, *Lord Fellamar*, comme nous l'avons dit, ayant vû l'après-midi *Lady Bellaston*, avoit été si bien instruit par elle du caractère de *M. Western*, que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme, & surtout attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore, de rechercher sa fille par les voyes les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à *Mylady*; qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espoir, en l'assurant que la famille entière, & le pere de *Sophie* même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sobre, se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le

seul obstacle que je craigne , ajouta-t-elle , ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé, qui, quoique misérable & vagabond , est parvenu je ne sçais trop comment à se faire très-bien vêtir , & à passer pour un quelqu'un..... mais , un pareil ad-verfaire n'est pas digne de vous ; & j'imagine , que sans vous compromettre , il ne seroit pas difficile de le faire enlever & embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour *l'Amérique*. J'en ferois d'autant moins de scrupule , que votre amour & l'honneur d'une famille respectable y sont également intéressés; & que ce malheureux est réellement un libertin , que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus déplorable.

Lord Fellamar remercia sincèrement *Mylady* de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire d'où dépendoit tout le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors , que les inquiétudes qu'elle avoit conçues par sa

cousine , l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones* ; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse , qu'elle donna à *Mylord*.

Je ne vois rien , Madame , lui dit-il , après l'avoir remercié de nouveau , qui doive s'opposer au projet que vous me proposez ; & je vous promets même de songer à son exécution. Daignez pourtant , je vous en supplie , vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie* ; je remets tout , & ma fortune même entre vos mains : trop heureux , si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix !

Allez , *Mylord* , foyez tranquille , lui dit la Dame , répondez-moi seulement de *Jones* , je vous répons du reste. Songez , surtout , que le tems est cher ; & que vous ne sçauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conversation , dont nous verrons

bientôt les suites. Mais , revenons auparavant à Madame *Western*.

Au moment de son arrivée à Londres , elle avoit envoyé faire de très-respectueux complimens à *My lady* ; qui charmée d'un événement aussi heureux dans la circonstance présente, avoit volé chez Madame *Western*, avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit , à son gré , beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde , qu'avec un grossier Campagnard , qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent, en effet, bientôt d'accord. Le seul nom de *Lord Fellamar* suffisoit pour flatter l'ambition de la *Western* : la vivacité de sa tendresse pour *Sophie* , & la générosité des propositions de ce Seigneur , acheverent d'enchanter la tante , & de la décider en faveur du *Lord*.

Jones , à son tour , fut mis sur le tapis. Les deux Dames déplo-
rèrent également la passion ridi-

cule de notre Héroïne pour un objet si peu digne d'elle ; & Madame *Western* ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere pourtant, ajouta-t-elle , que ma nièce , qui réellement a de l'esprit , sacrifiera en faveur d'un Amant tel que *My-lord Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de M. *Blifil*. Car enfin , il faut rendre justice à *Sophie* , elle a du goût ; & ce M. *Blifil* , entre-nous , est un sot animal , un vrai payfan , ma chere cousine , qui de même que tous nos Gentilshommes Casaniers , n'a rien d'humain , ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise , dit *Lady Bellaston* , de l'attachement de *Sophie* pour M. *Jones*. Il est réellement aimable , & possède , dit-on , des vertus que les hommes prétendent nous être cheres. Croiriez-vous bien ?.... ceci vous fera rire : j'en ris encore moi-même !.... croiriez-vous bien , dis-je ,
que

que ce petit Monsieur s'est avisé de m'en conter ? rien n'est en vérité si plaifant !.. vous en doutez, n'est-il pas vrai ? tenez, voici de sa prose, & de quoi vous convaincre combien M. *Jones* a les inclinations élevées.

A ces mots *Lady Bellaſton* remit à Madame *Western* la Lettre, par laquelle notre Héros lui faisoit des propositions de mariage ; & que le Lecteur, s'il en a envie, peut relire dans le quinzième Livre de cette Histoire.

Je ſuis en vérité confonduë ! s'écria la *Western*, après avoir lû la Lettre. Voilà, je vous l'avouë, un vrai chef-d'œuvre d'impudence !..... mais, on pourroit faire quelque uſage de cette pièce. Vouddriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers, s'écria *Lady Bellaſton* : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne ferois pourtant pas bien-aïſe que vous la montraſſiez à d'autre qu'à *Sophie* ; & encore faudroit-il que cela vînt à propos.

Ah, cela eſt très-bon ! s'écria

Madame *Western*... mais , revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous sa proposition ? comment le traitâtes-vous ?.... Comme vous eussiez fait , ma chere , répondit en ricanant , *Mylady*. J'ai tâté une fois du mariage , je m'en souviens ; & c'est assez , je pense , pour toute femme raisonnable.

Lady Bellaſton ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre , & ſortit très-contente d'avoir encore aſſuré, de ce côté, ſa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs ſ'étonneront peut-être , que haïſſant également *Sophie* , cette Dame fut ſi empreſſée à faire réuſſir un mariage très-avantageux pour cette jeune perſonne. Mais , nous les ſupplions de vouloir bien feuilleter le grand Livre de la Nature ; ils trouveront , vers la dernière page , en caractères aſſez brouillés , que les femmes , malgré la conduite contraire des meres , tantes , &c. en matière de mariage , pensent réellement que le plus grand des mal-

heurs est de voir leur inclination traversée ; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles , qu'en renversant de ce côté tout leur espoir. Ils trouveront encore , à peu près au même endroit du Livre , qu'une femme à qui un Amant a été cher jusqu'à un certain point , fera plus de la moitié du chemin pour aller au D..... plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons ne paroissent pas satisfaisantes , nous avouons ingénument que nous n'en connoissons pas d'autres qui ayent pû motiver les actions de cette Dame , à moins que nous ne supposions qu'elle se fût vendue secrettement à *Mylord Fellamar* , ce que nous ne voyons cependant pas avoir trop lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que Madame *Western* étoit occupée ; c'étoit dans l'instant même , qu'après une lecture préparatoire , elle se disposoit à en par-

ler à sa nièce , que Mrs *Western* & *Blifil* étoient entrés si imprudemment chez elle. De là sa froideur pour *Blifil* , de là son indignation contre son frere , de là enfin l'espèce d'ordre qu'elle lui avoit donné de passer chez elle dans l'après-midi.

CHAPITRE VIII.

Visite de M. JONES à Madame FITZ-PATRICK.

NOUS avons dit, dans le Chapitre de la Comédie , que Madame *Fitz-Patrick* avoit prié notre Héros de passer chez elle : il sçavoit trop bien vivre pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite , il paroît convenable , suivant notre méthode , de retourner un peu en arrière , pour rendre raison du changement de Madame *Fitz-Patrick* , qui après avoir déménagé exprès pour

se soustraire aux importunités de M. Jones , s'avise maintenant de lui demander une entrevüe .

Cette Dame ayant appris, par *Lady Bellaſton* , que M. *Western* étoit arrivé à Londres , s'étoit hâtée de l'aller voir dans ſon logement de *Picadilly* , & en avoit été affez mal reçüe pour n'avoir plus d'envie d'y retourner. De là , un vieux Domestique de Madame *Western* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez ſa Maîtreſſe , où elle n'avoit pas été mieux accueillie. Bref , elle étoit revenuë chez elle affez bien convaincuë que ſon plan de réconciliation avec ſa famille étoit absolument avorté , & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'eſpoir de ſe réunir avec de tels parens. De ce moment , Madame *Fitz Patrick* ne penſa plus qu'à la vengeance ; & la rencontre de *Jones* , à la Comédie , lui avoit fait naître une idée digne des ſentimens dont ſon ame étoit remplie.

Le Lecteur ſe rappellera, peut-être aiſément , que M. *Fitz-Patrick*,

avant que d'épouser sa femme , à *Bath* , en avoit conté à Madame *Western* ; & que la haine de la tante contre la nièce étoit née de cette rivalité : Madame *Western* n'avoit pû pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir ainsi enlevé un amant, dont elle esperoit bientôt faire un époux.

Fondée sur ce principe , & sur une plus ample connoissance du caractère de sa tante , Madame *Fitz Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit ne pas être insensible à la tendresse de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle , après avoir excusé sa conduite passée envers lui , sous différens prétextes assez inutiles à rapporter , Madame *Fitz-Patrick* fit part de son projet à M. *Jones* , & en lui en démontrant la réussite immanquable , lui prouva en même-tems, qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie* , s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagême qui avoit

déjà si bien réussi à M. *Fitz-Patrick* :

Jones , qui ne le trouvoit pas si innocent , remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagême , lui dit-il , Madame , a pû réussir à M. *Fitz-Patrick* , mais Madame *Western* ignoreoit qu'il vous aimât ; ici , il n'en est pas de même : mon amour pour *Sophie* n'est hélas , que trop public ! D'ailleurs , j'ose presque vous assurer , que *Sophie* elle-même ne consentiroit jamais à une trahison de cette espèce : son ame m'est connue ; l'ombre même de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure à Madame *Fitz-Patrick* ; elle en fut un peu démontée : il est vrai , qu'elle n'étoit pas trop polie de la part de notre Héros. Mais tels sont les amans ! ils ne connoissent point de bornes quand il s'agit de louer leurs maîtresses. *Jones* ne pensoit pas , en louant ainsi l'une des cousines , à quel point il insultoit l'autre.

En vérité , Monsieur , lui dit la

Dame , avec quelque dépit , je ne connois rien de si aisé à tromper qu'une femme un peu âgée , quand elle est amoureuse ; & je puis vous jurer , que je connois très-bien ma tante. Est-il bien difficile de feindre , que le désespoir de voir *Sophie* irrévocablement promise à *Blifil* a enfin fixé toutes vos idées sur Madame *Western* ? Croyez-vous ma cousine assez simple , pour concevoir quelque scrupule d'une petite supercherie que l'amour rend si excusable ? N'est-ce pas fort bien fait , au contraire , que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragicomiques ? & n'est-il pas déplorable , que la loi ait négligé de pourvoir à leur châtement ? Je ne fus pas si scrupuleuse , je l'avoue , & si *l'ombre même de la fausseté est un crime aux yeux de Sophie* , j'ose encore espérer , si tant est qu'elle vous aime , qu'en cette occasion elle se croira peu coupable. Quoiqu'il

en soit, Monsieur, je vous ai dit ce que je pense : à vous permis de le trouver mauvais ; comme à moi, de sçavoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Jones vit alors clairement l'impolitesse qu'il avoit commise, & employa tous ses efforts pour la réparer : mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses, & que s'embarasser encore davantage. A dire le vrai, je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une balourdise, que d'entreprendre de l'excuser, encore moins de la justifier : c'est un mauvais pas où l'on s'enfonce d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens, en pareil cas, sont aussi généreux que *Madame Fitz-Patrick*, qui jettant enfin un coup d'œil gracieux sur notre Héros..... Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses, lui dit-elle, je pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle renouvella ensuite ses propositions, qu'elle fortifia de tout

ce que son imagination put lui suggérer pour engager *Jones* à tenter l'entreprise. Elle en parla même si chaudement, que notre Héros pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, lui dit-il avec vivacité : Mais, indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, la tendresse que je ressens est d'un genre trop peu connu pour ne pas vous étonner. Hélas ! malgré tout mon amour, l'inégalité de nos conditions me frappe au point, que j'ose à peine souhaiter que *Sophie* puisse un jour me croire digne d'elle ! ...

Jones s'étendit beaucoup sur cet article : un cœur vraiment généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais, quelque beaux que fussent ses sentimens, nous n'avons pas maintenant le loisir de les rapporter. Revenons plutôt à Madame *Fitz-Patrick*.

Il est de jolies femmes (car je n'o-

se pas m'exprimer ici en termes trop généraux) il est de jolies femmes , dis - je , chez qui l'amour-propre est si grand qu'il tient, pour ainsi dire , à tous les objets. La vanité , seul principe de leurs pensées, seul mobile de leurs actions, les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce soit le bien d'autrui , leur adresse ingénieuse ne sçait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espèce de femmes , il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre , sans qu'elles trouvent le moyen de se l'appliquer à elles-mêmes..... Si la beauté (dit une de ces femmes) si l'esprit , si les talens , si la gaieté de Madame une telle font tant d'impression sur cet homme , que ne doit-il pas penser de moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur ?.... Un homme devient même souvent plus aimable aux yeux de cette espèce de femmes , en exagérant l'éloge

de sa Maîtresse : tandis que d'un côté il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentimens , on réfléchit de l'autre , on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimé d'un homme capable de ressentir des mouvemens si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on se flatte d'être douée.

Quelque étrange que ceci paroisse à certains yeux , nous avons pourtant des exemples (indépendamment de celui de Madame *Fitz Patrick*) de la vérité d'une observation qui paroîtra peut-être ici un peu trop métaphysique. Ce qu'il y a de très sûr , c'est que celle-ci commença alors à ressentir pour M. *Jones* certain je ne sçai quoi , dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la Dame , qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de la pauvre *Sophie*.

Il est vrai , que la véritable beauté , dans l'un comme dans l'autre sexe , est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement

résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous dire, nous avons beau répéter nous-mêmes (comme les enfans répètent une leçon, qui n'a frappé que leur mémoire) que les dehors sont ce que l'on doit moins considérer dans les personnes, & que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement aussi solides qu'estimables: j'ai toujours observé, à l'approche d'une grande beauté, que ces charmes intérieurs dont la solidité nous touche tant, ne brillent pas plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clelie* même, Madame *Fitz-Patrick*, soupirant un tendre soupir, & fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l' amoureux *Jones*, en vérité (s'écria-t'elle) vous me percez le cœur! mais c'est le sort d'une tendresse telle que la vôtre, d'être payée d'ingratitude par des âmes peu faites pour en bien

sentir tout le prix. Je connois ma cousine , M. Jones , & sans doute bien mieux que vous : une femme capable de résister à de tels sentimens , étoit peu digne de les faire naître.

Madame ! s'écria Jones , étonné du propos , vous ne prétendez pas sans doute.... Je sçais ce que je prétends , s'écria aussi haut Madame Fitz-Patrick , je sçais ce que j'entends par là. Oui , je soutiens fermement , qu'il est un certain pouvoir enchanteur dans le véritable amour ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour sçavoir discerner , connoître & apprécier toute l'étendue de leur bonheur. Je n'entendis jamais un Amant penser & s'exprimer si généreusement que vous : Vous dissipez tous les soupçons , vous forcez le cœur à vous croire ; & celui que vous n'attendrissez pas , est à mes yeux bien méprisable !

L'air dont ceci fut dit, les gestes qui l'accompagnerent, d'accord avec le langage des yeux, inspirerent tout à coup à notre Héros des soupçons dont nous nous dispenserons de faire part au Lecteur. Au lieu de répliquer.... je crains, dit-il, Madame, en se levant, d'avoir déjà trop abusé de vos bontés, par la longueur de ma visite : souffrez que je prenne congé de vous.

Point du tout ! Monsieur, répondit Madame *Fitz - Patrick*.... Oh, bon Dieu ! vous voyez en moi la plus sincère, & la plus compatissante de vos amies..... Mais, puisque vous êtes si pressé, réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zèle, c'est la pitié qui l'a dicté, & je suis convaincuë que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez même m'en dire des nouvelles le plutôt que vous pourrez..... Demain matin, si vos affaires vous le permettent, ou en tout cas dans la journée : Je compte ne point sortir.

Un regard , qui accompagna cet adieu , mit la dernière main aux soupçons de *M. Jones* , & confirma la résolution qu'il avoit déjà prise depuis plus d'un quart d'heure, de ne plus revoir cette Dame : car , tout vicieux que nous l'avons quelquefois vû dans le cours de cette histoire , son cœur , ses pensées étoient tellement à *Sophie* , que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pû parvenir alors à le rendre infidèle.

Cependant , la fortune qui n'étoit point de ses amies , se préparoit à l'attaquer par un autre côté , en lui suscitant l'aventure vraiment tragique dont nous allons vous faire part.

CHAPITRE IX.

Suites de la visite précédente.

Monsieur *Fitz-Patrick* , ayant été informé , par Madame

Western, de l'azile qu'avoit choisi son épouse, étoit parti de *Bath*, pour la venir chercher à Londres.

On se souvient, apparemment, du caractère jaloux & emporté de ce Gentilhomme ; & l'on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçûs à *Upton* contre *Jones*, lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie avec Madame *Waters*. La Lettre que sa femme avoit écrite à Madame *Western*, & qui lui avoit été remise par cette dernière, avoit achevé de lui rendre notre Héros d'autant plus odieux que Madame *Fitz-Patrick* en avoit fait à sa tante un très-beau portrait. La seule circonstance, que son épouse s'étoit trouvée en même tems que *Jones* dans l'Hôtellerie d'*Upton*, étoit plus suffisante pour enflâmer une aussi mauvaise tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire !

Ce furieux, cherchant sa femme de porte en porte, rôdoit depuis

Le matin dans les ruës de Londres, & venoit d'apprendre sa demeure : il mettoit le pied sur la porte de la maison, au moment malheureux où *Jones* se présente pour en sortir.

Fitz-Patrick ne reconnut pas d'abord notre Héros : mais un jeune homme bien mis , & qui sortoit de chez sa femme , étoit plus que digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que venez-vous de faire dans cette maison ? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre visite à une Dame , répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-vous avec elle ? répliqua l'Irlandois..... Ah ! s'écria *Jones* , en reconnoissant *M. Fitz-Patrick* , je suis charmé de vous revoir ! j'espère que la petite méprise qui avoit pensé nous brouiller , n'a pas laissé de rancune entre-nous ?

Sur mon ame ! Monsieur , lui dit *Fitz-Patrick* , je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vû nulle part... j'ignore même votre nom. Je ne sçais pas plus le vôtre , lui dit *Jo-*

nes ; mais je vous ai sûrement vus à *Upton* , où nous eûmes une querelle assez plaisante , que nous allons , si vous voulez , terminer dans le moment avec une bouteille de vin.

A *Upton* ? s'écria *Fitz-Patrick*.... Ah , sur mon âme ! c'est lui. Ne vous appelez - vous pas *Jones* ? Vous l'avez dit , lui répondit notre Héros..... O , parbleu , vous êtes l'homme que je cherche.... Oui , je veux boire un coup avec vous ; mais auparavant , recevez celui-ci de ma part. Voilà pour toi coquin , (dit-il en exécutant sa promesse) si tu n'es pas content de cette politesse , ceci t'en prépare une autre.

A ces mots , tirant son épée , *M. Fitz-Patrick* se mit en défense : seule position des armes qu'il eût jamais connue.

Jones , violemment ébranlé d'une attaque aussi imprévue , mit pourtant d'abord l'épée à la main ; & , quoique absolument novice dans le métier des armes , tomba si vigoureusement sur l'Irlandois ,

qu'après avoir fait sauter sa garde en pièces , il passa son épée au travers du corps de ce Gentilhomme, qui ayant chancelé quelques pas , s'écria en tombant , j'en ai assez... Je suis un homme mort !

J'espere que non , s'écria *Jones* , en courant à lui ; mais , quoiqu'il en arrive , vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans ce moment , un certain nombre d'hommes armés tombèrent sur notre Héros , & se saisirent de sa personne. Je ne prétens point vous résister , leur dit-il ; je vais vous suivre : mais , que du moins quelqu'un de vous reste , & prenne soin du blessé.

Oui , oui , lui répondit l'un d'eux , on aura soin du blessé ; il y a apparence qu'il ne vivra pas dans deux heures. Quant à vous , cher Monsieur , vous avez un mois de répit en attendant la *Session* , * & le reste. Peste de lui ! dit un autre , il a pré-

* Où l'on juge les Criminels.

venu son voyage : ce n'étoit pas pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Jones* effuya mille autres railleries de cette canaille , qui n'étoit autre que la troupe employée par *Mylord Fellamar* pour l'enlever , & le faire conduire à la Flotte. Ces misérables , postés au coin de la rue , l'avoient vû entrer chez Madame *Fitz-Patrick* , & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup , lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'Officier de cette illustre brigade , conçut très sagement qu'il n'avoit plus autre chose à faire que de remettre son prisonnier entre les mains du Magistrat de la Police : ce qui fut bientôt exécuté.

Le *Connétable* , voyant notre Héros richement vêtu , & ayant appris qu'il s'agissoit d'un duel , le traita civilement ; & envoya même , à la priere du prisonnier , sçavoir des nouvelles du blessé , qui étoit alors dans une taverne entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut , que la blessure étoit mor-

telle , & qu'il n'y avoit aucun espoir de sauver l'Irlandois. Surquoy, le *Connétable* ayant signifié à *Jones*, qu'il falloit aller chez un Commissaire : j'irai partout où vous voudrez , répondit le prisonnier ; mon sort m'est fort indifférent : car , quoique convaincu de n'être pas coupable aux yeux des Loix , le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un cruel fardeau pour mon cœur.

Après toutes ces formalités , qui demanderent du tems , notre Héros fut conduit si tard à *Newgate* , * qu'il ne voulut pas envoyer chercher *Partridge*, jusqu'au lendemain ; & comme il étoit sept heures du matin avant que *Jones* eût pû fermer l'œil , il en étoit bien douze lorsque le pauvre Pédagogue, mortellement effrayé du malheur de son Maître , arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes, en abordant *Jones* ; & sa terreur étoit

* Fameuse Prison de Londres.

d'autant plus grande , qu'ayant
 oui-dire que M. *Fitz-Patrick* étoit
 mort de sa blessure , le timide *Par-*
tridge appréhendoit à chaque inf-
 tant de le voir à ses trouffes. En-
 fin il se ressouvint qu'il avoit une
 Lettre , parvenue la veille jusques
 dans ses mains par le ministère du
 Garde-Chasse , à remettre au pri-
 sonnier. Notre Héros se hâta d'en
 rompre le cachet , & y lut ces
 mots :

*Vous ne devez cette Lettre qu'à un
 événement , qui , je l'avouë , m'a fort
 surprise. Ma tante vient de me mon-
 trer une des vôtres à Lady Bellafton,
 où vous lui proposez un mariage ; &
 je suis bien convaincuë qu'elle est de
 votre main. Ce qui m'étonne le plus ,
 c'est qu'elle soit dattée du jour même
 où vous prétendiez être si inquiet & si
 touché de mes malheurs..... Je laisse
 cette matière à vos réflexions. Tout
 ce que je souhaite maintenant , c'est
 que votre nom ne vienne jamais jus-
 qu'aux oreilles de S. W.*

Dans la situation actuelle de *Jonas*, tant pour l'esprit que pour le corps, nous osons présumer que *Tuakum*, après lui avoir vû lire cette Lettre, auroit eu quelque pitié des horreurs de son sort. Mais tout affreux qu'il est, nous sommes pourtant forcés de le quitter, pour mettre fin au seizième Livre de cette Histoire.

Fin du Seizième Livre.



L'ENFANT



L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE DIXSEPTIÈME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Quand un Auteur Comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; ou quand l'Auteur Tragique a conduit les siens au dernier période du malheur , tous deux sont satisfaits , tous deux croient leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu Tragique , le lecteur avoueroit sans doute que nous ne sommes pas

Tome IV.

E

loin du but , puisqu'il seroit difficile au noir Héros de *Milton* même , ou à quelqu'un de Messieurs ses Suffragans sur Terre de concerter une situation plus cruelle & plus désespérante que celle où nous avons laissé le pauvre *Tom Jones* dans le dernier Chapitre de cette Histoire. Quant à *Sophie* , la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à la plus odieuse rivale , que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous reste-t-il donc à faire , pour achever la Tragédie ? deux ou trois meurtres tout au plus , quelques vieilles Sentences habillées de neuf... Parterre , applaudissez.

Mais , de tirer nos Acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongés , de les amener vraisemblablement au port de la félicité , c'est bien une autre opération ! . . . Oui sans doute ; & si difficile , que nous n'oserions même l'entreprendre.

S'il n'étoit question que de So-

phie, il est assez probable que nous pourrions enfin de cause lui trouver un bon mari, *Blifil* par exemple, *Mylord Fellamar*, ou quelqu'autre. Mais pour *Jones*, ses calamités, graces à son imprudence, sont devenuës si terribles, il a si peu d'amis, & ses ennemis sont si puissans, que nous désespérons absolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au Lecteur, c'est que malgré toute l'amitié que l'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureusement nous avons fait notre Héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos Confreres se servent si adroitement dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs principaux personnages. Si *M. Jones* ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Histoire. Nous aimerions infiniment mieux (cela paroîtra pourtant un peu An-

glois) avoir à raconter sa fin lamentable à *Tyburn*, que de manquer à nos devoirs d'Historiens, en abusant de la bonne foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur Mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens certains pour tirer d'oppression leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganisme étoient aux ordres des Auteurs, & toujours prêtes à exécuter leurs moindres commandemens. Plus leur intervention étoit surprenante, plus elle frappoit, & enchantoit le Spectateur, ou le Lecteur crédule.

Heureux Anciens que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un Pays à l'autre, & vous l'en eussiez ramené sain & sauf, avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux Moderne pour délivrer avec vraisemblance son Héros des fers du moindre Geolier !

Les *Arabes*, les *Persans*, tous les Afiatiques ont le même avantage, en écrivant ces Contes merveilleux que j'ai vû lire avec une avidité si finguliere : leurs Fées, leurs Génies en font tous les frais; la puissance de ces Etres chimériques est pour eux un Article de foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites : les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* ; quoique, pour dire le vrai, quelque chose nous souffle à l'oreille, qu'il n'est pas encore parvenu au comble de son infortune ; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue est peut-être prête à lui être annoncée.



C H A P I T R E I I.

Conduite généreuse de Madame MILLER.

Monsieur *Alworthy* & Madame *Miller* étoient à déjeuner ensemble , lorsque M. *Blifil* , qui étoit sorti dès le matin , vint se joindre à eux , & adressa ainsi la parole à ce bon Gentilhomme... O mon cher oncle ! quelle triste nouvelle je suis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets!... Ciel, se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés ? ...

De quoi s'agit-il , mon enfant ? lui dit l'oncle : je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de son objet. Ah , Monsieur ! c'est sans doute par une direction secrète de la Providence, que le mot d'adoption vient de

sortir de votre bouche... Votre fils adoptif, hélas ! ce *Tom Jones*, ce malheureux que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes... Par tout ce que les gens de bien révérent (interrompit à haute voix *Madame Miller*) ce que vous dites n'est pas vrai. *M. Jones* n'est ni ne fut jamais tel : son extrême probité, ses vertus me sont connus ; & si tout autre, en ma présence, avoit osé parler ainsi de lui, cette eau bouillante lui eût déjà lavé la face.

M. Alworthy fut fort surpris de cette vivacité : mais, *Madame Miller*, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, Ah ! de grâce Monsieur, s'écria-t-elle, ne foyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire : mais, je n'ai pû souffrir que l'on parlât ainsi de *M. Jones*.

J'avouë, *Madame*, répondit gravement *M. Alworthy*, que je suis étonné de vous voir défendre

avec tant de chaleur un homme que vous ne connoissez pas.

Je le connois , Monsieur , dit-elle , en verité je le connois : je ferois la plus ingrate de toutes les femmes , si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille , c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle !..... Ciel ! daigne l'en récompenser ; daigne confondre ses ennemis ! Je sçais , je vois enfin qu'il en a de bien dangereux , & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus , Madame ! lui dit M. *Alworthy* , mais vous vous trompez , sans doute , & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne pouvez avoir aucune obligation de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi , Monsieur , répondit-elle , je lui en ai d'essentielles : c'est le fauveur de ma famille!... Daignez m'en croire , mon cher Monsieur , on l'a perdu , on vous a trompé , on vous trompe

encore , cela ne peut être autrement. Non , il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de M. *Jones* ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés , vous m'en avez mille fois fait l'éloge , vous l'aimiez ; donc il en étoit digne : sans la malice de ses ennemis , vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas , du moins , qu'on osât à vos yeux le traiter d'infâme. Non , encore un coup , mon cher Monsieur , mon digne & respectable ami , ces noms affreux ne sont pas faits pour lui , il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez-vous pû l'entendre ? que n'avez-vous pû être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! que vous seriez mieux convaincu des tendres & respectueux sentimens , de la vive & sincère tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaicteur ! Votre nom même , ne sortit jamais devant moi de sa bouche , qu'avec vénération !

Je l'ai vû, Monsieur, je l'ai vû dans cette chambre même, à genoux, prosterné sur la terre, implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste. J'aime ma fille, vous le sçavez ; mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage !

J'apperçois maintenant, dit *Blifil* (avec ce ricannement grimacier dont l'enfer a doué ses mignons) je vois clairement, que Madame connoît notre homme. Mon oncle trouvera, sans doute, encore plus d'une de ses connoissances à Londres, chez qui *M. Jones* aura été raconter ses douleurs. Quant à moi, je vois par les propos détournés de Madame, qu'il m'a peu ménagé : mais, en vérité, je le lui pardonne.

Puisse le Ciel vous en dire autant ! Monsieur, s'écria Madame *Miller* : Nous avons souvent plus besoin de la clémence que nous le pensons.

Madame, dit *M. Alworthy* avec quelque émotion, la façon dont

vous traitez mon neveu me paroît un peu dure, & ne ſçauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a ſi méchamment prévenu ſur ſon compte, croit adoucir par là mon reſſentiment, il ſe trompe ainſi que vous. Sçachez même, Madame, que le jeune homme ici préſent a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujour-la défenſe. Ceci, affirmé par moi, doit je crois vous faire ſentir tout le mauvais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, Monsieur, répondit, Madame *Miller* ; fuſſai-je maintenant au lit de la mort, je vous dirois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétens pourtant pas que le pauvre opprimé ſoit absolument exempt de fautes; mais elles n'ont d'autre principe que la jeuneſſe & la legereté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs ſont dès à préſent balancées par un cœur ſi généreux, ſi droit & ſi ſincère, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-

être jamais de pareil.

En vérité, Madame *Miller*, s'écria M. *Alworthy*, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'eusse pas crû!... Et moi, Monsieur, s'écria aussi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez lorsque vous m'aurez entenduë; lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire: loin d'en être offensée (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre, si je ne rendois pas justice à M. *Jones*.

Eh bien, Madame, il faut vous satisfaire, dit M. *Alworthy*: je serai même charmé de voir par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avouë, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. *Jones*,

suffira-t'il pour vous ouvrir les yeux.

Madame *Miller*, ayant enfin promis de se taire, M. *Blifil* commença ainsi.

Si mon oncle n'est pas offensé des emportemens de Madame *Miller*, il peut être bien convaincu, que pour ce qui me touche, je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle méritassent un semblable retour..... Fort bien, mon enfant, interrompit M. *Alworthy* : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t'il fait encore de nouveau ? Parlez je vous en prie... Qu'a-t'il fait ? Ah, Monsieur, s'écria *Blifil* ; quoiqu'en dise Madame *Miller*, vous ne l'eussiez jamais appris de moi, s'il étoit possible de vous cacher ce que tout le monde sçait maintenant. Hélas, il a tué un homme ; je ne dis pas assassiné.... La Loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi.... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. *Alworthy*, surpris, consterné

du coup , leva les yeux au Ciel ; garda quelque tems le silence , puis se retournant vers Madame *Miller* , eh bien Madame , s'écria-t'il , que me direz-vous maintenant ?

Que je ne fus jamais plus faisie ni plus affligée , répondit-elle , en soupirant... Mais , si le fait est vrai , je parierois encore ma tête , que le mort , quel qu'il soit , avoit tort. Tout fourmille ici de bandits , dont l'occupation favorite est d'insulter les jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout ; car , de tous ceux qui logerent jamais chez moi , M. *Jones* est le plus doux , le plus affable , & le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit , & quiconque l'a connu n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur , quelqu'un qui frapa tout-à-coup à la porte , mit fin à la conversation. La bonne Hôteffe , jugeant que c'étoit une visite pour M. *Alworthy* , se hâta de se retirer , en prenant par la main sa petite fille ,

dont les yeux étoient baignés de larmes , à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de M. *Jones* , qui l'appelloit sa petite femme , lui donnoit beaucoup de joujous , & jouoit souvent avec elle.

Quelques lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de ces petits détails, que nous nous plaifons quelquefois à rapporter , à l'exemple de *Plutarque* , l'un de nos meilleurs freres en fait de narrations historiques; d'autres, nous le pardonneront peut-être en faveur du reste ; en tout cas ils ne peuvent que s'en vanger.

C H A P I T R E I I I .

*Visite de M. WESTERN à M. AL-
WORTHY.*

M Adame *Miller* ne faisoit que de sortir , lorsque M. *Western* entra , en criant comme un forcené , quoi ! ces coquins de porteurs

ne feront pas contens quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze fols par-dessus le marché convenu ! Tout est Arabe, tout est fripon dans cette Ville, tout conspire pour piller impunément la Noblesse de la Campagne : que la peste les crève tous ! Je n'y remets jamais le pied.....

Lorsque ce petit mouvement de colére, fut un peu appaisé, il se souvint qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien, dit-il, voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change : nous comptions chasser un renard : c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire.

De grace, mon cher voisin, lui dit amicalement M. *Alworthy*, laissez la Métaphore, & parlez un peu plus clairement.

Volontiers, dit *Western* ; sçachez donc, que le bâtard de quelqu'un, je ne sçais trop de qui, nous a bien tracassés..... & qu'aujourd'hui, un autre bâtard sans doute, car c'est un *Lord*, prétend avoir ma fille. Mais,

au diantre, si j'y consens jamais! ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer, pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez ! mon cher ami, lui dit M *Alworthy*. Eh parbleu, je suis étonné moi-même, répondit *Western*. Je fus hier au soir chez ma sœur, qui m'en avoit prié. Qu'y trouvai-je, pensez-vous ? une chambre toute pleine de femmes ! Mylady cousine *Bellaſton*, Mylady *Betty*, Mylady *Catherine*, & Mylady je n'en sçais rien : au D. . . . si l'on me rattrappe jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux, ainsi qu'un certain *Aclon*, être changé en Lièvre, chassé, & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut poursuivi, ni harcelé comme je le fus hier, par cette maudite meute ! si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas, un autre me happoit. O ! c'est le plus grand parti de l'Angleterre, disoit l'une des cousines, (*ici, M. Western*

essayoit de les contrefaire) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit cousine aussi, (car il faut que vous sçachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois à peine une.) Certainement, disoit la grosse *My-lady Bellaston*, il faudroit que mon cousin fût fou à lier, pour refuser une alliance aussi honorable!

Je commence à vous entendre, lui dit Monsieur *Alworthy*; C'est apparemment un parti proposé pour *Miss Western*, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre?

Du mien! s'écria le Pere, il s'en faut bien parbleu: c'est un *Lord*, vous dis-je; & vous sçavez que je déteste ces gens là, comme la gale... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez: Ils n'ont qu'à s'y attendre..... D'ailleurs, ne me suis-je pas engagé avec vous? n'avez-vous pas ma parole? Ai-je jamais rompu un marché fait?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. *Alworthy*, je

vous affranchis de tout engagement. Un Contrat ne devroit jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son tems, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh qui vous dit cela, Monsieur? répondit *Western*; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout-à-l'heure avec moi chercher les dépenses nécessaires; nous irons de là chez ma sœur, d'où je prétens bon gré malgré, retirer ma fille; & de là, nous verrons qui sera maître!... Elle épousera *Blifil*, Monsieur, ou je l'enferme au pain & à l'eau, pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit M. *Alworthy*? Apparemment, répondit l'autre, parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, lui dit M. *Alworthy*, que sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux

maisons : notre voisinage , notre ancienne amitié auroient suffi pour me la rendre chere. Quant à *Miss Western* , non seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît , mais mes propres observations la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles , rien ne peut les apprécier ; la bonté de son caractère , sa douceur , sa modestie , sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille , qui en la rapprochant des Anges mêmes , la met au-dessus de son sexe bien plus encore que toutes les autres : qualité peu brillante à la vérité , pour les yeux du vulgaire , mais précieuse aux yeux du Sage , & si peu remarquée dans le monde , que manquant de terme pour vous l'exprimer , je suis forcé d'user ici de négatives. Je ne la vis jamais , quelque aisée qu'en fut l'occasion , chercher à faire parade de la beau-

té de son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle de brillantes faillies ; nulles prétentions en elle à cet égard , encore moins à ce genre de réputation qui ne s'acquiert que par le grand sçavoir secondé de l'expérience : affectation insupportable , surtout dans une jeune personne de son sexe , & presque aussi ridicule que les grimaces de son Sapajou. Point de sentimens décisifs , point d'opinions exclusives , point de critiques alambiquées. Soumise aux lumières des hommes , je ne l'ai vuë avec eux que modeste , attentive à leurs décisions , toujours disciple dans son maintien , n'affectant jamais l'air de maître. *Tuakum* & *Square* disputoient un jour ensemble , sur une matiere à portée de tout le monde : Pardonnez-le-moi , mon ami , je voulus éprouver *Sophie* ; je la priai de prononcer entre eux , ou du moins de nous faire part de son sentiment. Daignez m'en dispenser , dit-elle , avec un sourire aussi spi-

rituel qu'aimable , je n'insultérai ni l'un ni l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci ; c'est que votre fille , n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation , est en effet tout ce qu'elle paroît être.

Ici, *Blifil* laissa échaper un grand soupir ; surquoi *M. Western*, pleurant de joye d'entendre si bien louer sa fille , lui dit en bégayant , console-toi mon enfant , va tu l'auras ; elle est à toi , te dis-je , fût-elle vingt fois plus parfaite encore !

Croyez donc , mon cher ami ; reprit *M. Alworthy* , que le mérite de cette aimable personne , indépendamment de sa fortune , que je sçais être très-considérable , est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec le plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor aussi précieux. Mais , s'il n'est permis de souhaiter un bien suprême , la probité défend de se le procurer par des voyes injustes ou violentes. Si les Loix ne s'opposent point

aux consentemens forcés que les peres arrachent de leurs enfans , notamment dans le cas du mariage , c'est un défaut du gouvernement du pays, dont, quiconque hait l'injustice & l'oppression , ne croit jamais devoir abuser : l'exacte probité , doit toujours supléer à la négligence ou à l'oubli du Législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas , mon ami ! Pouvons-nous , sans être barbares , que dis-je , pouvons-nous sans impiété , forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs, dont elle devient aussi comptable envers les hommes , qu'envers le Ciel même ? Pouvons-nous l'accabler, contre son gré , d'un joug très-difficile à supporter ; & la priver en même tems des secours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Brisons-nous son cœur , dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par les secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise ; pour moi, je pense fermement que des pa-

rens capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevû son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi, ne trouvez pas mauvais, si en conservant toute la reconnaissance que je dois à vos offres, je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chère qu'honorable pour M. *Blifil* & pour moi.

Monsieur, répondit *Western* (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) je vous ai entendu patiemment, j'espère qu'on m'entendra de même ; & si je ne répons point à tout, mot pour mot, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci.... est-elle ma fille ou non ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoît ses enfans. Mais mon
titre

titre n'est pas douteux, elle est ma fille ; j'en mettrois le doigt au feu. Or, si je suis son pere, ne dois-je pas gouverner mon enfant ? Pouvez-vous me contester cela ? Si je dois gouverner mon enfant, n'est-ce pas surtout dans les choses les plus importantes ?... Qu'ai-je exigé d'elle, au surplus ? Que lui ai-je demandé, pour moi ? Rien, que je sçache, dont on puisse se plaindre !... Je la prie, au contraire, de prendre dès à présent la moitié de mon bien, & le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même, passe, on pourroit se plaindre, on pourroit crier : mais, au contraire, encore un coup ; j'offre, de me lier, & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse ; que diantre prétend-t-on de plus ? Je suis, dit-on, un barbare, un Tyran, je n'aime point ma fille !... Brrr ! Moi, qui verrois périr l'Univers, moi qui sacrifierois tous mes chevaux & mes chiens

même les plus chéris , pour sauver une égratignure à *Sophie*,...Ma foi, mon cher *Alworthy* , excusez-moi si vous voulez , mais vos propos m'étonnent ! libre à vous de vous en fâcher , mais sans mentir je vous croyois beaucoup plus sage.

M. Alworthy ne répondit à cette apostrophe que par un de ces sourires, dont le mépris, encore moins la malice, n'altèrent jamais la pureté. Si les Anges rient quelquefois des absurdités humaines , c'est ainsi qu'en rioit *M. Alworthy*.

Blifil alors, prenant la parole, je ferois , dit-il , au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience , qui me la reprocheroit envers toute autre , me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime. Quelle que soit sa cruauté pour moi , ma passion n'en sera pas moins pure , & j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes , à ce que j'ai vû dans plus d'un livre , y deviennent enfin sensibles ; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore interdit.

Quant au *Lord*, dont *M. Western* vous parle, il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il n'est point de celui de sa fille : que dis-je ? Hélas ! j'en suis trop assuré. Je suis trop convaincu, que cet indigne & trop coupable *Jones* occupe encore tout son cœur !... Tu as raison, tu as raison, mon fils, interrompit *M. Western*.

Du moins, reprit *Blifil*, quand elle apprendra son crime, dût la Loi ne point l'envoyer au supplice, sans doute qu'un assassin... Quoi ? quoi, s'écria *Western*, il a commis un meurtre ?... Ah le chien ! nous le verrons donc bientôt à *Tyburn* ? J'en suis parbleu comblé de joie !...

Mon enfant, dit *M. Alworthy* à *Blifil*, cette passion malheureuse, que vous nourrissez encore, me chagrine au-delà de toute expression. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous procurer un bonheur pur & sans remords.

Je ne demande rien de plus ! s'écria *Blifil* : Mon cher oncle me connoît trop, pour craindre que

toute autre félicité ait droit de me flatter.

Ecrivez-lui donc , j'y consens , lui dit M. *Alworthy* ; voyez la même , si tant est qu'elle le permette.... Mais, nul ombre de violence , j'insiste sur ce point : plus de prison , plus de menaces , rien enfin qui puisse ou l'effrayer , ou la contraindre.

Blifil & *Western* promirent à M. *Alworthy* tout ce qu'il voulut. Le dernier s'informa , & se réjouit fort du malheur de *Jones* ; dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin , après avoir engagé M. *Alworthy* à venir dîner avec lui à son auberge , où il devoit être seul , attendu qu'il avoit envoyé le *Ministre Supplé* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. *Alworthy* , après le départ de *Western* , résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit , & l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne

prévoyoit pour lui que de funèstes fuites &c. Le lecteur peut aisément imaginer les réponses de M. *Blifil*. L'importance des matières qui nous appellent, & surtout l'ennui d'avoir si longtems perdu de vuë notre aimable Héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un Amant que nous ne plaignons guères.

CHAPITRE IV.

Scène singuliere entre SOPHIE & Madame WESTERN.

LE dîner étoit à peine fini, entre la tante & la nièce, que la première, qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que Mylord *Fellamar* devoit la venir voir dans le cours de l'après-dînée. *Sophie*, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa tante de lui sauver une pareille visite, se borna enfin à la supplier de ne

pas la laisser seule avec le *Lord*. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Western*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à la tante ce que la nièce avoit déjà effuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si emporté.

Ciel ! s'écria Madame *Western*, ce que j'entens est-il possible ?... Oui, Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement, parut alors. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue ! dit, en soupirant, la sage *Western*. Jamais femme de notre nom n'effuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !... Non, cela ne se peut : vous vous trompez, *Sophie* ; ou ce Roman n'est inventé que pour m'indigner contre lui... Otez-moi votre estime, Madame, lui répondit notre Héroïne, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit

la vérité ; je vous l'atteste encore...

Eh bien , je l'eusse poignardé , si j'eusse été présente , s'écria Madame *Western* Mais ses intentions ne pouvoient être criminelles. Non , cela ne se peut , encore un coup ; il ne l'eût point ôsé D'ailleurs , ses propositions me le prouvent ; elles font à la fois honorables , & généreuses. Je ne sçais , mais le siècle permet un peu trop de liberté. J'ai eu des amans , comme un autre , & je ne parle pas de si loin ; malgré ma répugnance pour le mariage , j'en ai eu plus d'un : mais , jamais le plus hardi d'entr'eux n'osa tenter de telles entreprises ; jamais mortel n'a baissé que ma joue : toute femme , qui se respecte , accorde à peine davantage à son mari ; & je sens même tout ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre.

En ce cas , lui dit *Sophie* , ma chere tante me permettra peut-être une observation , que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs Amans ; vous me

cacheriez envain, c'est un fait que personne n'ignore. Vous les avez tous refusés, cela n'est pas moins connu : mais, avouez aussi, que dans le nombre, il en étoit tout au moins un dont le rang avoit quelque droit de flatter la vanité de toute autre femme ? Cela est vrai, ma chere *Sophie*, répondit la tante, je me suis vue une fois maîtresse d'accepter un titre éminent. Eh pourquoi donc, répartit *Sophie*, ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? Il est vrai, mon enfant, dit Madame *Western*, que j'ai refusé un grand titre, mais il n'égaloit pas celui qui se présente à vous ; non, quoique très-illustre, je crois que le vôtre.... Oui, oui le vôtre doit l'emporter....

Mais, Madame, interrompit la nièce, vous avez eu, je le sçais, d'autres partis en main : vous en avez rejeté un, deux, trois, & peut-être plus, dont la fortune étoit considérable ?.... J'en conviens, répondit la tante. Eh bien, Madame, continua *Sophie*, pourquoi

ne pourrois-je pas , après avoir refusé celui-ci , en esperer aussi un autre , & peut-être meilleur ? Vous êtes jeune encore , ma tante , & ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu : Je suis très-jeune moi , pourquoi voudriez-vous que je désesperasse de ma fortune ?.... Eh bien , ma chere , lui dit en se radoucissant Madame *Western* , qu'induisez-vous de tout ceci ? Je vous supplie , uniquement , répondit *Sophie* , de ne pas me laisser tantôt seule avec le Lord *Fellamar* : accordez-moi cette grace , & je recevrai sa visite , si tant est que vous croyez que je le dois , après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire , lui dit la tante. Vous sçavez , *Sophie* , combien je vous aime , & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la douceur , ou plutôt la foiblesse de mon caractère. Je ne fus pourtant pas toujours de même : je fus jadis accusée d'un peu de cruauté ; la cruelle *Parthenisse* étoit mon nom ;

& j'ai cassé cent carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithète. Je ne fus jamais si belle que vous, *Sophie* ; j'en conviens volontiers : je vous ai pourtant ressemblée beaucoup autrefois. Je suis un peu changée : Les Etats, les Empires même, comme le dit fort bien *Tulle Ciceron*, dans ses *Epîtres*, ont leurs décroissemens La bonne tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes, & sur sa cruauté, pendant trois bons quarts-d'heures : c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de Mylord ; qui, après une visite très-ennuyeuse, & durant laquelle Madame *Western* ne quitta point la chambre, prit le parti de la retraite, aussi peu satisfait de la tante que de l'aimable nièce. Car, Madame *Western* étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées bonnes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique, suivant la disposition présente de cette Dame, de tenir la bride

un peu haute à un Amant du caractère de Mylord *Fellamar*.

Ainsi notre Héroïne , au moyen d'un peu de flatterie , sinon tout-à-fait innocente , du moins peu criminelle , obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation , pour retourner à M. *Jones* , dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

CHAPITRE V.

Madame MILLER , & M. NIGHTINGALE , visitent JONES dans la prison.

DÈS que M. *Alworthy* & son neveu , furent partis pour aller dîner chez M. *Western* , Madame *Miller* courut chez son gendre , pour lui faire part de l'accident arrivé à son ami *Jones*. Mais il en étoit déjà informé par *Partridge* , (car notre Héros , on s'en souvient sans doute , en sortant de chez Madame *Mil-*

ler , avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. *Nightingale*.)

La bonne femme trouva sa fille bien affligée du malheur de *Jones* ; & se hâta , après l'avoir consolée de son mieux , de se rendre à *Newgate*, où M. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

La fermeté & la constance d'un véritable ami, est si consolante pour les malheureux quels qu'ils soient , que le malheur même , si tant est qu'il soit susceptible de remède, est presque compensé par le plaisir qu'il nous procure , en trouvant ceux sur qui nous comptons fidèles. Quoiqu'en disent certains Philosophes superficiels , le manque de Pitié parmi les hommes, n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions , celle qui noircit , qui endurecit le plus notre ame , c'est l'Envie. Nos yeux , & j'en suis bien fâché , s'élèvent rarement sur quelqu'un plus grand , meilleur , plus éclairé , ou plus heureux que nous , sans quelque

petit sentiment de malignité ; tandis, que tombant sans peine sur nos inférieurs , leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Enfin , j'ai toujours remarqué , que la plupart des ruptures arrivées entre les plus anciens & les meilleurs amis, n'ont eu d'autre principe que l'Envie : vice honteux , foiblesse méprisable , & dont peu d'hommes peuvent pourtant se vanter d'être exempts ! Mais , brisons sur cette matière , qui nous meneroit peut-être un peu trop loin.

Soit que la fortune appréhendât que *Jones* succombât sous le poids de son adversité , ou qu'elle eût crû devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard , il se sentit moins malheureux à la vûe de deux vrais amis , & qui plus est , d'un serviteur fidèle. Car , *Partridge* , malgré tous ses défauts , aimoit sincèrement son Maître ; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui , nous croyons pourtant fer-

mement que l'or du Monde entier ne l'eût pû forcer à abandonner ou à trahir notre Héros.

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, *Partridge* vint lui apprendre que *M. Fitz-Patrick*, malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Sur quoi *Jones* ayant laissé échapper un profond soupir... Pourquoi donc, mon ami, lui dit *Nightingale*, vous laisser accabler à cause d'un accident dont les suites, quelles qu'elles puissent être, ne seront jamais dangereuses pour vous ? Je vous connois assez pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si *Fitz-Patrick* en meurt, eh bien, vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours ? Les informations ne peuvent que vous justifier : vous sortirez, en donnant caution ; & le reste n'est rien que pure formalité, dont le moindre des chicanneurs se chargeroit lui-même pour moins d'une *Guinée*.

Allons , allons , mon cher ami ; lui dit Madame *Miller* , rappelez tout votre courage. Je suis certaine que vous n'étiez pas l'agresseur, je Fai dit de même à M. *Alworthy* ; & je suis convaincuë , qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée , répondit tristement *Jones* , je regarderai toujours le malheur d'avoir répandu le sang humain comme la plus grande infortune qui pût jamais m'arriver. Mais , j'en ressens une autre , dont je ne suis pas moins accablé..... O Madame *Miller* ! J'ai perdu pour jamais ce que j'avois de plus cher sur la terre.

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse , répondit-elle ; mais allons , allons courage encore un coup , j'en sçais là-dessus plus qu'on ne pense , (elle avoit raison , *Partridge* avoit tout dégoifé) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on le croit. Quoiqu'il en soit , je ne donnerois pas un *Shelling* des espérances de *Blifil*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit

Jones , vous ignorez la vraie cause de mes chagrins. Si vous sçaviez bien mon histoire , vous perdriez tout espoir de me consoler. *Bliss* m'inquiète fort peu. C'est moi seul qui me suis perdu ! . . .

Ne désespérez point encore , répliqua l'Hôtesse : vous ignorez ce que peut une femme ; & si je puis vous être utile , comptez sur ma promesse , me voilà prête à tout tenter. Mon fils , mon cher *Nightingale* , qui est assez généreux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi , sçait que c'est mon devoir. Faut-il aller , de ce pas , chez votre Amante ? Parlez , dictez-moi mon message ; je dirai tout , je ferai tout ce que vous croirez convenable.

O la meilleure , & la plus respectable des femmes ! s'écria *Jones* , en lui serrant la main , ne me parlez jamais de votre reconnoissance . . . mais , il est une grâce que vous pouvez je crois m'accorder. Quoique j'ignore par quel hazard , j'apperçois que vous connoissez

mon Amante : j'avouë que je l'adore ! S'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier , je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous.

Donnez , Monsieur , donnez , dit Madame *Miller* ; si je dors avant qu'il soit remis à son adresse , que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous , mon cher & jeune ami ; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées , & j'ose vous promettre que tout peut encore se réparer. Oui , j'espère encore vous voir heureux avec la plus charmante des femmes : je sçais qu'elle est telle ; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire , Madame , lui dit notre Héros , ce n'est pas en prisonnier , ce n'est pas en coupable prétendu repentant , que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes foiblesses ; & malgré ce qui s'est passé chez vous , dont je vous demande mille fois pardon , ne me regardez point

de grace comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice, je déteste le vicieux ; & jamais, à l'avenir, vous ne m'en verrez mériter le titre.

Madame *Miller*, très-satisfaite d'une déclaration, dont elle eût rougi de douter un instant, ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse qu'avoit faite la bonne femme, de remettre la lettre à *Sophie*, y contribua d'autant plus que notre Héros ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre : *George*, le Garde-Chasse avoit été menacé par notre Héroïne, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remises toutes cachetées à *M. Western* ; & il en avoit fait part à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour notre Héros, étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de *M. Alworthy*, dans les bontés duquel

il conservoit encore quelqu'ombre d'espoir.

Après une visite assez longue, la belle-mère & le gendre le quitterent; l'une, en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie*; l'autre, de s'informer soigneusement de l'état de *M. Fitz-Patrick*, & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses; & suivons l'Hôtesse chez la belle *Sophie*.

CHAPITRE VI.

Visite de Madame MILLER à SOPHIE.

L'Accès auprès de notre Héroïne n'étoit plus difficile, sa dernière conversation avec sa tante avoit rétabli l'amitié & la confiance entr'elles; & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, lorsqu'on

lui annonça une Dame qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, Madame, lui dit en entrant la bonne Hôteffe, & je vous prie de me pardonner cette petite importunité; mais lorsque vous sçauvez ce qui m'engage à cette démarche, j'ose me flatter.... Parlez, Madame, lui dit gracieusement *Sophie* (quoiqu'un peu émue) Sçachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi?.... Nous ne sommes pas seules, Madame, repliqua Madame *Miller*, à voix basse.... Sortez, *Betty*, dit notre Héroïne, en parlant à sa femme-de-chambre.

Dès que *Betty* fut sortie; je suis chargée, Madame, dit l'Hôteffe à *Sophie*, de vous remettre ce billet de la part du plus infortuné des hommes.

Notre Héroïne, à la vuë de l'adresse, dont elle reconnut d'abord l'écriture, changeant tout à coup de couleur, hésita quelque instant... Je n'aurois jamais crû, dit-elle,

qu'une physionomie telle que la vôtre , annoncât un pareil message.... quoiqu'il en soit , & de quelque part que vienne cette lettre , je ne l'ouvrirai pas.... je serois au désespoir de soupçonner personne ; mais , je ne vous connois , ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant , répondit Madame *Miller* , je vous apprendrai qui je suis , & par quel hazard je me trouve chargée de ce billet. Je ne suis point curieuse , Madame , lui dit *Sophie* en élevant un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots , Madame *Miller* tombant aux pieds de notre Héroïne , implora sa pitié dans les termes les plus patétiques Vous m'étonnez de plus en plus , s'écria *Sophie* ; quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire Non , Madame , ne croyez rien , s'écria l'autre , ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre !

daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux , le plus aimable , & le plus estimable des hommes !....

Elle raconta alors l'histoire de M. *Anderson*... après quoi , elle s'écria , tel est , Madame , tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse !... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. *Jones*. Il a sauvé ma fille.... Il a sauvé mon enfant , il m'a sauvé moi-même !... La bonne Madame *Miller* , fondant en larmes , raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à sa fille) toute l'histoire de son mariage avec M. *Nightingale* ; & conclut , en disant , jugez maintenant , Madame , si je fais rien de trop pour le meilleur , pour le plus chaud , pour le plus généreux des amis !

Sophie , qui jusques-là avoit été pâle , devint alors du plus beau rouge. Je ne sçais que vous dire , Madame , s'écria-t-elle en soupirant , votre reconnoissance est juste... mais , qu'importe pour votre

ami, que je lise cette lettre ? Puis-que je suis fermement résoluë de ne jamais....

Madame *Miller* l'interrompit ici, pour renouveler ses instances, & pour assurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre à *M. Jones*.

Eh bien Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis résister à la force.... Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi....

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors notre Héroïne. Mais, Madame *Miller*, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la Lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de prendre congé de *Sophie*, après lui avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée, ni refusée.

La lettre ne resta sur la table que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue Madame *Miller*; *Sophie* alors & l'ouvrit, & la lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir, l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit point sur la lettre de *Mylady Bellaston*. Il juroit seulement, à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie*, qu'il lui expliqueroit ce mystère de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin, en défavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser *Mylady Bellaston*.

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre, plus cette Enigme s'embrouilloit à ses yeux, & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Jones*. Il resta, par conséquent, toujours coupable dans l'esprit de notre Héroïne; il est vrai, que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & *Mylady Bellaston*, qu'il en restoit peu dans un cœur tel que le sien à répandre sur tout autres qu'eux. Cette

Cette Dame devoit, malheureusement, dîner le jour même avec la tante *Western*; elles devoient toutes trois aller à l'Opera, & de là à l'Assemblée chez *Mylady Hachet*. *Sophie* eût bien voulu être dispensée de tout cela, mais elle craignoit de désobliger sa tante; & la candeur de notre Héroïne, ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis de cette journée, qui fut en effet très-désagréable pour elle, attendu les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de *Mylady Belaston*, & auxquelles l'abattement où se trouvoit notre Héroïne lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune pour *Sophie*! *Mylord Fellamar* étoit à l'Opera: il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai que la Musique, d'un côté, & les Cartes, de l'autre, sembloient devoir faire quelque diversion aux peines de cette

tendre amante. Mais , ce Seigneur étoit auprès d'elle ; & telle est la délicatesse du sexe ! La présence seule d'un homme qui a des prétentions , & qui n'est point aimé , suffit , en quelque endroit qu'elle soit , pour mettre une femme mal à son aise.

Cependant la nuit , qui vint enfin , termina les tribulations de cette ennuyeuse journée. Laissons donc notre Héroïne dans les bras du repos , si tant est qu'elle le trouve ; & suivons notre Histoire , qui , si je ne me trompe , est parvenue au point de quelque grand événement.

CHAPITRE VII.

Scène intéressante, entre M. ALWORTHY , & Madamé MILLER.

M Adame Miller , dans une longue conversation quelle eut avec M. Alworthy , à son retour du dîner de M. Western , trouva l'occasion de lui apprendre le mal-

heur qu'avoit eu *M. Jones* de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bontés de son Bienfaicteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château ; elle ajouta à cette relation, toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidèle Historien *Partridge*. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle devoit à *Jones*, en cachant pourtant les particularités qui pouvoient nuire à la chasteté de la pauvre *Nancy*, avec autant de soin que si elle eût été devant un Juge chargé de faire le Procès à sa fille.

M. Alworthy répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caractères assez absolument vicieux pour être dépourvus de toute espèce de bonnes qualités. Quoiqu'il en soit, ajouta-t-il, quelque pervers que votre ami soit d'ailleurs, j'approuve votre reconnoissance, & j'excuse tout ce qui s'est passé jusqu'à présent : mais j'exige que son nom ne soit plus prononcé devant moi. C'est

fur l'évidence même que j'ai pris mon parti contre lui , & je vous prie , pour la dernière fois , d'en être convaincuë.

Eh bien , Monsieur , je vous en crois , dit Madame *Miller* ; mais le tems , si le Ciel est juste , dévoilera sûrement bien des choses ; & vous reconnoîtrez , sans doute , que ce pauvre jeune homme étoit mille fois plus digne de vos bontés que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame , s'écria M. *Alworthy* , avec émotion , je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; & si jamais vous vous échapez encore sur son compte , je quitte au même instant votre maison. J'ai étudié *Blifil* , Madame , son caractère est aussi bon que respectable ; je vous répète même encore , qu'il a poussé l'amitié envers un ingrat jusqu'au point de se rendre coupable , en me cachant trop longtems des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude de votre protégé , est de tous ses vices celui qui m'irrite

le plus : j'ai même lieu de croire , qu'il avoit un complot formé pour supplanter mon neveu , & me forcer à le deshérer.

Soyez certain , Monsieur , s'écria Madame Miller , un peu effrayée , (car quoique la physionomie de M. *Alworthy* fût celle de la candeur même , son front irrité n'en inspiroit pas moins la terreur) soyez certain , dit-elle , que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous pensez si bien. D'ailleurs , cette conduite ne me conviendrait guères , surtout lorsqu'il s'agit de votre parent le plus proche : mais aussi , Monsieur , vous ne devez pas , non vous ne devez pas trouver mauvais que je fasse des vœux pour un pauvre misérable. Je sens que je puis maintenant l'appeler ainsi devant vous : je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeler du tendre nom de fils ? Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu sur son sujet , tous les propos

d'un pere ? Non , Monsieur , je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille fois de sa beauté , de ses talens , de ses vertus , de son bon cœur & de sa générosité.... Non , je ne sçaurois l'oublier : j'ai trouvé en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre cause, que j'en ai fait l'expérience : il a secouru , il a protégé , il a sauvé ma pauvre famille ! Pardonnez à mes pleurs : hélas , je les crois légitimes , puisqu'il a mérité votre disgrâce ; puisque votre amitié , oui je le sçais , Monsieur , & j'en suis sûre , est un bien plus précieux pour lui que la vie même!.. Puis-je trop déplorer son sort ? Ah , dussiez-vous avoir un poignard prêt à me percer le cœur , je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois , & que je veux aimer toujours !

M. *Alworthy* , quoiqu'un peu ébranlé de ce discours , ne marqua pourtant aucun ressentiment.. Allons , dit-il , Madame , en la pre-

niant affectueusement par la main, parlons un peu de votre fille. Je ne puis condamner la joye que vous inspire un mariage, dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle : mais, vous sçavez que tout dépend principalement de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois M. *Nightingale*, j'eus autrefois d'assez grandes affaires avec lui, & je crois qu'il m'estime. Je veux lui faire une visite, & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier, fort affermi dans ses idées : mais comme il s'agit ici d'un fils unique, & que la chose est faite sans retour, peut-être pourra-t-on l'abattre. Je vous promets d'y employer tous mes efforts.

Madame *Miller*, en exprimant toute sa reconnoissance à M. *Alworthy*, ne put se dispenser de retomber encore sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui, dit-elle, que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi, en cette importante occasion !.....

M. *Alworthy* l'arrêta : mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir , même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons aussi , que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à notre Héros n'eût pas ranimé l'ancien ressentiment de son bienfaiteur , nous présumons , dis-je , que M. *Alworthy* eût été beaucoup plus touché par le récit d'une action , que la malice la plus raffinée ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure , lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. *Blifil*, & d'un autre personnage , qui n'étoit rien moins que M. *Dowling*, ce Procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois , maintenant grand favori de M. *Blifil* ; & que M. *Alworthy* , à la sollicitation de son neveu , avoit depuis peu fait son Intendant. On l'avoit recommandé à M. *Western* , qui lui

avoit promis chez lui le même office , dès qu'il seroit vacant ; & il étoit , en attendant , employé à quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. *Dowling* ne faisoit donc que d'arriver , dans la Capitale ; & il avoit saisi cette occasion pour apporter quelque argent à M. *Alworthy*. Mais, comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre Histoire, nous laisserons ensemble l'Oncle , le Neveu, & M. le Procureur, pour passer à quelque chose de plus intéressant.

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

Avant que de rejoindre M. *Jones* , nous avons encore un coup d'œil à jeter sur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner trop rigoureusement , Ma-

Madame *Western* n'étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour *My-lord Fellamar*. Son zèle, pour ce Seigneur, étoit même enflammé par les insinuations de *Mylady Bellaston*, qui affectant d'être très-satisfaite de la conduite mesurée de *Sophie* envers le *Lord*, exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles, pour précipiter ce mariage de façon que notre Héroïne se trouvât tout-à-coup engagée sans avoir eu le tems d'y réfléchir. C'étoit ainsi, suivant *Mylady Bellaston*, que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie, peut-être ; & qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

Cette Dame en avoit parlé sur le même ton à *My-lord*, qui avoit adopté son sentiment ; & ce jour même avoit été choisi, du consentement de Madame *Western*, pour une entrevue particulière entre les deux jeunes Amans.

Sophie , informée de la visite qu'elle avoit à recevoir , voulut en vain s'en dispenser ; sa tante exigea cette preuve de son obéissance , avec un ton si supérieur , que notre Héroïne sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Comme les conversations de ce genre, sont rarement intéressantes , on nous pardonnera peut-être de ne pas trop nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement , que *Mylord* , après maintes protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente , commençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de *Sophie* , lorsque les yeux baissés , & d'une voix entrecoupée , elle lui dit ces mots..... Rendez-vous justice , *Mylord* , rappelez-vous vos premiers procédés ; & comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t-il , mes torts sont-ils donc irréparables ? Et ne me reste-t-il aucun espoir d'expiation mon crime ? Ce que la violence de mon amour m'a fait entrepren-

dre , m'a-t-il pour jamais perdré dans votre esprit ? Ne suis-je plus , à vos yeux , qu'un insensé , qu'un extravagant méprisable ? Parlez , Madame , prononcez mon arrêt.

Mylord , lui répondit *Sophie* , vous pouvez encore m'obliger ; vous pouvez même encore compter sur ma reconnoissance... Hâtez-vous , s'écria vivement l'amoureux *Lord* , hâtez-vous , Madame , de me rendre assez heureux pour pouvoir vous obéir!..... *Mylord* , répliqua-t-elle , les yeux attachés sur son éventail , vous ne doutez pas sans doute des peines que votre prétenduë inclination pour moi m'attire depuis quelques jours.... Pouvez-vous être assez cruelle , interrompit *Fellamar* , pour la traiter de prétenduë ? Oui , *Mylord* , répondit *Sophie* : on n'aime point véritablement un objet que l'on persécute ; & les protestations les plus tendres , en pareil cas , sont toujours de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur , qui ne peut être à vous , sont seules tout mon malheur : vous

ne l'ignorez pas, *Mylord*, & vous n'en abusez pas moins de vos avantages... Qui moi, Madame! s'écria *Fellamar*, moi capable de vous persécuter, tandis que votre gloire & votre intérêt sont les seuls objets qui m'animent? Tandis que je n'ai d'autre espoir, ni d'autre ambition, que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune, & moi même?

Eh, c'est de là précisément, lui dit *Sophie*, que vous tirez ces avantages dont je me plains; ce sont ces charmes, très indifférens à mes yeux, qui ont ébloui mes parens. *Mylord*, encore un coup, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger, & de regagner mon estime.... Devenez généreux, cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de nourrir un espoir qui, dussai-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne sera jamais rempli.

Au moment où notre Héroïne parloit avec une fermeté qui lui étoit peu ordinaire, Madame *Wes-*

tern entrant tout-à-coup dans l'Appartement, l'air enflammé, l'œil brûlant de colére... Je suis honteuse, *Mylord*, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter. Sçachez pourtant, *Mylord*, que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites; & vous, Mademoiselle, qu'elle attend de vous une toute autre conduite.

Ici, Lord *Fellamar* intercéda, mais vainement, pour la pauvre *Sophie*; Madame *Western* exhala l'aigreur de son ressentiment, au point que notre Héroïne, toute en larmes, prit enfin le parti de se sauver dans son cabinet.

Mylord, aussi humilié qu'affligé de l'aventure, malgré les promesses & les encouragemens qu'il reçut de Madame *Western*, ne tarda pas à prendre congé de cette Dame, pour aller réfléchir un peu plus de sang froid au parti qui lui restoit à prendre.

Il seroit maintenant dans l'ordre, de faire passer Madame *Wes-*

tern dans le cabinet de sa nièce , à qui vraisemblablement elle doit avoir encore beaucoup à dire. Mais , il faut , avant tout , que nous rendions compte d'un événement fâcheux tout fraîchement arrivé , & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie* , au moment où notre Héroïne, comme nous l'avons vû, parloit un peu haut à Mylord.

Le Lecteur sçaura donc , que la nouvelle femme - de - chambre de *Sophie*, avoit été recommandée par *Lady Bellaſton* , chez qui elle avoit fervi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de notre Héroïne , & qui s'en acquittoit très-exactement , avoit reçu ses instructions , le dirons-nous ? de Madame *Honora* elle-même ! de cette fidelle femme-de-chambre de *Sophie* , qui gagnée par les caresses de *Lady Bellaſton* , ne connoissoit plus rien sur la terre que sa nouvelle maîtresse.

Madame *Western*, avoit donc été

informée par *Betty*, de la visite de Madame *Miller* à *Sophie*, & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la lettre de *Jones*. Et cette fille, après avoir été louée & récompensée de son zèle, avoit reçu ordre, au cas que la *Miller* revînt, de l'introduire chez la sublime Tante.

Or, l'Hôteffe étoit malheureusement revenuë, dans le tems même que *Sophie* étoit aux prises avec le *Lord*; & Madame *Western*, en lui laissant croire que sa nièce l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, concernant *Jones*, & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assurant que, non seulement *Sophie* ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuse de semblables messages &c.

Ceci avoit d'abord enflammé la

Bile de la tante ; mais , sa colere avoit été portée au comble , lorsque passant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amans , elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au *Lord Fel-lamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti , que Madame *Western* retourna chez *Sophie* , & l'accabla des reproches les plus durs , sur l'abus de la confiance que sa tante avoit daigné avoir en elle.... Voilà donc l'effet de vos promesses ! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi , Mademoiselle , que vous avez rompu tout commerce avec un homme , que vous juriez encore hier de ne revoir jamais ?

Moi ! Madame , répondit *Sophie* ; ô Ciel , de quoi m'accusez-vous ?

Oserez-vous nier , répliqua la tante , d'avoir reçu une lettre de lui ?

Une Lettre , Madame ! lui dit notre Héroïne , un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli, Mademoiselle, répartit Madame *Western*, de répéter mes propres mots. Oui, une lettre, oui, encore un coup, une lettre, Mademoiselle.... & je prétens la voir dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi, Madame, lui dit *Sophie*. J'ai reçu une lettre, il est vrai; mais, sans l'avoir souhaité: je puis dire même, sans mon consentement.

Vous ne devriez pas moins rougir, s'écria la tante, en osant m'avouer de l'avoir reçue. Mais, où est-elle? Je veux enfin, & je prétens la voir.

A cet ordre cruel, *Sophie* chercha d'abord en vain une réponse. Elle feignit ensuite de chercher la lettre; & jura, enfin, qu'elle n'étoit pas dans sa poche: ce qui étoit très-vrai. Sur quoi, la bouillante *Western*, perdant tout à coup patience.... finissons, Mademoiselle, s'écria-t-elle; il ne me faut qu'un mot: voulez-vous épouser *My-lord*?

Je vous l'ai déjà dit, Madame,

répondit fermement *Sophie* , je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , Mademoiselle , lui dit la tante , avec un serment terrible , préparez-vous à retourner demain chez votre pere.

Sophie , à ces mots effrayants , fit envain les plus grands efforts pour attendrir & calmer sa tante. Rien ne put la toucher.

Laissons-les dans cette disposition , puisque nous n'appercevons rien , du moins quant à présent , capable de changer la résolution de l'implacable *Western*.

CHAPITRE IX.

Avantures de JONES , dans la prison.

NOtre Héros, avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures , en attendant le retour de *M. Nightingale*. Ce n'est pas que cet aimable jeune homme eût

oublie son ami malheureux : tout ce tems avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire , que les seuls vrais témoins du combat de *Jones* avec *M. Fitz-Patrick* , étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre , actuellement à *Deptford*. *M. Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit, que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés , & en avoit enfin trouvé deux, beuvant avec une tierce personne dans un cabaret près d'*Aldersgate*.

M. Nightingale , en revenant à la prison , demanda à parler en particulier à notre Héros , qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent seuls... mon ami, dit *Nightingale* , en prenant *Jones* par la main , je suis porteur de mauvaises nouvelles , & j'en gémis : mais tel est mon devoir ! ... Ah ! Je l'ai trop prévu , s'écria *Jones* , le pauvre *Fitz-Patrick* est mort.... J'espère que non , répondit l'autre ; il vivoit encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flat-

ter ; sa blessure , si j'en crois tout ce qu'on m'a dit , n'en est pas moins mortelle. Quoiqu'il en soit , vous n'avez rien à craindre , mon cher *Tom* , si l'affaire est exactement telle que vous me l'avez racontée. Parlez-moi vrai , mon ami ; ne cachez rien à un autre vous-même : si vous supprimez la moindre circonstance , je tremble , je frémis de vous l'annoncer , mais vous êtes perdu !

Ciel , que vous ai-je fait ? Cher ami , lui dit *Jones* ; ah ! pourquoi me percer le cœur , d'un si cruel soupçon ?

— Calmez-vous , lui dit *Nightingale* , vous allez tout sçavoir. Après les recherches les plus exactes , j'ai enfin rencontré deux de vos témoins. Je vous l'apprens , avec douleur : leur récit n'est point conforme au vôtre ; ils vous chargent tous deux. C'est vous , disent-ils , qui êtes l'agresseur ; c'est vous , qui portâtes le premier coup.

En ce cas , s'écria douloureusement *Jones* , ils sont injustes envers moi. Non seulement , je fus

frappé le premier ; mais , qui plus est , je jure sur mon ame , de n'avoir point mérité cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux, de m'accuser si faussement ?

C'est justement ce que j'ignore ; & si vous-même n'y concevez rien , si votre ami le plus sincère cherche en vain la raison qui les engage à vous calomnier , que pourra dire , que pourra croire un Juge dont le devoir est d'être indifférent , & de n'entendre que la Loi ? Je les ai interrogés cent fois ; la personne qui étoit avec eux , & que je crois un Courtier de Marine , leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition , ils y ont toujours persisté : ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du Ciel ! mon cher ami, rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement ! il en est tems encore , craignez de vous y résoudre trop tard ! Je serois au désespoir de vous choquer. Mais , la rigueur de la Loi ne vous est peut-

être pas connuë : quels que soient les motifs , elle punit toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher *Nightingale* , s'écria le défolé *Jones* , quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi , à déguiser la vérité ? Et pensez-vous , d'ailleurs , que je consentisse à vivre avec la réputation d'un infâme Affassin ? Si j'avois autant d'amis (hélas que j'en ai peu !) ferois - je assez hardi , pour les prier de protéger un homme coupable du plus odieux des crimes ? Croyez-moi , croyez-moi , dis-je , je n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste , est dans un autre Juge : si j'en suis digne il me protégera.

M. *Nightingale* , ébranlé par la fermeté de *Jones* , recommençoit à le croire innocent , lorsque Madame *Miller* parut avec les mauvaises nouvelles que nous sçavons du succès de son ambassade.

Eh bien ? s'écria alors *Jones* ; d'un ton vraiment héroïque , le fort peut maintenant épuiser sur

moi sa colere. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau..... Calmez-vous, mes amis ; si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins, qu'il daignera peut-être un jour faire éclater mon innocence.

Cette scene se foutenoit, dans le plus grand patétique, lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame qui vouloit parler à *Jones*.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femme de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, Madame *Miller* & M. *Nightingale* prirent congé de lui ; & la Dame fut introduite dans le donjon de notre Héros.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que jettant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour Madame *Waters*. Mais, quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui du Lecteur, qui probablement n'at-
tendoit

tendoit pas non plus là cette Dame :

On sçait assez qui elle est , ses galanteries font connues ; & l'on n'a sans doute pas oublié , qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'*Upton* , elle étoit montée en carosse avec MM. *Fitz-Patrick* & *Maklachland* , pour se rendre avec eux à *Bath*.

Difons donc, maintenant, que M. *Fitz-Patrick* , veuf à regret d'une épouse vivante , avoit trouvé Madame *Waters* aimable ; & qu'elle n'avoit pas crû devoir refuser à cet époux infortuné toutes les petites consolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient tous deux arrivés ensemble à Londres , depuis peu de jours ; & M. *Fitz-Patrick* qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ses projets concernant sa femme , encore moins de l'envie qu'il avoit de se battre contre *Jones* s'il le rencontroit , avoit gardé tous ces secrets jusqu'au moment où on l'avoit rapporté presque mourant de sa blessure.

M. *Fitz-Patrick* étoit naturelle :

ment Orateur , mais souvent obscur dans ses narrations : dans une circonstance aussi critique , il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coûtume , & il avoit falu du tems à Madame *Waters* pour comprendre un peu clairement , que celui qui avoit blessé M. *Fitz-Patrick* étoit ce M. *Jones* qui l'avoit déjà blessée elle-même au cœur , & dont le souvenir lui étoit encore extrêmement cher. A peine avoit elle été instruite de cet événement , & surtout de l'emprisonnement de notre Héros , que laissant M. *Fitz-Patrick* aux soins de sa garde , elle s'étoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gayeté qu'elle apportoit dans cette prison , fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre & abattuë du pauvre *Jones* , qui à son aspect , recula deux pas en arriere. Je pardonne à votre surprise , lui dit-elle , en s'asseyant , vous ne m'attendiez sûrement pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent

vent des visites , si ce n'est peut-être de leurs femmes.... Jugez , M. *Jones* , de ce que vous pouvez sur moi ! Je ne croyois guères , lorsque nous nous séparâmes à *Upton* , que nous dussions nous retrouver ici.

Je sens , Madame , lui dit notre Héros , tout ce que je vous dois : on suit rarement les infortunés , & surtout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste , s'écria-t'elle ; que j'ai peine à croire que vous soyez le même M. *Jones* , qui m'avoit paru si aimable. Quoi ? votre visage est plus triste encore que votre appartement ! Eh , quel est donc l'état de vos affaires ?

Je pensois , Madame , lui dit notre Héros , en vous voyant entrer ici , que vous en étiez mieux instruite. Bon ! dit-elle , vous voilà bien allarmé. Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ? Il n'y a pas tant de mal à cela.

Jones ne parut pas content de cette gentillesse hors de saison , &

marqua le plus grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame , touchée des inquiétudes de notre Héros , l'interrompant tout-à-coup : puis-que la chose , lui dit-elle , vous tient si fort au cœur, je veux vous consoler. Votre homme n'est point mort ; & je suis à peu près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien , il est vrai (un jeune homme qui vouloit se faire valoir) a fort exagéré le mal , pour que la cure lui fût sans doute plus d'honneur : mais le Chirurgien du Roi qui depuis peu voit le malade , en pense bien différemment , & nous répond presque de lui. Le hazard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adverfaire : je l'ai vû ; il vous rend justice. Il déclare , à qui veut l'entendre , qu'il n'a rien à vous reprocher , que vous vous êtes battu en brave homme , & qu'il fut en tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattenduës con-

tolerent beaucoup notre Héros. Il informa Madame *Waters* de bien des choses qu'elle sçavoit déjà ; il lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit , l'avanture du manchon par exemple , & autres particularités de son histoire , sans pourtant jamais nommer *Sophie*. Il déplora ensuite ses égaremens passés , chacun desquels , disoit-il , en soupirant , avoit eu de si funestes suites qu'il se croiroit impardonnable , & désormais il ne pensoit , & ne vivoit pas mieux.

Madame *Waters* , qui ne trouvoit pas cette morale tout-à-fait de son goût , en fit d'abord quelques plaisanteries , que notre Héros ne trouva pas du sien. La visite de cette Dame , à ce que nous pouvons imaginer , avoit eu un tout autre but : il falut se contenter d'être prêchée , & enfin congédiée avec toute la politesse dont *M. Jones* étoit capable. Elle se consola pourtant , dans l'espérance que notre Héros une fois hors de prison , reprendroit avec la liberté.

cet ancien enjouement & cette aimable vivacité, dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi, le surcroît de tristesse que la visite de M. *Nightingale* avoit apporté au pauvre *Jones*, fut en partie effacé par celle de Madame *Waters*. Mais, il n'étoit pas moins pénétré du rapport que lui avoit fait Madame *Miller*. Ce qu'elle lui avoit dit quadroit si bien avec la lettre qu'il avoit reçue de *Sophie*, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse n'eût été livrée à la Tante. Plus d'espoir, par conséquent : *Sophie* ne l'aimoit plus, *Sophie* le méprisoit, *Sophie* l'avoit abandonné ! . . . Tout ce que cette pensée jetta d'horreur dans son ame, ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservoit encore la fortune. C'est ce qu'on verra dans le Livre suivant.

Fin du dix-septième Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.¹

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Evénement Tragique.

T Andis que *Jones* s'abîmoit ainsi dans l'amertume de ses réflexions, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi.

Monsieur, lui dit *Partridge*, d'une voix cassée & tremblante, dai-

prenez ne pas vous irriter.... Je n'ai point écouté la conversation que vous venez d'avoir : mais j'étois dans la chambre prochaine ; & plutôt au Ciel , que j'eusse été à cent lieues de là !... Que veux-tu dire ? interrompit *Jones* ; de quoi donc s'agit-il ?

De quoi il s'agit , Monsieur ? répondit l'autre , juste ciel ! cette femme , qui sort.... Ne la vîtes-vous pas à *Upton* ?

Sans doute , lui dit *Jones* : eh bien , qu'en induis-tu ?

Est-ce véritablement avec elle , que vous passâtes la nuit , dans cette Hôtellerie ? lui dit le Pédagogue en frémissant..... Hélas ? s'écria *Jones* , je crains bien que mon crime n'ait pas été secret.... De grâce , Monsieur , lui dit *Partridge* , répondez-moi précisément... Est-il bien vrai ? Est-il constant , que ce soit avec elle , que mon maître ?

Ami , répondit notre Héros , pourquoi t'acharner ainsi à renouveler mes remords ? Ne t'ai-je pas tout avoué ?

En ce cas , s'écria douloureusement *Partridge* , puisse le Ciel avoir pitié de nous ! Mais , ou je n'existe pas , ou cette femme est votre mere.

A ces mots , *Jones* glacé d'épouvante & d'horreur , devint en un instant plus défiguré & plus effrayant que *Partridge* même. Tous deux étoient debout , tous deux se regardoient d'un œil farouche , tous deux étoient muets.... *Jones* enfin , tâcha d'articuler ces mots... Ciel ! Ah Dieu !..... Comment se peut-il ?... Parle *Partridge* Explique-toi ?

O, Monsieur ! s'écria *Partridge* , le cœur me manque , je ne sçaurois parler.... Mais , ce que je vous ai dit , n'est que trop vrai.... Cette femme , qui sort d'ici , cette malheureuse est votre mere.... Que je suis malheureux moi-même de ne l'avoir point vuë alors ! j'aurois fans doute prévenu ce crime. L'Enfer seul a pû tout disposer pour l'accomplissement de cette horrible aventure.

C'en est fait , ami ! s'écria notre Héros , la fortune a résolu ma perte , & m'a conduit par degrés jufqu'aux portes du défefpoir. Mais, dois-je en accufer la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me font arrivés , ne font-ils pas des fuites naturelles de mes égaremens , ou plutôt de mes vices ? O *Partridge* ! ce que j'apprens de toi, me confond & me défefpère... Quoi, Madame *Waters* !... Mais , hélas , puis-je en douter encore ? Sans doute , elle ne t'est que trop connue.... S'il te reste quelque amitié pour moi ; ou plutôt , fi tu me crois encore digne de ta pitié , cours , vole , je te prie , tâche de ramener ici cette femme infortunée que je n'ose appeller ma mere ! Juste Ciel ! un incefte ! Ah, malheureux , à quel fort étois - je réfervé ? ...

Les transports de fa douleur , ou plutôt de fon défefpoir, furent alors fi violens , que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement

succédant pourtant insensiblement à ce premier torrent de sa passion, il revint enfin à lui-même ; & , après avoir appris au bon *Partridge* , qu'il trouveroit Madame *Waters* dans la maison où logeoit M. *Fitz-Patrick* , il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à la prison.

S'il plaisoit au Lecteur , pour ne pas trop fatiguer sa mémoire , de retourner pour un moment à la scène de l'Hôtellerie d'*Upton* , dans notre neuvième Livre , il admireroit mieux par combien d'accidens aussi naturels que singuliers , le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Waters* se rencontraient pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre arrivent dans le cours de la vie ! Que de grands événemens naissent chaque jour des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé en a sans doute déjà apperçu plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après une vaine recherche, de deux ou trois heures, *Partridge* revint trouver son maître, sans avoir vû *Madame Waters. Jones*, déjà outré de sa lenteur, retomboit dans le désespoir, en écoutant le rapport de l'affligé Pédagogue, lorsqu'on lui apporta cette lettre.

M O N S I E U R ,

Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré un homme qui m'a appris des choses qui vous concernent, dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans des matières de si grande importance, daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevue, qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. O, Monsieur Jones ! que je ne pensois guères, lorsque je passai cette heureuse journée à Upton ; que je ne pensois guères, hélas, que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de

*ma vie ! Croyez , pourtant , que je
serai toujours sincèrement , votre in-
fortunée , JENNY WATERS.*

*P. S. De grace , ne vous laissez
point accabler par la douleur ;
M. Fitz-Patrick va de mieux en
mieux , on ne craint plus rien pour
sa vie. Ainsi , quels que soient les cri-
mes dont vous ayez à gémir , l'homi-
cide ne doit du moins plus être de ce
nombre.*

*Jones n'eut pas plutôt parcouru
cette lettre , qu'elle lui tomba des
mains , & qu'il retomba lui-même
dans l'état le plus affreux. Partrid-
ge , l'ayant luë à son tour , éprouva
presque les mêmes mouvemens qui
déchiroient son Maître. La situa-
tion déplorable de ces deux hom-
mes , n'est point du ressort de la
plume : je la laisse au pinceau.*

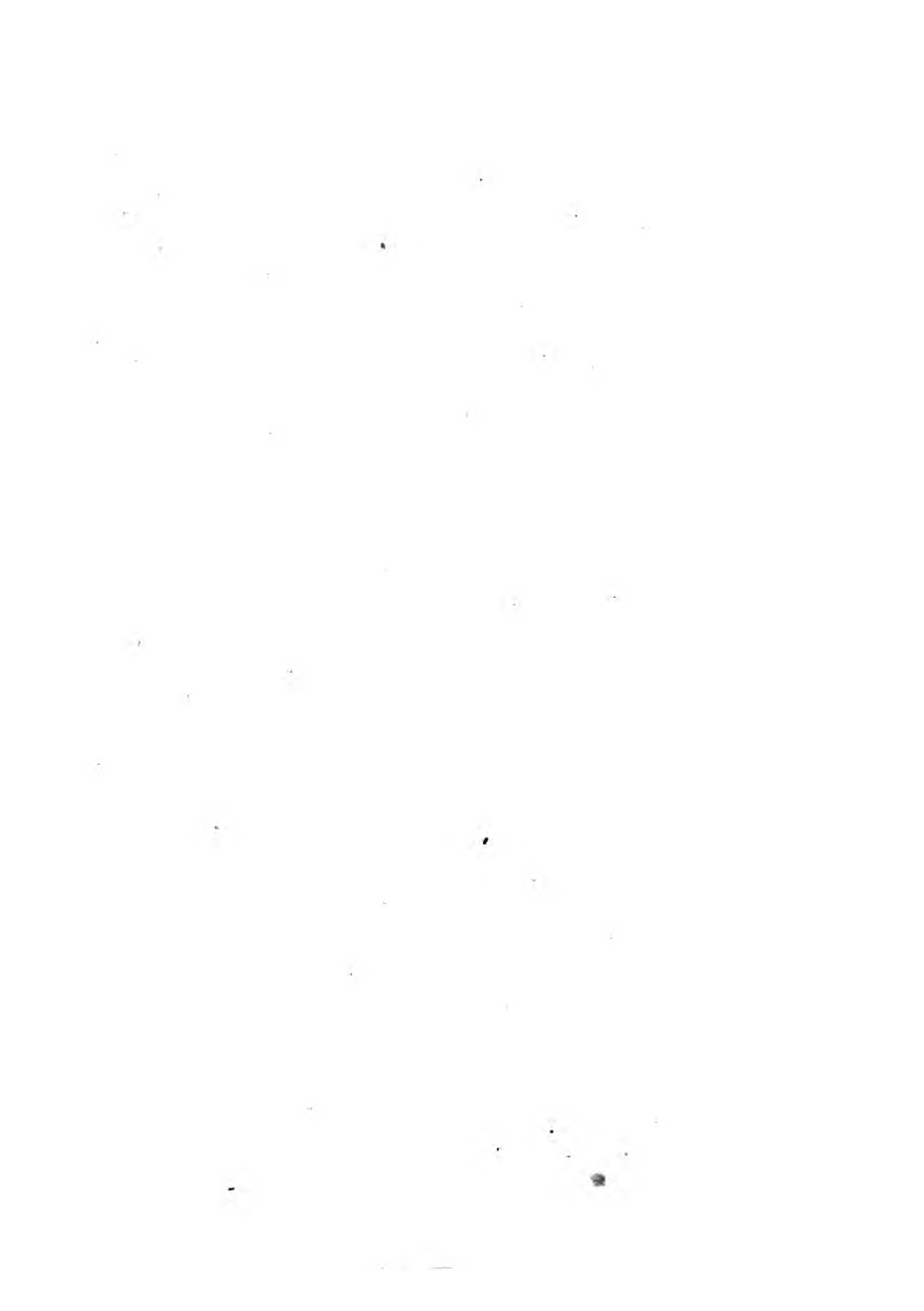
*Tandis que l'un & l'autre , égale-
ment muets , également inanimés ,
(du moins en apparence) se regar-
doient , peut-être sans se voir , un
Guichetier entra dans la chambre ;*

& , fans faire la moindre attention à ce que leurs phyfionomies auroient eu de frappant pour tout autre , annonça une perfonne qui demandoit M. *Jones* ; & introduifit *George* , le Garde-Chaffe.

Celui-ci , à qui les fpectacles d'horreur étoient moins familiers , n'eut befoin que de jeter les yeux fur *Jones* pour juger du défordre de fon ame. Il l'imputa d'abord à fa funefte aventure , dont les circonftances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de M. *Western* ; d'où il conclud , que M. *Fitz-Patrick* étoit fans doute mort , & que le pauvre M. *Jones* étoit par conféquent dans le cas de faire bientôt une mauvaife fin. Cette penfée allarma fort le Garde-Chaffe , qui malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à fon ancien ami , étoit naturellement compâttifant , & confervoit encore la mémoire de tout ce que notre Héros avoit autrefois fait pour lui.

A ce trifte fpectacle , le pauvre





homme eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement fut même si sincère, qu'il offrit de bon cœur à *Jones* tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Jones, sensible à cet offre, l'en remercia tendrement, en l'affurant qu'il ne manquoit de rien ; surquoi, le Garde-Chasse devint bien plus pressant encore... Allons, allons, mon cher Maître, s'écria *George*, rappelez votre courage, tout n'est peut-être pas désespéré. Etes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit bien tiré ?

Il n'est plus question de cela, lui dit *Partridge* ; *M. Fitz-Patrick* n'est ni mort, ni mourant. Mon Maître a bien d'autres chagrins ; & tes offres de service n'y peuvent rien. Que sçais-tu ce que je puis faire ? répondit *George* : s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse, j'aurois bien quelque chose de nouveau à en dire à mon maître.... Que dites vous, *M. George* ? s'écria *Jones*, ne parliez-vous pas de ma *Sophie* ?.... Ma *Sophie* !

ah, malheureux, te convient-il de profaner encore ce nom?... J'espere encore que vous l'aurez, répondit *George*... Eh pourquoi pas ? Oui, oui, Monsieur, j'ai quelque chose à vous dire là - dessus. Madame *Western*, continua-t-il, vient de ramener Madame *Sophie* chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop bien en démêler le sujet ; mais mon Maître, & Madame *Western*, étoient fort en colere ; elle est même sortie de chez nous, en déclarant qu'elle n'y reviendroit jamais. J'ignore le fin de tout cela : ce que je sçais, c'est que tout est redevenu tranquile dans la maison, dès qu'elle en a eu les pieds dehors. *Robin*, qui a servi le pere & la fille au souper, vient de m'apprendre, qu'il n'a jamais vû notre Maître de si bonne humeur, ni si gai avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même, que M. *Western* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie*, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit sa Maîtresse, & qu'il ne penseroit plus jamais à l'enfermer.

J'ai crû, Monsieur, continua *George*, que cette nouvelle pourroit vous plaire ; & je me suis dérobé , quoiqu'il soit tard , de la maison , pour venir vous la dire.

Je vous en remercie de tout mon cœur , lui dit *Jones*. Tout indigne que je me crois d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille , rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation , n'étant pas assez important pour être rapporté , nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévû le cœur de *M. Western* s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame Western , en lui ramenant *Sophie* , avoit commencé par étaler tous les honneurs & les avantages de l'alliance refusée par sa nièce avec le Lord *Fellamar*. *M. Western* , dont la haine pour Messieurs les *Lords* est déjà suffisamment connue , avoit pris le parti de sa fille ; & cet affront avoit tel-

lement irrité l'ambitieuse tante ; que perdant de vuë toute sa politique , elle avoit insulté son frere , jusqu'au point de se faire insulter elle même. Dans la chaleur de cette altercation , digne des régions de *Billingsgate* * , Madame *Western* un peu trop vivement poussée pour soutenir longtems la partie , avoit oublié , ou n'avoit pas eu le tems avant son départ d'instruire son frere de la lettre que *Sophie* avoit reçue de *Jones* : ce qui eût sûrement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut partie , *Sophie* , qui autant par nécessité que par inclination , avoit jusques là gardé le silence , remercia son pere de l'avoir défenduë contre sa tante. Cette démarche enchantâ le bon homme. C'étoit pour la premiere fois , disoit-il , que *Sophie* se déclaroit en sa faveur contre Madame *Western* : son amour-propre n'a-

* Des Halles.

voit jamais été flatté plus à propos. Il se rappelloit, d'ailleurs, les promesses qu'il avoit faites à M. *Alworthy*, de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espérance qu'il avoit conçue d'être dans peu de jours défait de *Jones*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant, que M. *Western*, pendant le souper qui succéda à cette scène, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie* : tendresse à laquelle notre Héroïne fut si sensible, qu'elle promit de nouveau à son pere d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance ; & surtout, de ne jamais songer à faire choix d'un époux, sans son consentement.



CHAPITRE II.

*Visite de M. ALWORTHY au vieux
M. NIGHTINGALE. Etrange
découverte.*

LE lendemain de tout ceci, M. *Alworthy*, conformément à la promesse qu'il avoit faite à Madame *Miller*, fut rendre visite au pere de M. *Nightingale*, sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire, qu'après une conversation de deux heures, le vieux *Crésus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure, que la Providence intervient souvent dans la découverte des forfaits les mieux voilés: comme pour avertir les hommes, de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu, dussent-ils être

sûrs de marcher toujours avec circonspection dans les obscurs sentiers du vice.

M. *Alworthy*, en entrant chez M. *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour, *George*, le Gardes-chasse. Il n'y avoit pas fait grande attention ; & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Cependant, les deux vieillards étant d'accords sur l'objet principal de la visite de M. *Alworthy*, ce dernier demanda à M. *Nightingale*, par quel hazard il connoissoit *George Seagrim*, & quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui ?

Quelles bonnes affaires ? répondit le vieux richard ; les siennes ne sont ma foi pas mauvaises. Croiriez-vous, que ce drôle-là est parvenu, en cultivant une petite Ferme de 30 livres sterling par an, à faire un *mago* de 500 guinées, dont il m'a fait dépositaire ?

Qu'entens-je ! s'écria M. *Alworthy* ; se peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaise histoire ?

Doucement , mon ami , lui dit le vieux *Nightingale* : l'histoire peut être mauvaise ; mais je suis bien sûr d'avoir à lui la somme dont je vous parle , en cinq bons billets de Banque , que j'ai promis de lui placer par un bon hypothèque , ou par quelque acquisition dans le Nord d'Angleterre.

Les billets , à la réquisition de M. *Alworthy* , ne furent pas plutôt produits , qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut exactement pour ceux qu'il avoit autrefois donnés à M. *Jones* , & en raconta toute l'Histoire au vieux *Nightingale*.

Les Larrons , les Joueurs infidèles , les Banqueroutiers , les Usuriers , & autres Suppôts de cette Confrairie , ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie , n'eut jamais contre elle d'Orateurs plus véhémens. Le vieux *Nightingale* devint furieux , en apprenant la trahison du Garde-Chasse ; & M. *Alworthy* , pour le calmer , eut

besoin de toute son éloquence.

■ Il fut enfin convenu , entre eux , que M. *Nightingale* garderoit à la fois & l'argent & le secret , jusqu'à ce que M. *Alworthy* le revînt voir : sauf à amuser *George* , sous quelque prétexte , au cas qu'il revînt dans l'intervalle soit pour employer , ou pour retirer ses billets.

A son retour chez Madame *Miller* , M. *Alworthy* la trouva extrêmement affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. M. *Alworthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale* , la flatta d'une réconciliation prochaine entre le pere & le fils , & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'hôtesse d'un autre accident arrivé dans la même famille : c'est-à-dire , de la fuite de Mademoiselle *Nightingale* , cousine de son gendre , avec un jeune Ministre : événement dont le vieux *Nightingale* paroissoit être touché à cause de son frere , & qui étoit encore ignoré dans la famille de Madame *Miller*.

Le Lecteur ne sçauroit douter , que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mais la peine que lui causoit le malheur de notre Héros, empoisonnoit toute sa joye.... Ma fille , ma famille entiere est sur le point d'être heureuse , (répétoit à chaque instant son bon cœur) & le déplorable Auteur de notre félicité , touche au comble de l'infortune !

M. *Alworthy* , après lui avoir laissé le tems de favoriser ces premières nouvelles , lui dit , en rentrant , qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert , ajouta-t-il , certain trésor assez considérable , appartenant à votre jeune ami. Je crains pourtant , qu'il ne soit en situation de ne pouvoir en faire usage.

Ah , Monsieur ! j'ose encore espérer le contraire , s'écria Madame *Miller* , sûre qu'il s'agissoit de son ami *Jones*.

Je l'espère de même , & de tout mon cœur , lui dit M. *Alworthy* :
mon

mon neveu m'a pourtant dit ce matin , que cette affaire prenoit un mauvais tour... Ah grand Dieu ! s'écria Madame *Miller*... Allons , Monsieur , je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice !.... Madame , lui dit M. *Alworthy* , vous pouvez parler , vous me connoissez trop pour me croire capable d'injustice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune homme , je serois charmé qu'il se justifiât totalement , & surtout de cette malheureuse affaire. Vous avez vû , dès longtems , ma tendresse pour lui. Le monde , vous le sçavez , m'en a même blâmé ; & si je m'en suis enfin détaché , ce ne fut en vérité pas sans cause... Croyez-moi , Madame *Miller* , je serois charmé de m'être trompé.

Madame *Miller* alloit répliquer , avec toute la chaleur qu'inspirent dans les cœurs bien formés le zèle & la reconnoissance , lorsqu'un domestique vint l'avertir qu'un Gentilhomme l'attendoit en bas pour affaire.

M. Alworthy ayant alors fait appeler son neveu, on lui dit, qu'il avoit été quelque tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit souvent compagnie ; & *M. Alworthy*, augurant que ce ne pouvoit être que *M. Dowling*, ordonna qu'on le fît venir.

Dès-que ce Procureur fut arrivé, *M. Alworthy*, sans nommer personne, lui proposa le cas des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dowling* répondit, qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel : mais qu'attendu la délicatesse de la matiere, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajoûta, qu'étant sur le point de sortir, pour une consultation qui s'alloit faire chez *M. Western*, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de *M. Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Cette proposition étoit à peine agréée, que Madame *Miller* entr'ouvrant la porte de la chambre,

& appercevant du monde, voulut se retirer. M. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut, avec l'Hôteffe, la visite & les remerciemens du jeune M. *Nightingale*. Mais à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer fa reconnoiffance, que la belle-mere l'interrompant tout à coup, ah, Monsieur! s'écria-t'elle, M. *Nightingale* a de bonnes nouvelles, concernant le pauvre M. *Jones*. Il a été voir le bleffé, qui non-seulement est hors de tout danger, mais qui déclare que c'est lui-même qui a attaqué & battu le prisonnier.... Eût-on voulu qu'il fût lâche? M. *Alworthy* l'eût-il voulu lui-même?... Parlez, parlez mon cher M. *Nightingale*; Apprenez tout à M. *Alworthy*.

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit fa belle-mere, raconta tout ce qu'il fçavoit, & conclut par l'éloge de notre Héros, qui étoit, difoit-il, l'un des meilleurs cœurs & des plus pacifiques du monde.

Ajoutez, Monsieur, ajoutez, s'écria Madame *Miller*, avec quelle

tendresse , avec quels épanchemens de cœur il nous a toujours parlé de M. *Alworthy* , la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits , & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à l'homme du monde qu'il chérit & respecte le plus.

M. *Nightingale* , que l'amitié & la vérité inspiroient à la fois , fit alors un tableau si touchant des sentimens de *Jones* , que M. *Alworthy* , qui d'abord avoit paru l'écouter par pure complaisance , en parut enfin ému. Pardon , Monsieur , s'écria en s'interrompant *Nightingale* , (qui s'appercevoit du trouble de ce bon Gentilhomme) pardon , si j'ose trop présumer de moi-même , en osant toucher une matière dont je connois toute la délicatesse. . . . Pourquoi cela , mon cher gendre ? s'écria Madame *Miller* , en l'interrompant à son tour ; faut-il craindre , faut-il jamais rougir de rendre justice à la vérité ?

Elle a raison , Monsieur , lui dit

M. *Alworthy* , & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre : plût au Ciel , que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi ! je vous dirai bien plus ; ce que je viens d'entendre , sur le compte de cet infortuné jeune homme , me touche , & me plaît plus que vous ne pensez : personne sur la terre ne feroit plus ravi que moi de le retrouver innocent. Votre belle-mere , que dis-je ? Tous ceux qui me connoissent , sont témoins que jamais un fils n'eût pû m'être plus cher. Oui , Monsieur , c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils , dont chaque jour je rendois grace à la fortune. Je me rappelle encore avec plaisir le moment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains pressant & caressant les miennes !... Je l'aimois Monsieur ; Oui je l'aimois tendrement....

A ces mots , les sanglots couperent la voix à M. *Alworthy* , & ses

yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de Madame *Miller* , peut faire naître du *nouveau* , nous n'irons pas plus loin maintenant , afin de rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alworthy* , en faveur de notre Héros. Ces fortes de révolutions qui sont véritablement assez communes dans les Romans & dans nos Pièces de Théâtre , n'ont souvent d'autres causes que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce , & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant, quoique notre propre autorité puisse peut-être en valoir d'autres ; nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de cet Ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. *Alworthy* , n'étoient donc occasionnées que par une lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant

que de rentrer chez son Hôteſſe, & que le Lecteur curieux peut voir au commencement du Chapitre ſuivant.

C H A P I T R E I I I .

Contenant deux Lettres de différent ſtyle.

Lettre de M. SQUARE à M. ALWORTHY.

Mon digne ami ,

Je vous mandai , par ma dernière, que les eaux ne m'étant pas du tout favorables , on me les avoit abſolument défenduës. Je vous apprens maintenant une nouvelle qui touchera peut-être plus mes vrais amis , qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewſter m'ont notifié que je dois me diſpoſer à la mort.

J'ai lû , je ne ſçais où , que le

Véritable usage de la Philosophie étoit d'apprendre à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne au point de marquer la moindre surprise à l'aspect d'une leçon , que je suis censé avoir étudiée si longtems. J'avouerai cependant sans rougir , qu'un seul Chapitre des Livres Saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les volumes de Philosophie , tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie est bien d'un autre poids aux yeux de la Raison , que toutes les consolations tirées du cours invariable de la Nature , du Vuide ou de la Satiété des plaisirs d'ici-bas , ou de tous les autres lieux communs des Déclamateurs : remedes vraiment topiques , quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort même: mais toujours insuffisans pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal, encore moins pour nous le faire envisager comme un bien aussi réel que désirable. Mon intention n'est pas d'insinuer , que tout ce qu'on appelle du nom de Philosophes ait nié

l'existence d'un Etre suprême , ou l'immortalité de l'ame. Plusieurs d'entre eux ont entrevu , par les seules lumieres de la Raison , quelque espoir d'un autre avenir. Mais , pour parler sans prévention , cette lueur étoit si foible , si incertaine , & leurs espérances par conséquent si peu fondées , qu'on peut sans injustice les regarder au moins comme douteuses. Platon , dans son Phédon , finit par déclarer que ses argumens les plus forts rendent au plus son opinion probable ; & Cicéron lui-même , paroît moins convaincu de l'immortalité de l'ame , qu'il ne semble avoir envie de la croire. Quant à moi , pour vous parler avec franchise , je ne la crus jamais fermement que depuis que je suis redevenu vraiment Chrétien.

Cette dernière expression, vous surprendra sans doute ; mais j'ose vous assurer maintenant , qu'il n'y a pas longtems que j'ai acquis quelque droit de me qualifier ainsi. L'orgueil Philosophique avoit enyvré ma Raison , & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes yeux (aussi fascinés que

jadis ceux des Grecs) qu'une chimère méprisable.

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore , j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumière , en me montrant la vérité , m'a fait voir les bords de l'abîme où j'allois me plonger ! Mais je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de cette lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée, rien n'excite plus mes remords que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour votre fils. J'ai non seulement contribué aux infâmes projets d'autrui , mais j'ai moi même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi , cher ami , croyez en la déclaration d'un mourant , il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux , pour lesquels vous l'avez banni de votre présence , je vous jure solennellement, qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant , c'est le seul de tous

ceux qui habitoient votre maison , & qui vivoient de vos bienfaits , dont la douleur & les inquiétudes ayent été véritablement sincères : la joye seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous , à une personne dont l'ame basse étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.....

Mais , j'oublie que mon but n'est autre que de justifier l'innocent , & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi , encore un coup , mon ami , ce jeune homme a le caractère le plus excellent , l'ame grande & généreuse , & possède au plus haut degré toutes les vertus capables d'illustrer l'humanité Il a quelques défauts , sans doute ; mais loin d'être ingrat , loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaicteur , je serois volontiers garant , lorsque vous le chassâtes , que son cœur saigna pour vous , beaucoup plus que pour lui-même.

Des motifs purement humains , m'ont rendu assez foible , assez criminel pour vous avoir si longtems ca-

ché ce secret honteux. Nul motif ne me guide aujourd'hui que le desir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de réparer autant qu'il est en moi tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc, que cette déclaration, non suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à l'innocent toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,

MONSIEUR,

Votre très-obligé, très-obéissant, & très-humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. *Alworthy* en faveur de notre Héros, paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu par le même Courier, une autre let-

tre d'un stile différent, & dont nous croyons devoir faire part au Lecteur, avec d'autant plus de raison, que c'est selon toute apparence la dernière fois que nous aurons à parler du Personnage qui l'avoit écrite.

*Lettre de M. TUAJUM à M. AL-
WORTHY.*

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu, des nouvelles infamies du Pupile d'un Athée tel que M. Square, ne me surprend en aucune façon. Un meurtre, quel qu'il soit, ne m'étonnera jamais de la part d'un jeune homme infecté d'une doctrine aussi pernicieuse; & je prie ardemment le Ciel que votre propre sang n'attire pas enfin sur ce malheureux l'arrêt d'une réprobation finale. Quelque vif que soit votre repentir, en vous rappelant vos faiblesses en faveur d'un sujet aussi indigne de vos bontés; quels que soient vos regrets, d'avoir nourri & protégé

un pareil monstre , au préjudice de votre famille & de la dignité de votre caractère , je croirois encore manquer à ce qu'exige mon devoir , si je balançois à vous remettre sous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc , que je vous supplie de réfléchir aujourd'hui sur le supplice prêt à tomber sur la tête d'un scélérat , qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eutes jadis , & que vous pourriez encore avoir , pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'autre objet que votre félicité présente & future.

Si ma main , prête à infliger une correction légitime , n'eût pas cent fois été arrêtée par un esprit d'indulgence mal entendu , j'eusse extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vû germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du courroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal !

Je suis fâché que vous ayez si promptement disposé de la Cure de Westerton : je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions, sur la pluralité des bénéfices, sont extrêmement judicieuses : cependant, si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le Vicaire d'Adergrove mouroit aussitôt qu'on le pense, je me flatte, si vous êtes bien convaincu de mon sincère attachement pour vous, que vous daignerez enfin songer à moi.

Je suis, Monsieur,

Votre fidèle & humble Serviteur,
ROGER TUAKUM.

C'étoit pour la première fois, que M. Tuakum avoit osé écrire sur ce ton d'autorité à M. Alworthy : aussi eut-il lieu de s'en repentir dans la suite. C'est ce qui arrive tous les jours à ceux, qui comme lui, ont assez peu de discernement pour in.

puter à un excès de foiblesse méprisable , ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop estimable pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai que M. *Alworthy* n'avoit jamais aimé M. *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain ; il sçavoit , que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractère. Mais , c'étoit en même tems un excellent homme de Lettres , & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens : ajoutons à ceci , l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs , une probité intacte , & l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que , le tout bien pesé , quoique M. *Alworthy* n'aimât ni n'estimât cet homme , il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le sçavoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples ; élevés dans sa maison , & sous ses yeux , il s'é-

toit en un mot cru capable de corriger dans ces jeunes cœurs ce que les préceptes de M. *Tuakum* pourroient y jeter des principes défectueux.

C H A P I T R E I V.

Continuation de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy*, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées tendres concernant *Jones*, qui lui avoient tirées des larmes. Madame *Miller*, qui s'en étoit apperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami *Jones*. Ne cachez point votre attendrissement, Monsieur ! s'écria-t'elle, avec transport; vos sentimens & vos bontés pour cet infortuné jeune homme, sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce qu'on a dit contre lui est faux; ces prétendus témoins de la querelle, pour laquelle il est pri-

fonnier , font des infâmes gagnés fans doute par un rival : *M. Nightingale* a tout découvert ; & ce rival est même un *Lord* , qui prétendoit, dit-on , faire enlever *M. Jones* pour l'embarquer par force sur la Flotte. Celui qui commandoit ces malheureux , l'Officier même , que l'on dit être un galant homme , a tout révélé à mon gendre , & n'eût jamais prêté son ministère pour un complot aussi noir , si on ne l'avoit assuré que *M. Jones* étoit un vagabond abandonné par ses parens.

M. Alworthy , fort étonné de ce discours , protesta que tout en étoit nouveau pour lui... Je le crois bien, Monsieur, s'écria la bonne femme : cette Histoire ne ressemble en rien à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur ? Madame , répondit avec vivacité *M. Alworthy*. A quoi tend ce discours , où je ne comprends en vérité rien ?

Ah, Monsieur ! lui dit l'Hôtesse , que je vous reconnois bien à ceci.

M. *Alworthy* croit toujours devoir cacher ses bontés. . . . Mais , M. *Nightingale* , ici présent , a vû votre homme.

Quel homme , encore un coup , Madame ? Je ne vous entends pas , répondit-il.

Eh , votre Procureur apparemment , Monsieur , que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres , lui dit M. *Alworthy* ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas , parlez donc , mon cher *Nightingale* , s'écria Madame *Miller* ; dites-lui tout ce que vous sçavez.

Oui , Monsieur , lui dit ce jeune homme , il est très-vrai que j'ai vû ce même Procureur , qui sort d'ici , dans un cabaret à *Aldersgate* , avec deux des Soldats gagés par Mylord *Fellamar* pour faire enlever M. *Jones* , & qui tous deux ont été témoins du fatal combat où M. *Fitz-Patrick* a été blessé.

J'avoué, Monsieur, interrompit Madame Miller, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instans, j'avoué, dis-je, de l'avoir crû chargé par vous de s'informer de cette affaire. j'ai même fait part de mes soupçons à M. *Nightingale*.

M. *Alworthy* de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelque tems aussi muet, qu'immobile.... Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à M. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Etes-vous bien certain de ne vous être pas trompé ? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici ?

Oui, Monsieur, j'en suis sûr, répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate* ? s'écria M. *Alworthy* ; quoi, ce même Procureur ! avec deux des prétendus témoins ?
Oui, Monsieur, lui dit l'autre ; j'ai même été environ trois quarts-d'heures avec eux.

Et, peut-on vous demander, continua M. *Alworthy*, quels étoient

Les propos du Procureur ? Sçavez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non , Monsieur , répondit *Nightingale* : ils étoient ensemble long-tems avant mon arrivée.... Le Procureur a peu parlé en ma présence. Je vous dirai même bien plus ; après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes , qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. *Jones* , & de M. *Fitz-Patrick* même , & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelque partie secrète , j'ai vû avec étonnement ce Procureur parler en faveur de M. *Jones* , & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice que la simple & pure vérité. C'est ce qui m'a fait croire , surtout en voyant ici ce même Procureur avec vous , que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi ! dit Madame *Miller* à M. *Alworthy* , n'est-ce pas en effet vous même qui l'avez envoyé là ?

Je vous jure que non , répondit M. *Alworthy* : vous m'en apprenez la nouvelle....

En ce cas , mes yeux s'ouvrent, s'écria l'Hôteffe : sur mon ame , je suis au fait !.... Je ne métonne plus de les avoir vûs , depuis peu , si foigneusement enfermés ensemble.. O mon cher *Nightingale* ! courez , je vous en supplie , allez chercher ces malheureux témoins.... s'ils sont encore sur la surface de la terre , faites enforte de les trouver. Mais, non , j'y vais , j'y cours moi-même....

Madame , calmez-vous de grace, lui dit tendrement M. *Alworthy* : Faites seulement appeller M. *Dowling*, s'il est encore en haut ; sinon, que mon neveu descende.

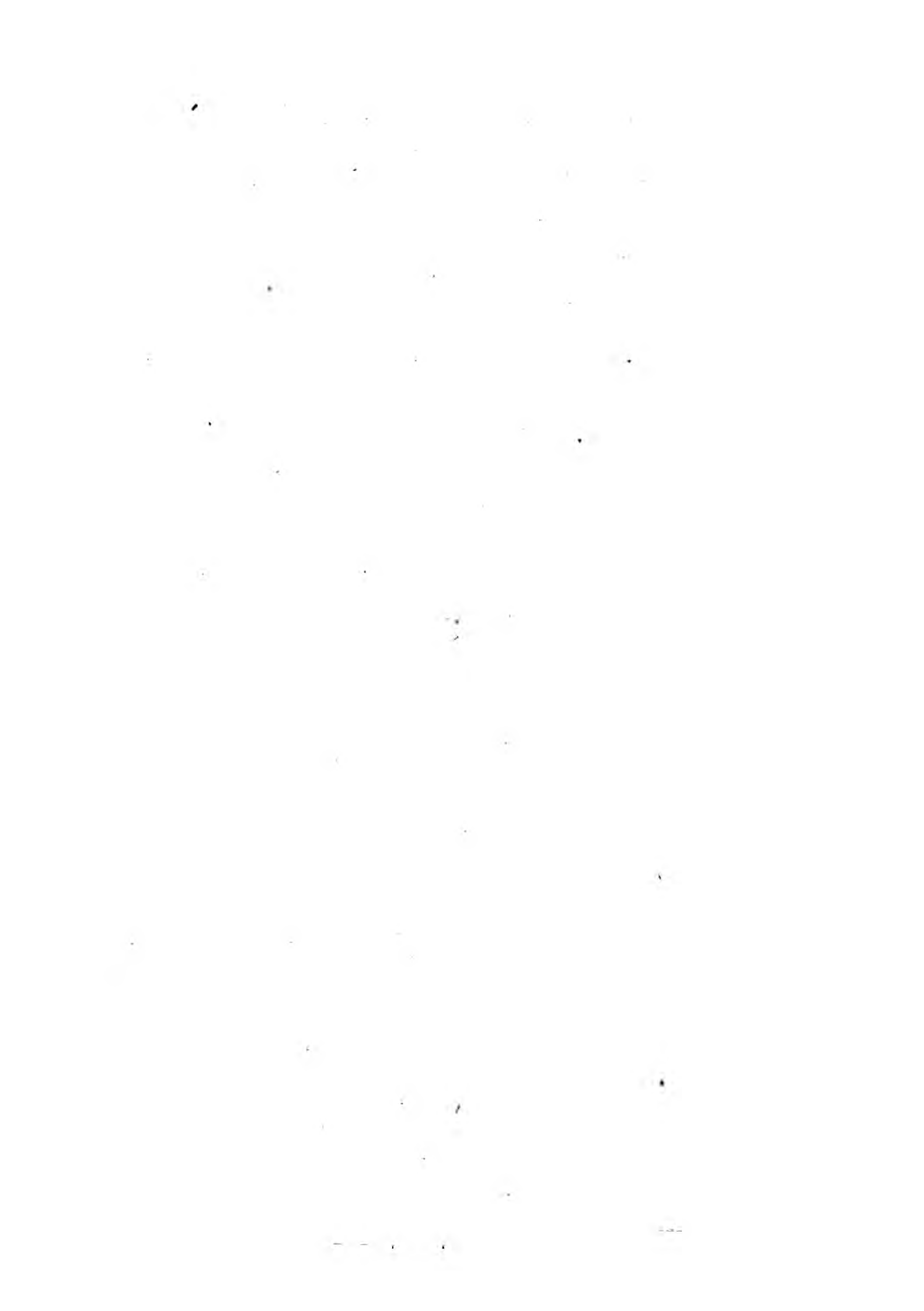
Madame *Miller* vola , & revint dire que le Procureur étoit parti , mais que M. *Blifil* alloit paroître.

M. *Alworthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller*, dont tous les esprits étoient en mouvement pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques



Gravelot inv.

F. A. Aveline scul.



soupons assez semblables à ceux de la bonne Hôteffe.

A l'arrivée de *Blifil* , *M. Alworthy* d'un ton très-sérieux ; accompagné d'un regard tel qu'il n'en avoit peut-être jamais lancé, avez-vous , lui dit-il , quelque connoissance que *M. Dowling* ait vû quelques-uns des témoins du duel de *Tom Jones* avec *M. Fitz-Patrick* ?

Rien n'est si dangereux qu'une interrogation imprévuë pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang, occasionné par la surprise , cause presque toujours un dérangement dans la physionomie qui force le coupable à s'accuser tacitement lui-même.

Ce dérangement fut si visible dans *Blifil* , que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de *Madame Miller* , qui s'écria tout-à-coup , il est coupable ! Monsieur , sur mon honneur , il est coupable !

Deux mots de *M. Alworthy* firent sentir à la bonne femme , que

ce zèle impétueux n'étoit pas de son goût. Puis, se retournant vers *Blifil*, qui paroissoit anéanti, pourquoi hésitez-vous, Monsieur, lui dit-il séchement, pourquoi ne répondez-vous pas ? C'est par votre ordre apparemment que tout ceci s'est fait, j'imagine d'ailleurs, que cet homme n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, & surtout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le tremblant *Blifil*, oserai-je en m'avouant coupable, espérer mon pardon ?... Votre pardon ! s'écria M. *Alworthy* en colère.

Oui, Monsieur répondit *Blifil* ; j'avois prévu votre courroux. Mais mon cher Oncle pardonnera sans doute aux effets de la plus aimable des foiblesses humaines. La pitié mal placée est un crime, je le sçais, j'en conviens : cependant, c'est un crime dont vous même n'êtes pas tout-à-fait innocent. J'avouë que j'y suis retombé plus d'une fois pour la même cause qui me rend en ce moment si coupable à vos yeux,

yeux. Je ne vous cacherais donc point, que j'ai chargé M. *Dowling*, non pas d'une recherche vaine & infructueuse, mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémissais, & d'adoucir s'il étoit possible la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir secrète, mais que je n'ose vous nier.

J'avoue, dit M. *Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins à peu près conformément à ce que dit M. *Blifil*.

Eh bien ? après ceci, Madame, dit M. *Alworthy*, j'espère que vous conviendrez une fois dans votre vie, d'avoir conçu légèrement de très-mauvais soupçons; & que mon neveu ne sera plus si noir dans votre esprit.

Madame *Miller* étoit confondue & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder fitôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'Auteur des malheurs de *Jones*, M. *Blifil* étoit pourtant parvenu dans le moment présent, à lui en imposer

aussi fortement qu'aux autres : tant le D.... avoit , à propos , bien servi son ami ! Le vieux proverbe, dit , qu'il ne les élève , que pour les faire tomber de plus haut : M. *Blifil* nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit peut-être quelquefois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances* , ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : Mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entièrement dévoués , & les secoure même avec zèle dans les plus grandes extrémités , jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie , affermit le gouvernement ; si une maladie connue & bien traitée , assure du moins pour quelque-tems la santé prochaine du malade : il en est de même de la colére , qui au moment qu'elle est calmée , donne souvent une nouvelle vie à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. *Alworthy* , après la scène que nous venons de raconter : *Blifil* ayant

trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la lettre de M. *Square*, glissa sur l'ame de son oncle, & fut bientôt dissipé.

M. *Tuakum*, dont les expressions peu mesurées n'avoient pas pluës, porta seul toute l'endosse des réflexions de M. *Square* au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de M. *Alworthy* contre notre Heros, il diminuoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne, dit-il en s'adressant à M. *Blifil*, non-seulement cet effort peu commun d'un bon naturel, mais je prétens vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple. . . . Qu'en dites-vous, Madame *Miller*? ferions-nous si mal de prendre un carrosse, & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs, pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette digne femme; mais il faut, avec un cœur comme le sien, avoir

connu l'amitié comme elle , pour sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est peu , au contraire , nous l'espérons du moins , capables de bien juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de M. *Blifil* : mais , s'il en est , ils conviendront peut-être qu'il ne pouvoit gueres trouver d'objection vraisemblable contre cette visite. Cependant la fortune , ou le *Monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure , vint au secours de son ami , & lui sauva une mortification si piquante : car , au moment que l'on envoyoit chercher le carosse , *Partridge* qui revenoit de la prison , ayant fait appeller Madame *Miller* , lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Jones* , en conséquence de la visite de Madame *Waters*.

Ciel ! ô Ciel ! s'écria l'hôtesse , que dira M. *Alworthy* ? ... hélas , nous allons tous partir avec lui pour voir ton déplorable Maître ! ... Ah , Madame , lui dit *Partridge* , il faut rompre , il faut re-

mettre ce voyage ; il faut cacher cette étrange découverte à M. *Alworthy*. S'il arrivoit maintenant à la prison , il y verroit *Jones* avec sa mere , qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute , en cet instant , du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre *Miller* , saisie d'horreur , au récit de *Partridge* , n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer , pour arrêter M. *Alworthy* , que dans le moment présent. Cependant , comme une femme , en pareil cas , est toujours moins embarrassée qu'un homme , elle crut enfin avoir trouvé une excuse ; & rentrant aussi tôt dans la chambre . . . Vous vous étonnerez sans doute , dit-elle à M. *Alworthy* , que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. *Jones* ? mais , j'ai réfléchi , Monsieur ; & voici mes raisons. Les différens assauts , & les malheurs multipliés que ce pauvre jeune homme a eu à soutenir depuis quel-

ques jours, l'ont sans doute jeté dans le plus grand accablement. Si nous allons à l'improviste, fonder tous ensemble chez lui, la surprise, la joie dont je le vois déjà pénétré à la vue de son cher Bienfaiteur, lui seront sûrement funestes; & ce malheur est d'autant plus à craindre, que son Domestique, qui vient de rentrer dans l'instant, m'affure qu'il s'en faut de beaucoup que son Maître soit en santé.

Son Domestique est ici ? s'écria M. *Alworthy* : qu'il vienne, qu'il entre, je veux le voir, & l'interroger moi-même sur la situation de son Maître.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. *Alworthy*. Il se laissa enfin persuader, après que Madame *Miller*, à qui il avoit déjà raconté toute son histoire, lui eut promis de l'introduire. M. *Alworthy* reconnut *Partridge* dans le moment. Etes-vous, lui dit-il, Domestique de M. *Jones* ?

Je ne sçais, Monsieur, répondit

Partridge, en tremblant, si je suis véritablement son Domestique ; mais je vis avec lui maintenant.... hélas ! *non sum qualis eram*, votre Grandeur le sçait.

M. *Alworthy* lui fit alors nombre d'autres questions, & sur-tout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. *Jones*.

Pendant ce dialogue, M. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'apperçut que M. *Alworthy* congédoit *Blifil*.

Dès que M. *Alworthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme on va voir au Chapitre suivant.



CHAPITRE V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut, certainement, que vous soyiez un homme bien étrange ! non-seulement vous vous êtes perdu de gayeté de cœur en soutenant obstinément un mensonge, mais vous poussez la chose au point de passer publiquement pour le Domestique de votre propre fils. Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois, Monsieur, dit *Partridge*, en tombant à genoux, que toujours prévenu contre moi, vous êtes déterminé à ne jamais me croire. A quoi serviroient donc mes nouvelles protestations ? Le Ciel sçait cependant que je ne suis pas le pere de M. *Jones* !

Quoi ! s'écria M. *Alworthy*, pouvez-vous nier encore une vérité dont vous fûtes autrefois con-

vaincu sur l'évidence la plus manifeste ? Et que faut-il de plus, pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant dont vous osez nier d'être le père ? Je vous croyois hors du pays ; que dis-je ? je vous croyois mort, depuis long-tems . . . Par quel hazard êtes-vous avec ce jeune homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espèce de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble ? Ne me déguisez rien : votre fils ne peut qu'y gagner beaucoup. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a eu de soutenir secrètement son père pendant tant d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Partridge*, je vous dirai la vérité . . . Parlez, lui dit M. *Alworthy*, je vous écoute ; mais sur-tout, tenez votre promesse.

Le malheur de vous avoir déplû, Monsieur, s'écria en sanglotant le bon *Partridge*, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole; & le Ministre de la Paroisse, jaloux sans doute de vous faire sa cour, me destitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me resta par conséquent, pour vivre, que ma boutique de Barbier, qui, dans un village tel que le nôtre, est d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme vécut, une pension annuelle de douze livres *sterlin*, qui nous venoit d'une main inconnüe, (que je crois pourtant bien connoître) nous fut exactement payée. Mais, dès qu'elle fut morte, votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer, je tombai tellement dans la misère, qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me restoit, je partis dès la nuit suivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Le Pédagogue, qui dans cette première partie de son Histoire

avoit été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la longueur ennuyeroit sans doute le plus débonnaire Lecteur autant qu'elle ennuia *M. Alworthy*; qui, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna enfin d'un ton si imposant d'en venir au moment de sa rencontre avec *Jones*, que le prolixé Historien se crut obligé d'obéir, & lui raconta tout ce que nous sçavons déjà.

Voilà la vérité, Monsieur, ajouta-t-il en finissant: *M. Jones* n'est ni ne fut jamais mon fils; je vous le jure sur tout ce que je connois de plus sacré! & puisse le Ciel me punir à vos yeux, si je vous en impose d'un seul mot!

Que dois-je donc penser? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entens? s'écria *M. Alworthy*... car enfin, à quel propos défavoueriez-vous si fortement un fait, qui probablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts?..... Quoi, Monsieur, vous doutez encore? s'écria *Par-*

tridge, dont la langue pétilloit de parler..... Eh-bien, puisque je ne suis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves:..... Plaife au Ciel, cependant, que vous n'ayez pas mieux connu la mere de ce jeune homme, que vous n'en connoissez le pere!..... Que veut encore dire ceci? s'écria M. *Alworthy*. Pourquoi cette pâleur soudaine, & ces frémiffemens?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de *Jones* avec Madame *Waters*.

Juste Ciel! dit M. *Alworthy* émû jusques aux larmes, dans quel abîme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains!.....

A peine avoit-il prononcé ces mots, que Madame *Waters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eût pas plutôt reconnüe, qu'il s'écria de toute sa force, la voilà, Monsieur, la voilà elle-même! voilà la malheureuse mere de M. *Jones*: c'est à elle à me justifier devant votre Grandeur..... Ah, Madame! daignez.....

Madame *Waters*, sans faire aucune attention à ce que disoit *Partridge*, & s'approchant de M. *Alworthy*, je crains, Monsieur, dit-elle, après une si longue absence, que mes traits ne vous soient plus connus.....

Vous êtes si changée à tous égards, répondit-il, d'un air aussi sérieux qu'embarrassé, que sans cet homme, qui m'apprend qui vous êtes, je vous aurois peut-être méconnue..... Auriez-vous quelques affaires particulières à me communiquer ?

Oui, Monsieur, dit-elle en soupirant, j'en ai d'un genre qui vous étonnera sans doute ! hélas, j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul ! Daignez, de grâce, daignez m'entendre sans témoins.

Partridge, alors, eut ordre de sortir, & ne quitta la chambre qu'après avoir très-instamment supplié cette Dame de lui rendre justice, en faisant éclater son innocence aux yeux de M. *Alworthy*.

Tranquillisez-vous, lui dit-elle ;

je ferai tout ce que je dois , tant
envers Monsieur , qu'envers vous.

CHAPITRE VI.

Suite de l'Histoire.

MAdame *Waters* , restée seule
avec M. *Alworthy* , ayant
gardé quelque - tems le silence :
Je suis fâché , Madame , lui dit-il ,
sur-tout après ce que je viens d'en-
tendre , du mauvais usage..... Mon-
sieur , s'écria-t-elle , en l'interrom-
pant , je ne connois que trop ma
faute ; mais ne m'accusez point d'in-
gratitude. Je n'oubliai , ni n'oublie-
rai jamais tous les bienfaits que j'ai
reçûs de vous. Epargnez-moi main-
tenant les reproches ; j'ai des se-
crets trop importans à vous dévoiler
concernant le jeune homme à
qui vous donnâtes autrefois le nom
de *Jones* , que je portois alors.....

Ah , Madame ! interrompit M.
Alworthy , hâtez-vous de grace de

me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un innocent dans la personne que vous venez de voir ici ? n'étoit-il pas le pere de l'enfant ?

Non, Monsieur, lui dit Madame *Waters*, non, Monsieur, il ne l'étoit pas..... Daignez vous rappeler mes discours ; je vous promis, vous le sçavez, que ce secret vous seroit un jour dévoilé ; je vous promis, de vous nommer un jour le pere du petit orphelin ; & je gémirai longtems de la fatale négligence qui m'a empêché de remplir plutôt ce devoir..... hélas, je sçavois peu combien il étoit important !.....

Achevez, Madame, lui dit M. *Alworthy* d'une voix alterée, achevez..... je brûle, & je crains également de vous entendre.

Vous souvient-il, Monsieur, lui dit-elle, d'un jeune homme nommé *Summer* ?

Je m'en souviens très-fort, répondit M. *Alworthy* ; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que sçavant, & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, Monsieur : c'est vous, je crois, qui avez élevé son fils, qui l'avez entretenu à l'Université, & qui l'avez retiré chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé.....

Pauvre jeune homme ! dit M. *Alworthy*, il me fut enlevé dans son printemps..... hélas, j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car, sans doute, c'est lui que vous allez enfin nommer pour père de votre enfant ?

Lui, Monsieur, répondit-elle, il ne fut jamais ~~mon fils~~ *mon fils aimé*

Que prétendez-vous donc, lui dit M. *Alworthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, dit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire..... O, Monsieur ! préparez-vous à entendre un récit qui va vous affliger, & vous surprendre.

Parlez, s'écria M. *Alworthy* ; qu'aurois-je à craindre ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, Monsieur, reprit-elle, ce même M. *Summer*, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre sein, qui après un an de séjour dans votre Château, au retour de ses études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes si amèrement, que vous regrettâtes comme un fils; ce même *Summer*, enfin, étoit le pere de *Tom-Jones*... Qu'entens-je, dit *Alworthy*?... Mais non; vous vous contredisez, Madame.

Vous le croyez, répondit la *Waters*: il n'en est pourtant rien; il fut pere de cet enfant, & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde, Madame! lui dit M. *Alworthy*, craignez d'ajouter l'imposture au crime. Songez, qu'il est un Dieu vangeur, dont l'œil perçant lit jusques dans votre ame; & qu'il sçait tôt ou tard punir les forfaits.

Je vous le répète, Monsieur, dit-elle, je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'Uniyers entier!

J'entrevois enfin vos raisons ; Madame , & je desirois autant que vous d'être dans le cas de ne pouvoir le croire. Vous vous souvenez cependant de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage..... Pouvez-vous oublier que vous m'avez tout avoué ?

Non , Monsieur , répondit Madame *Waters* : mais ce langage , mais cet aveu quel qu'il soit , me fut expressément dicté : je fus fidèle à ma promesse , malgré ma répugnance & mes regrets ; je me suis exposée à l'opprobre , & j'en fus bien récompensée.

Quelle pouvoit donc être cette femme ? lui dit M. *Alworthy*.

Je tremble , Monsieur , répondit Madame *Waters*.... & je n'ose vous la nommer.

Tout cet embarras , s'écria-t-il ; m'annonce que cette femme étoit de mes parentes.....

Et des plus proches , en vérité ! s'écria Madame *Waters*..... Vous eutes une sœur , Monsieur ?

Une sœur , répéta-t-il , en fré-

missant..... qu'a de commun ma
sœur, avec ce malheureux enfant?..
Elle en étoit la mere , lui dit Ma-
dame *Waters*.

O Ciel ! est-il possible ? s'écria
douloureusement *Alworthy*.

Calmez vos sens , mon cher
Monsieur , dit Madame *Waters* , je
n'ai plus rien à vous cacher. Immé-
diatement après votre départ pour
Londre , *Miss Brigitte* vint un jour
voir ma mere. Elle étoit charmée ,
disoit-elle , de tout ce qu'elle avoit
oui dire de la singularité de mon
caractère , de ma science , & de ma
gentillesse. Après m'avoir autant
careffée que louée , elle m'invita à
la suivre au Château : J'y consen-
tis. Je l'amufai par des lectures qui
paroissoient lui plaire ; en peu de
tems j'acquis son amitié & sa con-
fiance , & je me vis bien-tôt com-
blée de ses présens. Après m'avoir
plus d'une fois sondée sur le chapi-
tre de la discretion , & s'être crüe
bien assurée par mes réponses que
j'étois capable de garder un secret ,
Miss Brigitte me fit un jour entrer ,

& m'enferma avec elle dans son cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle, en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous estime ; vous allez sçavoir un secret d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie ! croyez-vous, (ajouta-t-elle, à travers mille sanglots,) que je puisse avec sûreté le confier à votre mere ?

Je garantis sa discretion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le secret de ses amours avec feu *M. Summer*, qu'elle avoit compté épouser, si le Ciel l'avoit laissé vivre, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeoiert alors.

Il fut arrêté, entre nous, que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion ; & que Madame *Debora* seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer, dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme de chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors de

puis trois mois, & l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la fuite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, & plusieurs autres encore, furent prises, pour prévenir les soupçons de *Debora*, lorsque j'avoüerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, Monsieur, ajouta Madame *Waters*, pour sauver la réputation de votre sœur; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs de *Miss Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Debora*, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, surtout vis-à-vis vous. On la retint éloignée du Château, on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre sœur. Ma mere, alors, emporta l'enfant, & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londres,

& après le retour de *Debora* au Château , que *Miss Brigitte* (qui ne pouvoit se résoudre de perdre son fils de vuë) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant , qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil que par complaisance pour vous , écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; & la pauvre *Jenny Jones* porta seule volontairement tout le fardeau de l'avanture.

Madame Waters , en finissant son histoire , en attesta la vérité par les sermens les plus terribles , & les protestations les plus solennelles.

Ainsi , Monsieur , ajouta-t-elle , vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas , après ceci , que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne , tant par sa figure que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile , Madame , dit *M. Alworthy* , que je vous peigne l'ex-

cès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu , vous n'eussiez pû même inventer & accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle , je l'avouë , certaines particularités touchant M. *Summer* qui , dans le tems , me firent soupçonner qu'il avoit pû plaire à ma sœur : j'en parlai même à *Miss Brigitte* ; car j'aimois assez ce jeune homme , tant à cause de lui-même , qu'à cause de son pere , pour consentir à ce mariage. Mais , ma sœur me parut être si choquée d'une proposition , qu'elle croyoit sans doute hasardée de ma part pour l'éprouver , que je n'en osai jamais reparler. Juste Ciel ! c'est toi qui conduis tout ! Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur , d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous assure , lui dit *Madame Waters* , que ce ne fut jamais son intention : elle m'a répété cent fois , que son dessein étoit de vous le déclarer un jour. La pauvre fem-

me étoit si charmée de la réussite de son complot , & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant , qu'elle ne croyoit peut-être pas nécessaire de précipiter une confiance qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah , Monsieur ! si le Ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vû M. *Alworthy* lui-même gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide , dont il est innocent ? Pardon , Monsieur , si tant d'inhumanité me révolte.... On vous a sans doute trompé : ce trait , du moins , ne quadre pas avec votre caractère ; & M. *Jones* ne mérita jamais....

Arrêtez , Madame ? s'écria M. *Alworthy* ; quiconque vous a fait ce rapport , m'insulte , & vous trompe vous-même.

Ah , Monsieur ! dit Madame *Waters* , c'est le plus cher de mes souhaits.... Je n'osois , je l'avouë ,
croire

croire M. *Alworthy* si cruel. Que vouliez-vous pourtant que je pensasse ? Un homme , qui me croit l'épouse de M. *Fitz-Patrick* , arrive chez moi. Si M. *Jones* a assassiné votre époux , me dit-il , poursuivez hardiment le meurtrier ; un digne & riche Gentilhomme , qui connoît à fond l'infâme auteur du crime , vous soutiendra de toute sa puissance , & fera tous les frais de votre poursuite.

C'est par cet homme même, continua Madame *Waters* , que j'ai sçû qui étoit M. *Jones* : il se nomme *Dowling* ; & M. *Jones* m'apprend qu'il est votre Intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom : mais *Partridge* , qui l'a rencontré chez moi , à sa seconde visite , m'a dit l'avoir autrefois fort connu à *Salisbury*....

Et ce M. *Dowling*, interrompit M. *Alworthy* , pénétré de surprise & d'horreur , a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre *Jones* ?..... Non , Monsieur , répondit-elle ,

je ne le chargerai point injustement. Il m'a dit, que je ferois puissamment secourüe , mais il ne vous a pas nommé. . . . Mais , attendu les circonstances , sur quel autre pouvois - je vraisemblablement jeter les yeux?....

Attendu les circonstances ?... Ah, Madame, s'écria M. *Alworthy*, je ne le sçais que trop... grand Dieu ! par quels moyens aussi foibles qu'admirables tu sçais dévoiler enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes ! ... Oserois-je vous prier , Madame , de rester ici , jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé ? Je l'attens à chaque instant ; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. *Alworthy* fit alors quelques pas vers la porte pour appeller un Domestique , & rentra aussitôt , non pas avec M. *Dowling* , mais avec le Gentilhomme qui va paroître dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

LE nouvel Arrivant n'étoit autre que M. *Western*, qui à la vuë de M. *Alworthy*, & sans faire attention à Madame *Waters*... Ah, la belle besogne (dit - il en déployant sa voix) la belle découverte que j'ai faite !... Stupides peres, fouhaitez encore, après ce trait, d'avoir des filles !....

De quoi donc s'agit-il, mon cher voisin ? lui dit doucement M. *Alworthy*.

Des plus belles affaires du monde, répondit *Western*, tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis ; tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un Notaire, devinez à quoi nous en sommes ? La petite C..... me jouoit !

Elle étoit en correspondance avec Monsieur votre bâtard ! Ma sœur *Western*, avec qui je m'étois brouillé, à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de Mademoiselle, pendant son sommeil, on a trouvé la Prose de Monsieur. Ah, quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lû la moitié : jamais l'éternel *Supple* ne fut si long dans ses sermons. Mais j'en ai vû assez pour être sûr qu'il est encore question d'amour ; & je ne suis pas homme à m'y tromper... Mais, je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre ; & je la renvoie demain au Village, à moins qu'elle ne consente d'épouser sur le champ votre neveu... Si elle ose encore me résister, nous verrons beau jeu ; & vous sçavez, ou la peste m'étouffe, si l'on m'offense impunément!...

Vous sçavez, M. *Western*, répondit *Alworthy*, que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure , s'écria *Western* , mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi , morbleu ! je ne ferai pas maître de ma fille ? & surtout , quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous de grace , lui répondit M. *Alworthy* : si vous le permettez , je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! en ce cas j'espère encore , dit *Western* , en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler , & en bon voisin ; vous ferez peut-être plus avec elle , en deux mots , que moi en mille , car je sçais qu'elle vous estime beaucoup & que l'estime Eh bien , dit M. *Alworthy* , si vous voulez retourner chez vous , & la remettre en liberté , vous m'y verrez avant qu'il soit une heure

Mais supposons , interrompit le pere de *Sophie* , qu'elle décampe pendant ce tems-là ? Car le Procureur *Dowling* m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gredin pendu : l'homme qu'il avoit

affaîné, ne veut, dit-on, pas mourir ; & *Dowling* croit que *Jones* est peut-être dès-à-présent hors de prison Quoi ! interrompit M. *Alworthy*, auriez-vous chargé ce Procureur de se mêler de cette affaire ?

Non pas que je sçache, répondit *Western* : c'est de lui-même qu'il vient, tout-à-l'heure, de me bavarder tout ceci.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. *Alworthy* ; Eh, de grace, où l'avez-vous vû ? j'ai absolument besoin de lui parler.

Il est chez moi, répondit l'autre, ou il va y être, avec deux couples d'Avocats qui s'y assemblent ce matin, pour une consultation, au sujet d'un hypothèque Jarni ! j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterlin, avec cet honnête M. *Nightingale*.

Eh bien, je vous y fais dans moins d'une heure, lui dit *Alworthy*.

Souvenez-vous sur-tout, s'écria *Western*, de parler ferme à la drolesse ; sans quoi, comptez que vous

ne tenez rien.... Epouvantez-la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui à craindre enfin son pere ; & cachez-lui , surtout , que je l'aime encore plus que je ne veux . . . Mais , je vois que vous êtes en affaires avec Madame ? ainsi , je m'en vais ; ainsi , je vous attends ; ainsi... je suis votre ferviteur.

Dès que M. *Western* fut sorti : J'apperçois , dit Madame *Waters* à M. *Alworthy* , qu'il ne m'a pas du tout reconnuë. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils , que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis Je vous avoue , Madame , lui dit-il , que je fus très-affligé , lorsque j'appris

Ah , Monsieur ! interrompit-elle , je fus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux , vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous sçaviez mes malheurs , peut-être me trouveriez-vous moins coupable , peut-être auriez-vous pitié de mon sort.

Apprenez seulement , que je fus trompée , que je fus trahie par un perfide , sous la foi d'une promesse de mariage en forme , & solemnellement jurée ! . . .

Madame *Waters* , (qui comme l'on sçait fort bien , si l'on se ressouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'esprit , & même du sçavoir , tenta de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des Parties Je suis fâché , Madame , dit en l'interrompant M. *Alworthy* , de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au Ciel , cependant , que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement !

Je ne m'en reproche point d'autre , s'écria-t'elle , pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement , que je croyois sacré. Mais , daignez considérer , Monsieur , ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur , & qui n'a plus d'appui dans l'Univers : semblable

à une brebis égarée , tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas dans le sentier étroit de la vertu , jette une femme , & presque toujours pour jamais , dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux , Monsieur ; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Waters*. J'ai vécu long-tems avec lui , sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de sa marche contre les Rebelles , que nous nous séparâmes à *Worcestre* ; & c'est alors que je rencontrai M. *Jones* , qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame *Waters* termina son récit par l'éloge de notre Héros , qui n'avoit , disoit-elle , que des faiblesses passagères & momentanées ; mais dont les vertus solides & permanentes le rendroient toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

M. *Alworthy* , touché du récit de Madame *Waters* , lui promit son assistance , au cas qu'elle prouvât

par sa conduite, la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux ; & commençoit à exprimer l'excès de sa reconnoissance , lorsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit *M. Dowling*.

Sa surprise & sa confusion éclatèrent à la vuë de Madame *Waters*. Il se remit pourtant ; & affectant de n'avoir point de tems à perdre , pour se rendre à la consultation des Avocats assemblés chez *M. Western* , il se dispofoit déjà à fortir , après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de Banque retrouvés chez *M. Nightingale* le pere , lorsque *M. Alworthy* se leva , & pour toute réponse , ferma la porte de la chambre.

Quelque pressé que vous foyez , Monsieur , lui dit *M. Alworthy* , en le regardant d'un œil sévère , commencez auparavant par me répondre Connoissez - vous cette Dame ?

Cette Dame , Monsieur ? . . . répondit , en hésitant , le Procureur interdit.

Oui cette Dame, répéta l'autre, en élevant la voix Prenez garde , M. *Dowling* ! si vous faites quelque cas de ma faveur , si vous voulez rester à mon service , n'allez pas me chercher de détours ; répondez nettement aux questions que je vais vous faire Connoissez-vous cette Dame , dis-je ?... Oui, Monsieur, répondit *Dowling* ; je me souviens de l'avoir vuë.... Où l'avez-vous vuë ? Chez elle , Monsieur.... Quelles affaires vous conduisoient chez elle ? qui vous y envoyoit ? J'y fus , Monsieur , pour m'informer de l'affaire de M. *Jones*.... Et , qui vous avoit chargé de cette commission ? Qui m'en avoit chargé , Monsieur ? c'étoit M. *Blifil*.... Comment vous expliquâtes-vous sur ce sujet avec cette Dame ? parlez précisément. Monsieur , dit en bégayant *Dowling* , il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions... Vous plairoit-il , Madame , dit M. *Alworthy* à Madame *Waters* , d'aider un peu la mémoire de Monsieur ?

Il m'a dit expressément , répondit-elle , que si M. *Jones* avoit assassiné mon mari , je serois abondamment pourvuë de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable , par un très-digne Gentilhomme , qui connoissoit à fond l'infâme auteur du crime , & qui en feroit tous les frais Telles furent mot à mot les expressions de M. *Dowling* ; & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste , Monsieur ? s'écria *Alworthy* , en s'adressant à *Dowling* , sont-ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement , répondit *Dowling* ; mais je crois avoir dit à peu près cela Et , c'est M. *Blifil* qui vous avoit donné cet ordre ? reprit *Alworthy*.

Soyez certain , Monsieur , lui dit le Procureur , que je n'eusse pas osé agir de mon chef , ni rien hasarder de moi-même , dans une affaire de ce genre . Si j'ai parlé , comme le dit Madame , je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez , M. *Dowling* , reprit M. *Alworthy* ; je vous promets , devant Madame , d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu , pourvu que vous me disiez exactement la vérité.... C'est donc M. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate* ?

Oui , Monsieur , répondit *Dowling*.

Fort bien , dit M. *Alworthy*. Et quelles étoient vos instructions ? rappelez bien votre mémoire ; & rendez-moi , autant qu'il vous sera possible , ses propres expressions.

Il m'envoya , Monsieur , pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat , dans la crainte , me disoit-il , qu'ils ne fussent gagnés par M. *Jones* , ou par quelqu'un de ses amis. Le sang , me disoit-il , exige du sang ; & tous ceux qui favorisent un assassin , soit en cachant , soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice , sont censés ses complices.

Vous-même , m'assuroit-il , défi-

riez fort de voir le coupable puni ; mais la décence seule vous retenoit, & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit M. *Alworthy*, avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monsieur, s'écria *Dowling* ; & je me serois bien gardé de pousser les choses plus loin, si je n'eusse crû fermement remplir vos intentions.

Plus loin ! lui dit M. *Alworthy* ; & jusqu'ou les poussâtes - vous donc ?

Monsieur, s'écria le Praticien, n'allez pas me croire coupable de parjure, encore moins de subornation..... Mais il y a deux façons de mettre les choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé, en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leurs

dis-je , par les rapports qui nous avoient été faits , que M. Jones avoit été le premier assaillant ; & que si cela étoit vrai, il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même, qu'il le falloit absolument , & que j'étois moralement certain qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant , interrompit M. *Alworthy*, jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah , Monsieur ! répondit le Procureur , ne croyez pas , du moins , que j'aye prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même , que je n'eusse jamais osé aller si loin , si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir , lui dit *Alworthy* , ne vous eût pas guidé sans doute , si vous eussiez sçu que M. Jones étoit mon neveu ?

Je ne me serois jamais avisé, répondit *Dowling* , de vouloir paroître avoir sçu des secrets , qu'il vous avoit plû de tenir cachés.

Qu'entens-je ! s'écria M. *Alworthy* , quoi ce secret étoit connu de vous ?....

Monfieur , lui dit *Dowling* , fi vous m'ordonnez de parler, je vous dirai franchement la vérité... Oui, Monfieur , je fçavois depuis longtems que M. *Jones* étoit votre neveu. C'est de Madame votre fœur que je le tiens ; ce font presque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois feul avec elle , à côté de fon lit mortel , lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de vous porter de fa part.... De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit *Alworthy* ; & quelle eft cette lettre ?

Je parle , Monfieur , répondit *Dowling* , de celle que j'apportai chez vous , de *Salisbury* , & que je remis alors entre les mains de M. *Bliffl*... O Ciel ! s'écria M. *Alworthy* : Eh bien , quel étoit fon contenu ? & , que vous avoit dit ma fœur ?

Elle étoit mourante , lorsqu'elle m'en chargea , dit le Procureur.... Hâtez - vous d'apprendre à mon frere , (dit-elle en foupirant) que M. *Jones* eft fon neveu... qu'il eft

mon fils... & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus , après ce peu de mots , qu'elle alloit expirer. J'appellai du monde ; elle ne parla plus , & mourut quelques momens après.

M. *Alworthy* , les yeux au Ciel , & le corps immobile , sembloit avoir perdu toute espèce de sentiment. Il revint enfin à lui-même , & s'adressant au Procureur.... qui vous empêcha donc , lui dit-il , de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous , Monsieur , lui dit *Dowling* , que vous-même étiez très-malade alors. Je remis ma lettre à M. *Bliffl* , qui depuis m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté auprès de vous de mon message ; mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche , attendu que la réputation de Madame votre sœur vous forçoit d'enfevelir cette aventure dans un éternel secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me ferois tû toute ma vie , si vous-même , à l'instant , ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons déjà observé , quelle que part , que l'on peut couvrir un mensonge , même en disant la vérité : c'est ce qui arrivoit ici. *Blifil* avoit effectivement dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à M. *Alworthy* ; mais il ne lui en avoit pas imposé , & ne s'en étoit même pas crû capable. Dans la réalité , les promesses que *Blifil* avoit faites à *Dowling* , étoient les seuls motifs qui eussent induit le Procureur à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de M. *Alworthy* , la promesse du pardon , & la façon imprévuë dont il venoit d'être interrogé , tout avoit concouru à arracher de la bouche de M. *Dowling* le développement d'un mystère qu'il sentoît bien ne pouvoir plus cacher.

M. *Alworthy* , très-satisfait de cette découverte , congédia M. *Dowling* , & le reconduisit même jusqu'à la porte , de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil* , qui étoit remonté dans son appartement ,

où il s'applaudissoit d'avoir encore une fois trompé son oncle.

Au moment que M. *Alworthy* revenoit chez lui , il rencontra sur l'escalier Madame *Miller* , qui pâle & pénétrée d'horreur , lui dit , Ah , Monsieur ! j'ai vû passer cette coupable femme , que vous venez de quitter ; vous sçavez tout sans doute : mais daignez pourtant ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ! confidérez, Monsieur , qu'il ignoroit que cette femme fût sa mere ; & que cette découverte seule , si vous y joignez votre ressentiment , va le faire périr !

Madame , lui dit M. *Alworthy* , je suis tellement ému de tout ce que je viens d'entendre , que je ne me sens point en état de vous répondre.... mais , vous pouvez me suivre chez moi. J'ai fait d'étranges découvertes ! ... Venez , je vous en ferai part.

La pauvre femme le suivit en tremblant. M. *Alworthy* , courant alors à Madame *Waters* , & la pre-

nant par la main , se retourna vers Madame *Miller*..... quelle récompense, s'écria-t-il avec transport, puis-je offrir à cette Dame, pour le service important qu'elle vient de me rendre? O, Madame *Miller* ! Vous m'avez entendu mille fois appeller *Jones* du tendre nom de fils : hélas ! je ne pensois guères qu'il appartînt à ma famille.... Votre ami, Madame, votre ami *Jones*, est mon neveu !.... il est le frere de ce serpent que j'ai si longtems réchauffé dans mon sein !... Madame *Waters* vous en racontera l'histoire, elle vous apprendra par quel prodigieux concours de circonstances étonnantes elle fut si longtems cruë sa mere. Ah ! je suis maintenant, je suis trop convaincu d'avoir été indignément trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison.... C'est le plus lâche, le plus infâme, & le plus détestable des hommes.

La joye de Madame *Miller* la mit hors d'état de parler, & lui

eût peut-être été funeste , si un torrent de larmes secourables n'étoit pas venu à propos soulager son cœur.... Quoi , Monsieur ! s'écria-t-elle , mon cher M. *Jones* est en effet votre neveu ? il n'est donc pas le fils de cette Dame ? & votre cœur enfin s'ouvre pour lui !... O Ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi heureux que je le désirais.

Oui , Madame , lui dit tendrement M. *Alworthy* , Oui , Madame , il est véritablement mon neveu. Vous m'en voyez aussi convaincu que charmé ; & plaise au Ciel , que le reste de vos vœux en sa faveur soient bientôt accomplis !...

Et c'est , à Madame , s'écria la bonne Hôteffe , c'est à cette chere Dame , que nous devons une si précieuse découverte !....

Oui , ma chere *Miller* , répartit en s'effuyant les yeux M. *Alworthy* , oui , c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur !

Eh bien , s'écria Madame *Mil*

ter , c'est donc à genoux que je supplie le Ciel de répandre sur elle ses dons les plus précieux.... Puisset-il , en faveur de cette digne action , lui pardonner toutes ses fautes , quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame *Waters* leur apprit , qu'elle avoit tout lieu de croire que la prison de notre Héros ne seroit pas longue ; attendu que le Chirurgien de M. *Fitz-Patrick* , accompagné d'un homme de grande condition , étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre , pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. *Alworthy* dit, qu'il seroit charmé , à son retour , de trouver son neveu à la maison : mais qu'il étoit absolument obligé de sortir , pour affaire importante. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des porteurs ; & laissa les deux Dames ensemble.

M. *Blifil* , ayant entendu arriver la chaise , se hâta de descendre , pour accompagner son cher

oncle : il oublioit très - rarement ces sortes de devoirs. *M. Alworthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole , ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors , jettant sur lui un regard fait pour terrasser le plus intrépide des fourbes.... Ayez soin , Monsieur , lui dit-il , de tenir prête pour mon retour, la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

M. Alworthy disparut à ces mots; & laissa *Blifil* dans une situation qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme allant au dernier supplice.

CHAPITRE VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

Monsieur *Alworthy* , chemin faisant , lut la lettre de *Jones* à *Sophie* , que lui avoit laissée *M. Western* , & y trouva plus d'une expression relative à lui-même ,

qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez M. *Western*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premières politesses ; & quelques instans de silence de part & d'autre , durant lesquels notre Héroïne , qui avoit été prévenue par son pere , s'amusoit avec son éventail , tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion , *Alworthy* , qui n'étoit pas trop affermi lui-même , rompit pourtant enfin la glace. J'ai lieu de craindre , Madame , lui dit-il , que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines ; & je crains encore plus , quoiqu'innocent à cet égard , d'en être regardé par vous-même comme l'unique Auteur. Soyez pourtant bien convaincuë , Madame , que si j'eusse été informé de votre éloignement pour l'alliance proposée , vous seriez dès longtems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter , que le but de ma visite ne vous fera point suspect ,

suspect, puisqu'il ne tend en effet qu'à vous en délivrer entièrement.

Monfieur, lui répondit notre Héroïne, avec un air modeste, une conduite auffi généreuse, est telle que je devois l'attendre de la part de M. *Alworthy*. Mais, puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compâ- tir, souffrez que je vous dife à quel point elles m'ont été fenfibles : je n'ai befoin que d'un feul mot pour vous les exprimer. J'aimois mon pere, autant que j'en étois aimée ; vos fatales propositions m'ont ôté toute fa tendrefse. Je fuis trop perfuadée, Monfieur, de la bonté, de l'équité de votre caractère, pour que je vous foupçonne de conser- ver quelque reffentiment de mes re- fus. Nos inclinations font indépen- dantes de notre volonté ; & quel que foit le mérite de M. votre ne- veu, je ne puis forcer mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien, trop aimable *Sophie*, lui dit M. *Alworthy* ; *Bli- fil*, dût-il être mon fils, duffai-je

Estimer , mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre ; je suis trop convaincu que la raison ne maîtrisa jamais l'amour.

Ah , Monsieur ! répondit *Sophie* ; toutes vos expressions prouvent la dignité de ce sublime caractère que tout le monde connoît & respecte en vous. Daignez croire , du moins , que la certitude de mon malheur futur a pû seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un pere !.....

Je le crois , je le crois , Madame , répliqua M. *Alworthy* , & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévûs ! & que j'admire en vous un discernement aussi rare !.... Cet amant , que vous avez si constamment refusé , cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versé vos beaux yeux , cet époux , enfin , que vouloit vous donner votre pere , n'étoit qu'un fourbe , aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi , Monsieur ? s'écria So-

phie..... O Ciel , que vous me surprenez !

Ma surprise a égalé la vôtre ;
Madame , répondit *Alworthy*.....
Mais ce que je vous dis n'est pas
moins vrai. Ah , Monsieur ! conti-
nua *Sophie* , le Ciel me garde d'en
douter. La vérité seule habita tou-
jours sur vos lèvres.... Cepen-
dant.... Par quel hazard... Par quel
événement imprévu avez-vous dé-
couvert ?

Vous apprendrez assez-tôt cette
horrible Histoire , lui dit en frémissant
M. *Alworthy*. J'ai maintenant
d'autres propositions plus sérieu-
ses à vous faire....

O ! *Miss Western* , je connois tout
ce que vous valez , & je ne puis
me départir de l'idée de vous voir
unie à ma famille.... J'ai un proche
parent , Madame , un jeune hom-
me dont le caractère , j'en suis bien
convaincu , est le parfait contraste
de celui de *Blifil* , & dont j'égalé-
rai la fortune à celle que je desti-
nois au monstre qui nous trompa
tous si longtems.... Puis-je espérer

Madame, que vous daignerez recevoir une visite de sa part ?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit, je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec M. *Alworthy*. Son caractère, & ses bienfaits l'exigent.... J'ai résolu, Monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espèce. Mon seul désir, est de regagner l'affection de mon pere, & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, Monsieur; & c'est de vous même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même, que tant de gens ont éprouvée, & que j'éprouve avec tant de reconnoissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux!

Ah, Madame, répliqua *Alworthy*, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins?.. Si telle est votre résolution, quoin

qu'il doive en souffrir, je serai votre défenseur : son amour doit se taire.

Je renais donc ! s'écria l'aimable *Sophie*, en prenant un visage riant : les souffrances d'un inconnu n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria *Alworthy*, cet homme vous est fort connu ; trop même, hélas, pour son bonheur ! Une passion aussi longue, aussi vive, aussi sincère, ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu ? s'écria en tremblant *Sophie*.... O Ciel ! en auriez-vous un autre ? .. Je n'en ouïs jamais parler.

Oui, Madame, lui dit en soupirant *M. Alworthy*, j'en ai un autre ; je l'ignorois ainsi que vous.... Ce n'est que d'aujourd'hui que je le sçais... Ce *M. Jones*, qui depuis si longtems brule pour vous.... Lui-même ! lui-même est mon neveu !

M. Jones ! s'écria *Sophie*.... Lui,

votre neveu ! . . . Ah , juste Ciel ;
qu'entens-je ? . . .

Il l'est , Madame . . . Il est fils de
ma sœur : je le reconnois , je le
reconnoîtrai toujours pour tel , &
je n'en rougirai jamais . Je rougis
uniquement de mon injustice en-
vers ce malheureux jeune homme ;
mais son mérite , mais ses vertus ,
ne m'étoient pas aussi cachés que sa
naissance . . . Ah , Madame ! je fus
trop cruel à son égard . . . Que de
reproches à me faire ! . . . (Ici le
bon homme s'essuya les yeux , &
continua ainsi) Je me sens dans
l'impossibilité de jamais m'acquit-
ter envers lui , si vous me refusez
votre secours . . . Daignez me croi-
re , adorable *Sophie* : il faut que je
l'estime , puisque j'ose aujourd'hui
vous l'offrir . Je sçais qu'il fut cou-
pable de quelques erreurs : mais ,
il a le cœur d'un Héros . . . Je le
connois . . . J'en répons , Madame ,
il se rendra digne de vous .

M. *Alworthy* s'arrêta , en atten-
dant une réponse , qu'il ne reçut de
Sophie qu'après quelle se fut un peu

remise de l'agitation qu'avoit causé en elle une nouvelle aussi étrange qu'imprévuë.

Je partage de grand cœur votre joie , Monsieur , lui dit-elle , & je ne doute pas de sa durée. Votre neveu a des vertus , je ne puis le nier ; & il n'est pas possible qu'il vous donne jamais lieu de vous repentir des bontés que vous avez pour lui.

J'espere aussi , Madame , repartit l'Oncle , qu'il a toutes les qualités qui peuvent rendre un Époux véritablement estimable.... Il seroit sans doute le plus abandonné des hommes , si une Épouse telle que vous... Pardonnez , encore un coup , interrompit *Sophie* , si je suis sourde sur ce point. *M. Jones* est très-estimable , mais il ne fera jamais mon époux... Non , Monsieur , c'est un parti mûrement pris.... c'est moi qui vous le jure.

Madame , répondit *M. Alworthy* un peu interdit , je ne m'attendois point absolument à cet Arrêt , surtout après ce que m'a dit tantôt

M. Western... & si ce jeune infortuné mérita jamais de vous plaire, je ne sçache pas qu'il ait rien fait pour se rendre indigne des sentimens que vous aviez conçûs pour lui.... Peut-être l'a-t-on injustement noirci dans votre esprit, ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie une fois en fureur, n'épargne guère son objet.... Il n'est dumoins pas assassïn, comme on me l'avoit dit, Madame ; il avoit été attaqué il a dû se défendre, il est donc innocent : c'est un fait que je vous atteste.

Monfieur, lui dit *Sophie*, je vous ai fait part de mes résolutions ; n'en parlons plus. Ce que mon pere a pu vous dire, n'a rien d'étonnant pour moi : mais quelles qu'ayent été ses craintes, il ne m'a point rendu justice, je ne les occasionnai jamais, puisque j'ai toujours eu & j'aurai toujours pour principe, de ne prendre un époux que de sa main. Tel est, je crois, le devoir d'un enfant envers son pere ; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas, il est vrai, que

l'autorité paternelle pût s'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet odieux. Pour éviter une pareille violence, que je n'avois malheureusement que trop à craindre ! j'ai osé me sauver de chez lui, & chercher de l'appui ailleurs. Voilà la vérité de mon Histoire ; & si mon pere, ou le monde, me prête d'autres intentions, le témoignage de mon cœur me justifiera toujours à mes propres yeux.

Je vous écoute, *Miss Western*, s'écria *Alworthy*, je vous entens avec admiration, j'admire la justesse de vos idées & la noblesse de vos sentimens : mais sûrement vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être !... Mais, puis-je regarder comme un songe ce que je sçais, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ? Et se peut-il, que vous ayez si longtems souffert des cruautés d'un pere pour un homme qui vous eût été absolument indifférent ?

Je vous supplie, Monsieur, répondit *Sophie*, de vouloir bien ne

pas infister plus longtems sur les motifs de mes refus.... Oui, Monsieur ; je l'avouë.... J'ai souffert : ce n'est pas à M. *Alworthy* que je dois le cacher.... J'avois, j'en conviens, la plus grande opinion de M. *Jones*..... & cette erreur m'a couté cher !... Mon pere, & ma tante le sçavent : Mais tous ces maux sont passés.... Je ne demande plus que le repos ; & ma résolution est prise.... Votre neveu a des vertus, Monsieur.... Il en a beaucoup.... & , sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité....

Vous seule pouvez faire la sienne, Madame, s'écria M. *Alworthy* ; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous solliciter si fortement en sa faveur.... On vous trompe, Monsieur, on vous trompe, lui répondit *Sophie*.... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse.... C'est bien assez qu'il m'ait trompé moi-même. Monsieur, encore un coup ne me parlez plus de M. *Jones*.... Je serois fâchée.... C'est par

rapport à vous , enfin , que je l'épargne ici. Je lui souhaite tous les bonheurs ensemble ; je vous répète même encore , quelque droit que j'aye de m'en plaindre , qu'il a de grandes qualités. Je ne défavouë pas mes premiers sentimens ; mais rien ne sçauroit me les rendre... & M. *Blifil* même n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que lui.

M. *Western* , très - impatient du succès de cette conférence , venoit d'arriver à la porte , d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille.... Cela est faux ! s'écria-t-il , en entrant , c'est un mensonge atroce : elle aime ce coquin de *Jones* , & se sauveroit encore avec lui , si je voulois la laisser faire..... Vous ne me tenez point parole , lui dit M. *Alworthy* , en le regardant d'un air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez point encore votre fille , Monsieur , sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon , pourtant , de ma franchise ; mais je compte que nous

fommes amis.... & si nous l'étions moins , vous me verriez peut-être, après ce que je viens d'entendre d'elle , envier votre fort.

Il est bon là! s'écria *Western* , enflamé de colére.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape ?... Sortez , forcez , entêtée que vous êtes ; remontez vite à votre appartement , & préparez-vous à m'obéir , ou nous verrons bientôt beau jeu.

Dès que *Sophie* fut retirée... Tenez , Monsieur , dit le fougueux *Western* , en montrant une lettre , voyez ce que m'écrit *Lady Bellaston* ! Le bâtard est sorti de prison , & l'on m'avertit de trembler pour ma fille.... Morbleu ! voisin , vous n'êtes pas au fait ; vous ne connoissez pas les ruses de tout ce gibier-là !....

M. *Western* , fort content de lui-même , termina son discours en s'applaudissant de sa propre sagacité. M. *Alworthy* , après l'avoir laissé dire, l'informa de l'histoire de sa découverte concernant *Jones* , de son juste reffentiment contre *Blifil* , & de toutes les particularités dont

nous avons rendu compte au Lecteur dans les Chapitres précédens.

Les hommes les plus violens , sont ceux qui se calment le plutôt. *Western* , instruit de l'infamie de son cher *Blifil* , apperçut à peine que *M. Alworthy* adoptoit *Jones* pour son héritier , qu'il fit *Chorus* avec l'Oncle pour chanter les louanges du nouveau Neveu ; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros , qu'il en avoit marqué précédemment pour l'unir à *Blifil*.

M. Alworthy lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie* , & en marqua tout son étonnement.

Western , qui ne sçavoit plus où il en étoit , se mit en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer *Sophie* en faveur de *Lord Fellamar*. Il n'en falut pas davantage pour irriter de nouveau la bile du bonhomme , qui détestoit cordialement tous les *Lords* d'Angleterre.

L'Oncle de *Jones* obtint pourtant enfin de lui une nouvelle promesse , de n'employer aucun

moyen violent contre sa fille. Il se quitta ensuite pour retourner chez Madame Miller, mais non pas sans avoir promis à M. Western de lui amener Jones dès l'après-dinée même, attendu (disoit le pere de Sophie) qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommoder avec son ancien ami.

CHAPITRE IX.

Dans lequel l'Histoire commence à tendre vers la conclusion.

Jones, venoit d'arriver chez Madame Miller, au moment que M. Alworthy y rentra.

Il n'est pas possible d'imaginer une Scène plus pathétique & plus tendre que cette première entrevue de l'Oncle & du Neveu, (car Madame Waters, comme le lecteur le conçoit aisément, n'avoit pas manqué, dans sa dernière visite, de découvrir à notre Héros tout le secret de sa naissance.) Les pre-

miers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions ; les cœurs sensibles se les peindront assez , nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. *Alworthy* eut relevé *Jones* , qui s'étoit prosterné à ses pieds , & qu'il l'eut reçu dans ses bras , ô mon enfant ! s'écria-t'il , que je suis condamnable ; que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas , comment pourrai-je réparer tous les maux que je t'ai fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria *Jones* ; eussai-je souffert mille fois davantage , cet instant fortuné acquitte , efface tout !... O mon cher Oncle ! Tant de bonté , tant de tendresse , me ravit , me transporte & m'accable.... Quoi je suis à vos pieds ! vous daignez m'aimer encore ! Je me sens pressé dans les bras de mon tendre , de mon illustre , de mon généreux bienfaiteur !....

O mon cher *Jones* ! dit en soupirant M. *Alworthy* , je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Blifil* ; il s'accusa cent fois lui-même , en gémissant , d'avoir été trop crédule , & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! Monsieur, arrêtez, lui dit *Jones* : n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage, le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; & , séduit par les mêmes prestiges , eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers toute votre colère , j'ai vû percer les rayons de votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux , ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point , à m'accuser moi-même. Hélas ! je ne fus pas plus puni que je ne l'ai mérité ; & mon unique affaire , à l'avenir , sera de me rendre digne du bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez-moi , mes souffrances n'ont pas été infructueuses : quoique souvent coupable , mon cœur ne s'est point endurci ; & je rends grâce au Ciel d'un

Châtiment qui m'a ouvert les yeux sur mes erreurs. J'en ai vû , j'en ai ressenti vivement toutes les conséquences... O mon cher Oncle ! Elles m'ont entraîné par degrés jusqu'au bord de l'abîme. Je me suis vû prêt d'y tomber !....

Je suis charmé , mon cher enfant , lui dit M. *Alworthy* , d'entendre vos regrets : car , bien convaincu que l'hypocrisie (juste Ciel à quel point ne m'en avoit-elle pas imposé !) ne fut jamais comptée parmi vos défauts , je crois , & très-sincèrement , tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant , mon cher *Tom* , dans quels dangers l'imprudence peut plonger la vertu. O mon ami ! La prudence est le premier de nos devoirs envers nous-mêmes : si nous nous aimons assez peu pour le négliger , ne soyons point surpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorsqu'un homme jette les fondemens de sa propre ruine , il travaille ordinairement pour l'édifice d'autrui... vous avez

donc reconnu vos erreurs , & vous me l'affurez : je vous en crois, mon cher enfant ; & par conséquent , à compter de ce moment , je ne vous les rappellerai jamais. Ne vous les rappelez vous-même, que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant, pour votre propre consolation , que la différence est grande entre les fautes que trop de candeur fait dégénérer en imprudences , & celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières , peut-être , sont souvent plus capables de conduire un homme à sa perte ; mais , s'il rentre en lui-même , son caractère se changera totalement en bien : le monde , non pas d'abord , mais insensiblement, lui rendra son estime ; & il est toujours doux de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais, pour un fourbe, mais pour un lâche , mais pour un infâme , il n'est plus de retour : les taches qui l'avalissent, sont éternelles ; le tems ne peut jamais les effacer. La juste censure du genre hu-

main poursuit le coupable , le mépris public l'écrase ; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite , les regrets , les remords , les craintes l'y poursuivent. Plus foible qu'un enfant timide seul dans son lit au milieu de la nuit , le sommeil fuit loin de ses yeux , le moindre bruit ajoute à ses allarmes : fût d'être haï de tous , il se défie de tout , il déteste tout , il craint tout , & n'espère rien. L'instant même qui doit mettre fin à son supplice , ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire , n'offre à ses yeux que des suites horribles , & lui rend l'avenir encore plus redoutable que le présent. Consolez - vous , mon cher *Tom* : cette affreuse situation n'est pas la vôtre ; & bénissez l'Etre suprême qui vous a deffillé les yeux , pour vous montrer le précipice où vos égaremens alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté , vous détestez cette route fatale , pour rentrer dans celle de la

vertu ; & le bonheur qui vous attend , ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots , notre Héros laissant échaper un soupir douloureux , ah Monsieur ! s'écria-t-il , je n'ai point de secrets pour vous.... Il n'est plus de bonheur pour moi!... Celle de qui je l'attendois , a droit de me croire coupable.... J'ai perdu son estime.... Et je ne puis la condamner!.... O mon cher oncle , quel trésor j'ai perdu!....

Je vous entens , lui dit M. *Alworthy* : n'esperez pas que je vous flatte sur ce point ; j'ai vu celle que vous aimez , & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croye sincère , j'exige un gage de votre obéissance : promettez-moi , soit qu'elle vous reçoive en grace , ou qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert , par rapport à ma famille.... J'en frémis , mon cher *Tom*!.. Qu'elle soit libre ; n'en parlons plus. Son pere , je le

connois , fera sans doute aussi prompt à la tourmenter aujourd'hui en votre faveur , qu'il le fut ci devant en faveur d'un autre : mais je n'y sçaurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée , je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher Bienfaicteur ! répondit *Jones* , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant.... Croyez, croyez , Monsieur , que si j'étois capable de vous défobéir , ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non, Monsieur, si je suis assez malheureux pour lui déplaire , la seule idée d'être encore cause de son malheur suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences même de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie* , est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder : mais , ce n'est que d'elle seule que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit , mon enfant , répliqua *Alworthy* , je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de ré-

Resolution plus ferme que la sienne ; & vous sçavez peut-être mieux que moi quel en est motif.... Hélas ! je ne le sçais que trop , répondit *Jones* ; je sçais combien je suis coupable , & sa colére est juste....

Un Domestique, qui entra alors, vint annoncer que M. *Western* étoit sur l'escalier : l'empressement de voir *Jones* ne lui avoit pas permis d'attendre sa visite. Sur quoi notre Héros, dont les yeux étoient mouillés de pleurs , pria son oncle de descendre , en attendant qu'il fût en état de paroître devant le pere de *Sophie*. M. *Alworthy* , qui y consentit , donna ordre que l'on introduisît M. *Western* dans une chambre basse , où il alla la recevoir.

Madame *Miller* n'eut pas plutôt appris que M. *Jones* , qu'elle n'avoit pas encore vû depuis sa sortie de la prison , étoit seul , qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joye , dont le détail seroit un peu trop long , la bonne Hôteffe fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle

rendit compte à notre Héros d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante , mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant..... Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux , s'écria Madame *Miller* , car je lui ai dit que M. *Nightingale* en étoit l'Auteur , & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit , que les motifs qui l'avoient fait écrire devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes , puisque c'étoit pour vous rendre plus entierement à elle , en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plû ; & que depuis son arrivée en ville , ou du moins depuis que vous l'y avez vuë , vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici , de m'être un peu trop avancée, ajouta Madame *Miller* ; le Ciel me le pardonnera sans doute : votre conduite future , (je l'espère , du moins) fera ma justification. J'ai enfin dit , j'ai enfin fait

Tout ce que j'ai pû ; mais fans rien obtenir. Elle est inflexible , Monsieur ! elle en a , dit - elle , déjà beaucoup pardonné à votre jeunesse ; & son horreur pour tout ce qui sent la débauche est si grande , qu'elle ma mise hors d'état de lui répliquer. J'ai pourtant souvent tenté de vous excuser ; mais la justice de ses plaintes me fermoit aussitôt la bouche. Sur mon honneur , c'est une adorable femme , & l'une des plus douces & des plus sensées que je connoisse ! je l'eusse volontiers embrassée , pour une de ses expressions que je n'oublierai jamais : c'est une sentence digne d'un *Cicéron* , ou d'un Evêque. » Je crus
 » autrefois , me dit-elle , avoir découvert un bon cœur dans M.
 » *Jones* ; c'est par-là qu'il m'a plû ,
 » c'est par-là que je l'ai sincèrement
 » estimé. Mais , un penchant entièrement décidé pour le libertinage , corrompt toujours le meilleur cœur ; & tout ce qu'un débâuché de cette espèce peut attendre de nous , c'est de nous

» voir mêler quelques sentimens de
 » pitié au mépris que nous avons
 » pour lui.

O, Madame *Miller* ! répondit
Jones, puis-je supporter la pensée
 de l'avoir perduë ! ..

Perduë ? Oh, que non, s'écria-
 t-elle, je vois encore de l'espéran-
 ce. Changez, mon cher ami, chan-
 gez de vie, perdez vos habitudes, &
 vous retrouverez l'espoir. Si *Sophie*
 demeure inflexible, je connois une
 jeune Dame, très-aimable & très-
 riche qui meurt d'amour pour vous.
 Je ne le sçais que de ce matin, &
 j'en ai fait part à *Miss Western*; j'ai
 même été un peu au-delà de la vé-
 rité, car je lui ai dit que vous l'a-
 viez refusée : mais j'étois sûre que
 vous le feriez, cela revient au
 même.... Ce que cette nouvelle a
 produit, vous consolera peut-être
 un peu. Lorsque je lui ai nommé la
 jeune Dame, qui n'est autre que l'ai-
 mable *Mistriss Hunt*, j'ai crû la voir
 pâlir; mais quand j'ai dit, que vous
 l'aviez refusée, son tein, je vous le
 jure, est devenu tout-à-coup aussi

Chirurgiens , & d'un ami de M. *Nightingale* , avoient été chez le Magistrat par les ordres duquel il avoit été arrêté ; & qui , sur le rapport que ces mêmes Chirurgiens affirmèrent de l'état du malade , avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux *Lords* , ajouta *Jones* , lui étoit connu de vuë : mais sa surprise avoit été extrême , en voyant l'autre lui demander pardon pour une offense dont il s'avoit coupable envers le prisonnier : offense (disoit-il) qu'il n'avoit commise que par pure ignorance , & faute d'avoir mieux connu M. *Jones*.

Dévelopons dès à présent cette aventure , dont notre Héros ne fut bien éclairci que dans la suite.

Le Lieutenant , que Lord *Fellamar* , à l'instigation de Lady *Bellafton* , avoit employé pour faire arrêter *Jones* , en rendant compte à *Mylord* de son expédition , avoit fait un rapport très - avantageux tant du courage que de la conduite de notre Héros , & avoit fortement

assuré ce Seigneur, que M. *Jones* ; loin d'être un vagabond, comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement homme de condition. Le Lieutenant, en un mot, s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article, que Mylord *Fellamar*, dont le caractère étoit aussi noble que généreux, soupçonnant enfin quelque méprise, & craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, commença à ressentir de grandes inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard le fit diner le lendemain avec le Pair d'*Irlande*, dont nous avons ci-devant parlé, qui, à propos d'une conversation sur le duel, fit part à la compagnie du caractère de M. *Fitz-Patrick*, auquel il ne rendit pas absolument justice, & surtout relativement à l'épouse de cet *Irlandois*. Il dit, qu'elle étoit la plus innocente, & la plus à plaindre de toutes les femmes, & que la pitié seule l'avoit engagé à entreprendre sa défense.

Il déclara ensuite , que son intention étoit d'aller le lendemain matin au logis de *Fitz-Patrick* , pour le forcer , s'il étoit possible , à consentir à se séparer volontairement d'avec une femme , qui se croyoit en péril de la vie , si son époux la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le *Lord Fellamar* , trouvant l'occasion très-propre pour achever de s'éclaircir sur ce qui touchoit *Jones* , dont l'aventure l'inquiétoit , proposa au Pair d'Irlande de l'accompagner ; & sa proposition fut d'autant plus volontiers acceptée , que l'Irlandois pensa que la présence d'un *Lord* de plus ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de *M. Fitz-Patrick*.

L'événement justifia qu'il pensoit juste ; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux *Lords* , qu'il consentit à tout ce qu'on voulut , & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien défaburé par Madame *Waters* des soup-

çons qu'il avoit eu contre *Jones* & contre sa femme, à cause de l'avanture d'*Upton*, que devenu totalement indifférent sur cette matière, il parla hautement en faveur de notre Héros, fit son éloge à *Mylord Fellamar*, prit tout le blâme du combat sur lui-même, & déclara que *Jones* s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre *Fitz-Patrick*, interrogé plus amplement par le *Lord Fellamar*, sur la personne & sur la famille de notre Héros, lui assura, conformément à ce qu'il avoit appris de *Madame Waters*, (après l'entrevue de cette Dame avec *Dowling*) que *M^r. Jones* étoit neveu d'un Seigneur Campagnard, très-opulent, & très-consideré dans sa Province.

Tout ceci toucha le *Lord* au point qu'il crut ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos; & sans songer à la rivalité qui avoit

subsistée entre eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) il se détermina à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à *M. Jones*. C'étoit même partant de cette résolution , qu'il avoit engagé le Pair d'*Irlande* à l'accompagner à la prison , où il s'étoit comporté avec notre Héros de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à *M. Alworthy* , & à notre ami *Jones* , à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de *Madame Waters* , & de *M. Dowling*.

Notre Héros lui en marquoit toute sa surprise , lorsqu'un domestique envoyé par *M. Blifil* , vint demander de sa part si *M. Alworthy* permettoit qu'il vînt lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme , étonné du message , tressaillit & changea de couleur..... dites à celui qui vous envoie , s'écria-t'il, que je ne le connois pas.

Ah , Monsieur ! lui dit *Jones* , d'une voix tremblante , daignez

considérer.... Tout est considéré ; répondit l'oncle ; & c'est vous que je charge de ma réponse à ce malheureux.... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation , que celui dont il avoit si lâchement comploté la perte.

Pardonnez-moi , mon cher Monsieur , s'écria *Jones*. : un instant de réflexion , j'en suis certain , vous convaincra sûrement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juste , en sortant de toute autre bouche , ne lui paroîtroit qu'une insulte en sortant de la mienne. Et , d'ailleurs , qui prétendez-vous que j'opprime ?.... mon propre frere ! votre neveu !..... il ne fut pas si cruel à mon égard.... c'est même , suivant moi , ce qu'il eût pû faire de moins excusable. L'amour de la fortune peut induire des caractères non décidés à tenter quelques injustices : l'insulte réfléchie ne part jamais que d'un mauvais fond , & nulle tentation ne sçauroit l'excuser.... Permettez que je vous supplie , Monsieur , de laisser cal-

mer votre colere avant que de rien prononcer contre lui.... Et songez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même sans être entendu !

M. *Alworthy* resta muet pendant quelques momens.... Ah, mon cher *Tom* ! s'écria-t-il, en l'embrassant, les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets !... Ciel, quel étoit mon aveuglement, lorsque je t'ai persécuté !

Madame *Miller*, qui entra dans ce moment, trouva *Jones* dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme, qui tombant tout à coup à genoux, remercia le Ciel d'un événement qui rendoit, disoit-elle, tant de gens heureux.... Courant ensuite à M. *Jones*, & l'embrassant de tout son cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. *Alworthy* même, comme l'on peut juger, en eut aussi sa bonne part, & lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones*

un ami & un parent si digne de toute sa tendresse. Madame *Miller* les supplia alors de descendre pour dîner, dans sa salle à manger, où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux : c'étoit M. *Nightingale* avec sa jeune épouse, & sa cousine *Henriette* avec son nouvel époux.

M. *Alworthy* la pria de l'excuser, sur ce qu'il avoit résolu de dîner dans son appartement, avec son neveu, attendu quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui même, & pour M. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroient le soir cette aimable société.

Madame *Miller* demanda alors ce que M. *Alworthy* prétendoit faire de *Blifil*? Pour moi, dit-elle, avec chaleur, je ne suis pas tranquille avec ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit *Alworthy*, cet homme m'inquiete autant que vous....

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en

est ainsi , laissez-moi le soin de vous en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte , je vous en réponds ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards....

La violence est inutile , interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part , je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? dit Madame Miller , je n'aurai peut-être de ma vie , rien fait de meilleur cœur !

Notre Héros intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement , dit-il ; & si mon oncle le permet , je me chargerai de ses ordres. Je crois , Monsieur , ajouta-t-il , connoître assez vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même... Le pauvre garçon est assez malheureux , sans accroître encore un désespoir qui pourroit lui devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon , M. Jones , s'écria Madame Miller , en quittant la chambre ; vous n'étiez pas fait pour vivre dans ce monde.

Mon enfant , dit l'oncle , attendri par ce dernier trait d'humanité , j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le Ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le tems de se repentir de ses crimes ! ... Allez-y donc vous-même , & parlez - lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas , ou je vous défavouë , d'aucun espoir de pardon de ma part : je ne puis pardonner le crime qu'autant que ma Religion me l'ordonne , & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec lui.

Jones monta alors à l'appartement de *Blifil* , qu'il trouva dans une situation digne de sa pitié. Il étoit en travers sur le lit , immobile de désespoir , & noyé dans les larmes ; non pas de ces larmes que fait couler le repentir , & qui effacent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise : les larmes de *Blifil* , étoient celles que verse un scélérat

que ses forfaits conduisent au supplice ; de ces larmes , en un mot , que la Nature arrache aux monstres même les plus farouches , au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable , & peut-être ennuyeux , de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il suffise de sçavoir , que *Jones* poussa la bonté à l'excès ; & qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abbatu de *Blifil* , avant que de lui faire part des ordres de l'oncle , qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même. *Jones* lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin , lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui , l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frère , & qu'il ne négligeroit rien pour le réconcilier bientôt avec M. *Alworthy*.

Blifil avoit d'abord gardé l'air sombre & silencieux , balançant dans son ame sçavoir s'il pouvoit encore tout nier. Mais l'évidence

étoit trop forte , son œil même en étoit accablé , son courage l'abandonna. Il se jetta aux genoux de son frere , lui demanda pardon , lui baïsa les pieds ; il fut , en un mot , aussi extrême dans sa foiblesse , qu'il l'avoit ci-devant été dans son coupable orgueil.

Jones , étonné de la lâcheté de son frere , s'efforça vainement de cacher tout le mépris qu'il en conçut. Il se hâta de le relever , le pria de se souvenir qu'il étoit homme , l'exhorta à supporter mieux ses malheurs ; & après lui avoir réitéré sa promesse de tout employer pour les adoucir , il le quitta , & revint chez son oncle.

M. Alworthy , en dînant avec son neveu , lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez *M. Nightingale* pere , des 500 liv. sterling en billets de banque. J'ai , dit-il , déjà consulté un Avocat , qui m'a dit , à mon grand étonnement , que les Loix n'ordonnent point de peines pour une fraude de ce genre. Mais , quand je réflé-

chis sur la noire ingratitude de cet homme envers vous, je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel ! s'écria *Jones*, se peut-il que *George* ait commis ce forfait ? Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de sa vertu... La somme étoit trop grande, la tentation fut trop forte pour lui : en de moindres occasions, je l'ai vû plus fidèle. Ah, mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse, en lui, qu'ingratitude. *George* m'aimoit, j'en suis convaincu, j'en ai eu des preuves que je ne sçaurois oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours, lorsque mes affaires étoient dans la situation la plus déplorable, il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir, & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez, Monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre

famille, au-dessus des besoins!

Mon enfant, s'écria M. *Alworthy*, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses tiennent de trop près à l'injustice, & sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles encouragent le vice. J'eusse pû pardonner la cupidité à votre homme, mais jamais l'ingratitude. Apprenez, mon neveu, lorsque nous nous laissons toucher par un sentiment de Pitié pour les foiblesses d'autrui, que notre probité n'en subsiste pas moins dans toute sa pureté : je l'ai éprouvé plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compâti souvent au sort d'un voleur de grand chemin, lorsque certaines circonstances paroïssent l'avoir entraîné dans le crime, & mitigeoient l'atrocité de son forfait. Mais, quand le crime est accompagné de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre, ou l'ingratitude, la compassion devient un vice, qui déshonore celui qui cède à ses impressions. Cet

homme a le cœur mauvais, j'en suis convaincu, je veux qu'il soit puni.

Cette sentence fut prononcée d'un ton si ferme & si absolu, que *Jones* ne crut pas qu'il lui convînt de repliquer. D'ailleurs, le moment assigné, pour sa visite chez *M. Western*, étoit si prochain qu'il avoit à peine le tems nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans une autre chambre, où *Partridge*, suivant ses ordres, l'attendoit pour lui servir de valet-de-chambre.

Partridge avoit à peine vû son maître depuis le changement de sa fortune; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement: Sa tête étoit trop foible pour son cœur; il entassa méprise sur méprise en habillant *Jones*; on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire cependant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rappella mille présages, & autant de pressentimens de ce qui venoit d'arriver: il n'oublia surtout pas le rêve qu'il avoit

fait la veille de sa première rencontre avec notre Héros ; & termina cette récapitulation , en s'écriant.... Je vous l'ai toujours dit, Monseigneur ! je vous ai toujours dit, que mon cœur m'assuroit, qu'un jour ou l'autre vous feriez ma fortune !

Jones l'affura, à son tour, que ces présages seroient vérifiés pour *Partridge* comme ils venoient de l'être pour lui même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

C H A P I T R E X I.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

NOtre Héros, complètement habillé, accompagna son oncle chez *M. Western*. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie, quoiqu'irritée, avoit moins que jamais dédaigné le soin de sa propre parure : nous laissons aux Lecteurs femelles à en pénétrer la raison ; mais , elle parut si belle aux yeux du sage *Alworthy* même , qu'il ne put s'empêcher de dire tout bas à son neveu , que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux ! tant mieux pour l'ami *Jones* , s'écria *Western* , qui l'avoit entendu , tant mieux , voisin , pour tous les deux !....

Ceci fut dit un peu plus crûment, & n'étonnera pas , si l'on connoît *M. Western*. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds , tandis que *M. Jones* pâle , tremblant , & ne sçachant que faire de ses yeux , se foutenoit à peine , quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôt renvoyée , que l'arudent *Western* , sous prétexte d'affaires , entraîna *M. Alworthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc nos deux amans seuls !.... Après tant de contrain-

te , après tant de traverses , avec tant d'amour de part & d'autre , qu'ils ont de choses à se dire !... ils se taisent pourtant ! tous deux sont immobiles , tous deux ont les yeux fixés sur la terre , tous deux enfin ont un air si gêné , qu'un spectateur médiocrement éclairé n'eût jamais soupçonné d'amour entre eux.

Notre Héros , durant cet intervalle , tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais , incapable de rien articuler , il bégayoit , ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés ; lorsque *Sophie* enfin , peut-être par pitié , peut-être pour détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât , lui dit... En vérité , Monsieur , après ce que *M. Alworthy* m'a raconté , je vous regarde comme le plus heureux des hommes ! Pouvez-vous me le croire , Madame , dit *Jones* , en soupirant , tandis que j'ai le malheur de vous avoir déplu ?

Monsieur , dit-elle... à cet égard...

vous sçavez si je suis injuste.....?

Je ne m'excuserai point, Madame... mes torts vous sont connus... Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité... O ma *Sophie*! dois-je toujours désespérer de mon pardon?

Je crois Monsieur *Jones* assez équitable, répondit *Sophie*, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa Sentence....

Ah, Madame! répliqua notre Héros, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le sçais..... Ce n'est pourtant point la Lettre à Lady *Bellaſton* qui me rend criminel: Je vous jure que sur ce point, on vous a dit la vérité.

M. *Jones* expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystère de la lettre, écrite par le conseil de *Nightingale*, uniquement pour rompre avec Lady *Bellaſton*. Il s'avoua pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé une pareille lettre dans les mains de cette Dame.... Hélas! s'écria-t'il, que j'ai bien payé cette faute,

par tout ce que j'en ai souffert, & par tout ce que je souffre encore... Ah, Madame! ah, ma *Sophie*, me croyez-vous un imposteur? Non, Monsieur, lui dit-elle, je ne veux, ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez; & ma conduite (je le crois du moins) vous prouve que ce sujet m'intéresse très-faiblement.... Mais, M. *Jones* me nierait-il que mon courroux n'ait pas d'autres motifs? Après l'aventure d'*Upton* pardonnée, recommencer sitôt une nouvelle intrigue avec une autre femme, tandis que je vous crois fidèle, tandis que vous feignez que votre cœur gémit, & n'est occupé que de moi!... Voilà, Monsieur, d'étranges procédés. Après de pareilles traits, puis-je vous croire encore sincère? ou, si je suis assez aveugle pour le croire, de quel bonheur puis-je encore me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance?

O ma *Sophie*! s'écria douloureusement *Jones*, je suis perdu, si

vous soupçonnez la passion la plus pure, dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt, Madame, à la situation désespérée où se trouvoit alors le malheureux *Jones*.... pouvois-je, chere *Sophie*, pouvois-je me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds, comme je le fais maintenant ? si j'eusse pû fonder un tel espoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un instant mes regards ? moi inconstant ! moi infidèle à ma *Sophie* ! ah, si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé, ne craignez pas, unique & cher objet de ma flamme, ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire.... jamais remords ne furent plus sinceres.... Ah, puissent-ils toucher ce cœur qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincere, *M. Jones*, répondit-elle, peut esperer la grace d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient envain se deguifer. Mais on peut trop facilement
en

en imposer aux nôtres. Attendez-vous donc , Monsieur , (si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs) attendez-vous , dis-je , à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a renduë que trop suspecte.

Ah , parlez , Madame , s'écria vivement *Jones* , prescrivez - moi les preuves que vous exigez : je me soumets à tout. Qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure ? . . .

Le tems , répliqua *Sophie* : le tems seul pourra me convaincre que vous avez abjuré des erreurs , qui vous rendroient méprisable à mes yeux , si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah ! ne le croyez pas , s'écria notre Héros , & daignez m'accorder plus de confiance : c'est à vos pieds , que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc , lui dit *Sophie* , par me prouver que c'est votre

dessein. Je crois en avoir dit assez , en vous assurant que vous aurez toute ma confiance dès l'instant que je pourrai vous en présumer digne. Après ce qui s'est passé , Monsieur , pouvez-vous imaginer qu'une simple promesse me suffise ?

Nem'en croyez donc pas , Madame , répliqua *Jones* : j'ai un meilleur garant de ma constance ; il est irréprochable , & tous les cœurs feront de mon avis !..... Quel est-il , Monsieur ? lui dit *Sophie* un peu surprise.... Le voici , le voici , Madame , dit-il , en prenant la main de *Sophie* , qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmans , cette taille adorable , & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes , auroit-il le pouvoir d'être inconstant ? *Rochester* * même , en les voyant , eût pour jamais cessé d'être volage. Vous n'en douteriez pas chere So-

* Le Lord *Rochester* fut aussi fameux sous le règne de Charles II. par ses galanteries , que par ses vers.

phie , si vous pouviez vous voir par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie , en rougissant , ne put s'empêcher de sourire ; mais forçant tout-à-coup son visage à reprendre un air sévère... Si le passé , dit-elle , doit me servir de règle pour l'avenir , mon image , lorsque vous ne me verrez point , ne subsistera pas plus longtems dans votre cœur , qu'elle ne subsistera dans cette glace quand j'aurai quitté mon appartement.

Par le Ciel même ! lui dit *Jones* , par tout ce que je connois de plus sacré , elle ne sortit jamais un instant du mien. L'extrême délicatesse de votre sexe ne conçoit pas toute la grossièreté du nôtre , ni combien certaine espèce de galanterie prend peu sur notre cœur... Je n'épouserai jamais , répliqua gravement *Sophie* , un homme assez peu délicat pour n'être pas aussi incapable que moi-même d'entrer dans de pareilles distinctions.... Je l'apprendrai de vous, je le sçais déjà,

Oij

lui dit *Jones* : le premier instant où j'ai osé entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouse, ce premier instant, dis-je, m'a tout appris. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, n'inspira plus rien à mon cœur... Eh bien, lui dit *Sophie*, le tems nous prouvera la vérité de tout ceci. Votre situation, M. *Jones*, est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant, & je vous jure que j'en suis charmée, vous ne manquerez pas maintenant d'occasions de me voir, & de me convaincre que votre façon de penser a aussi éprouvé quelque changement....

O digne objet de toute ma tendresse! s'écria *Jones*, (en cédant aux transports de son ravissement) Quelles seront les expressions de ma reconnoissance? se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité?.... Croyez-moi, croyez-moi, Madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chere espérance.... O ma *Sophie*! daignez ne pas la rejeter trop loin..... Vos

ordres vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser qu'autant que mon impatience pourra ne point vous chagriner : cependant, permettez que je vous supplie d'abrèger une épreuve que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins sçavoir quand je pourrai vous croire convaincuë d'une vérité que mon cœur, si vous le connoissez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorsque j'ai bien voulu, dit-elle, aller volontairement jusque-là, M. Jones devoit sentir que mon intention n'est pas d'être pressée au-delà de... Ah ! ma *Sophie*, s'écria notre Héros, détournez, adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous presse point, hélas ! je n'ose vous presser.... Permettez cependant, que j'ose vous supplier de fixer un terme à mon supplice ; & daignez compâtir aux vives impatiences de l'amour le plus tendre...

Eh bien, dit *Sophie*, nous ver-

rons dans un an.... Un an ? s'écria notre Héros , ah cruelle ! vous parlez d'une éternité.

Peut-être sera-ce plutôt, dit-elle, d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant; mais je ne veux point être pressée. Si vos sentimens sont tels que je les souhaite , je ne compatis plus à vos peines....

Ah ! je suis trop heureux , s'écria Jones ; je vois un terme à mes malheurs.... Ma *Sophie* n'est point inexorable... Espoir délicieux ! Je puis donc me flatter , je puis donc compter que je verrai ce jour où je pourrai goûter le plaisir ravissant de rendre ma *Sophie* aussi heureuse que mon cœur le desire !.... Cette promesse me transporte.... Ah , charmante *Sophie* ! O ma seule Divinité ! Ces lèvres adorables , qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur , ont droit dès à présent à toute ma reconnoissance....

Il la prit alors dans ses bras , & l'embrassa , pour la première fois , avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de

lui exprimer tous les sentimens)

A ce moment, M. *Western*, qui depuis quelque temps écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre..... Courage! Courage, Enfant, s'écria-t-il, en vrai chasseur; à elle, à elle! C'est cela, mon ami!... Eh bien, est-on d'accord? A-t-elle pris jour? Sera-ce pour demain, ou pour le jour suivant? Je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis....

Permettez, Monsieur, lui dit *Jones*!... Permettez que je vous baise, s'écria *Western*: je vous croyois moins sot, Monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge de toutes ces petites ruses de fille? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie*? Allons, sois bonne fille, avouë la dette, sois une fois sincere. Quoi! tu te tais? Quoi, je ne sçaurai donc jamais ce que tu penses?...

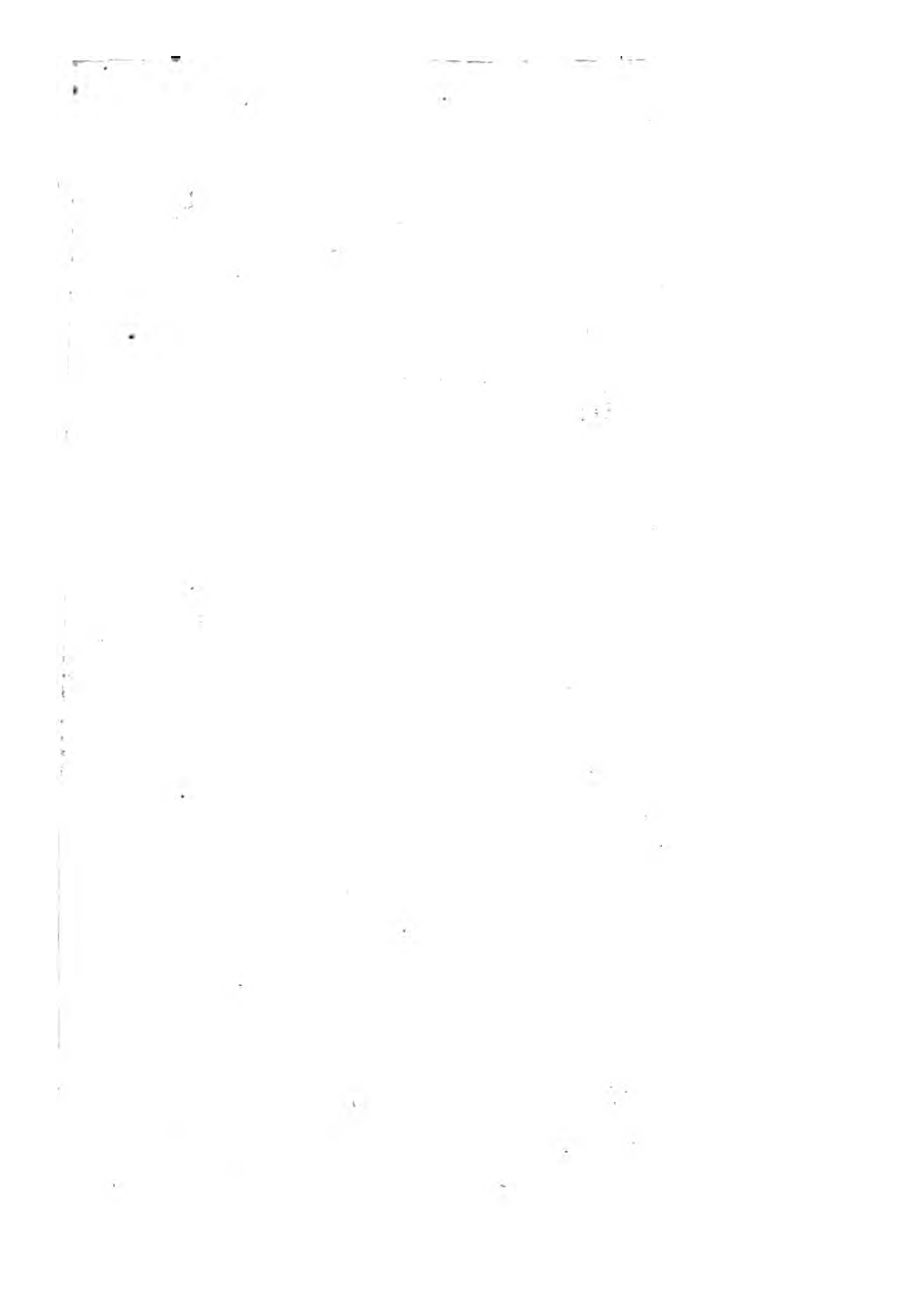
Qu'ai-je à vous dire, Monsieur, répondit *Sophie*, puisque vous croyez si bien le sçavoir?...

Oh ! C'est parler cela , s'écria *Western* ; tu as donc enfin consenti ?... Non pas , Monsieur , en vérité , répliqua *Sophie*.

Comment ! dit *Western* irrité ; eh qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager , de défobéir à ton pere , & de le rendre malheureux ?

Eh de grace , Monsieur , lui dit *Jones*... Vous êtes un nigand , vous dis-je , s'écria *Western* , outré du prétendu refus de *Sophie*. Lorsque je vous étois contraire , ce n'étoient que soupirs , pleurs , langueurs , lettres & messages secrets : maintenant , que je consens à tout , elle ne veut rien faire. Mauvais esprit , contradiction toute pure ! Madame dédaigne d'être gouvernée par son pere , elle méprise ses conseils , elle en sçait plus que lui , voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit , en soupirant , *Sophie*... Ce que je veux que tu fasses ? donne lui la main tout-à-l'heure.... Eh bien , Monsieur , lui dit notre





Héroïne , vous ferez obéi..... M. Jones , recevez ma main.

Bon cela ! s'écria *Western* : mais consens-tu de l'épouser demain matin ?.... Voyons si ta tête te permettra de m'obliger deux fois de suite.... Eh bien ?

Je vois , Monsieur , répondit-elle , en baissant les yeux , qu'il faut absolument vous obéir...

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de *Sophie* ; *Western* , après avoir étouffé sa fille dans ses embrassemens , courut en sautant de joye chercher M. *Alworthy* , qui étoit en conversation avec *Dowling* ; & laissa fort à propos quelques momens délicieux à nos jeunes amans.

Il ne tarda pourtant guères à revenir avec M. *Alworthy* , qui n'osoit encore se flater que *Sophie* eût sitôt cédé à son pere , sans quelque espece de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet , l'oncle de *Jones* embrassa tendrement les futurs époux & combla *Sophie* de caresses. *Western* , qui ne se possédoit plus , ne

vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu soupassent ailleurs que chez lui.... Vous me pardonnerez mon cher voisin , lui dit M. *Alworthy* , je suis solennellement engagé , & vous sçavez que ma promesse..... Engagé ! & avec qui ? répondit *Western* , est-il quelque autre occasion plus importante que celle-ci ?

M. *Alworthy* l'informa alors de son engagement avec Madame *Miller* , & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria *Western* , nous en ferons aussi : je ne vous quitte point ce soir ; & nous ne pouvons , sans cruauté , séparer l'ami *Jones* , d'avec sa maîtresse.... Allons , allons , voilà tout arrangé.

Cette offre fut sur le champ acceptée par M. *Alworthy* ; *Sophie* y consentit aussi , après avoir secrètement tiré parole de son pere , qu'il ne toucheroit pas un mot du mariage arrêté pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après-midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit aussi rencontré son oncle qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux & le plus favorable qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier de son mieux l'offense qu'il avoit reçue, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçue son frere.

Ce sentiment d'amour-propre,

joint à la force des argumens qu'a-
voit employé M. *Alworthy*, opéra
si efficacement sur le vieux *Nigh-*
tingale, qu'il reçut son fils d'un air
presque riant, & se laissa abbattre
jusqu'à consentir d'aller souper le
soir même chez Madame *Miller*.

A l'égard de l'autre frere, dont
la tendresse pour sa fille étoit im-
modérée, il étoit moins difficile de
l'amener à une réconciliation avec
elle.

Il ne fut pas plutôt informé, par
son neveu, que sa *Henriette* étoit
avec son nouvel époux chez Ma-
dame *Miller*, qu'il déclara d'abord
qu'il prétendoit y aller aussi. Sa
foiblesse pour elle ne lui permit
même point d'attendre que sa
fille lui demandât pardon; il la prit
dans ses bras, fondant en larmes,
avec une tendresse qui toucha tou-
te l'assemblée; &, dans moins d'un
quart d'heure, tout fut aussi paissi-
ble entre le beau-pere, le gendre,
& la fille, que si le mariage eût été
fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des cho-

tes , lorsque M. *Alworthy* , arrivant avec sa compagnie , mit le comble à la satisfaction de Madame *Miller* , qui , à la vuë de *Sophie* , n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé , & que son ami *Jones* alloit enfin être bientôt heureux.

On n'en vit , je crois , jamais tant rassemblés que dans cette même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient très-aimables : mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de *Sophie* , que tous les yeux , jusqu'à ceux de leurs jeunes époux , étoient fixés sur elle. Elles en eussent même conçu quelque jalousie , si toutes deux n'eussent pas été les meilleures créatures de l'Univers.

Le souper fut donc extrêmement joyeux : tous les cœurs étoient contents , & principalement ceux qui auparavant avoient eu moins lieu de l'être.

Cependant , comme la joye qui procède d'une révolution soudaine & peu attenduë est ordinairement muette , & occupe plus le cœur

que la langue , *Jones & Sophie* avoient l'air moins enjoué que le reste de la compagnie.

Western , qui s'en apperçut , & qui ne le trouvoit pas bon , crioit à chaque instant , qu'as-tu donc mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ? Et toi , ma fille , as-tu perdu ta langue ? Bûvez donc tous deux encore un coup à ma fanté ,.... ou , parbleu ! craignez que je ne parle....

Quelques couplets , très innocens & très naturels selon lui , mais dont la pauvre *Sophie* rougissoit toujours jusqu'aux oreilles , suivoient ces petites exhortations ; & déconcertèrent tellement notre Héroïne , que *M. Alworthy* , qui jusque-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale* , y fit attention , & pria très-sérieusement son cher voisin d'épargner sa fille. *Western* avoit bonne envie de soutenir les droits paternels , & surtout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon. Mais s'appervant bientôt qu'il n'étoit secondé par personne , il rentra par degrés dans l'ordre.

Malgré cette petite contrainte, le bon-homme se trouva si content de la compagnie, qu'il invita tout le monde pour le jour suivant.

Sophie, le lendemain, fit les honneurs de la table de son pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin à son cher *Jones*, en présence de M. *Alworthy*, de M. *Western*, & de Madame *Miller* seulement. Notre Héroïne avoit obtenu de son pere, que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. Le même secret avoit été enjoint à Madame *Miller*; & *Jones* répondoit de M. *Alworthy*. Cette assurance mit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Ce ne fut que vers la fin du souper, que M. *Western*, échauffé par le vin, & incapable de retenir plus longtemps les transports de sa joye, s'arma d'un rouge-bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé, comme on le peut juger, fut célébrée solennellement par tous les convi-

ves, à la grande confusion de la pauvre *Sophie*, que l'ami *Jones*, toujours compâtiſſant à ſes moindres peines, eſſaya de conſoler du moins par la tendreſſe de ſes regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à perſonne : car Madame *Miller* l'avoit dite à l'oreille à ſa fille, ſa fille à ſon mari, le mari à ſa couſine, & celle-ci à tous les autres.

Sophie faiſit la première occaſion de ſe retirer avec les femmes, tandis que ſon cher pere, toujours ferme à table, fit face à tous les hommes, qui inſenſiblement l'abandonnerent l'un après l'autre, à la réſerve de l'oncle du jeune *Nightingale*, dont les talens bachiques égaloient ceux du redoutable *Western*. Ces deux Héros tinrent conſtamment la lice, & combattoient encore longtems après l'inſtant fortuné où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin vuë forcée de livrer tous ſes charmes aux vœux ardens de ſon heureux époux.

C'eſt ainſi, cher Lecteur, que

Nous voilà enfin parvenus à amener notre Histoire à une conclusion , qui , à notre grande satisfaction , quoique peut-être contraire à votre attente , rend selon toute apparence notre Héros le plus heureux des hommes : car , si ce monde peut produire quelque félicité comparable à la possession d'une épouse telle que *Sophie* , j'ignore encore , je l'avoue , en quoi cete félicité consiste.

Quant aux autres Personnages qui ont joué quelque rôle remarquable dans le cours de cette Histoire , comme quelques Lecteurs pourroient désirer d'être plus amplement instruits de leur destinée , nous allons tâcher , en peu de mots , de satisfaire leur curiosité.

M. *Alworthy* n'a jamais pû se déterminer à revoir *Blifil* , mais vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie* , il a enfin consenti à lui faire une rente viagère de 200 livres *sterlin* , que notre Héros a secrettement augmentée d'un tiers.

Il vit avec ce revenu dans le fond du Nord de l'Angleterre , où il se trouve enfin , par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son village pour la députation au premier Parlement. Il s'est même, dit-on, rendu depuis peu *Puritain*, dans l'intention d'épouser une très-riche veuve de cette secte , dont tous les biens sont situés dans le Canton où il demeure.

Square, mourut quelques jours après sa dernière lettre à M. *Alworthy*. Quant à *Tuakum*, il est toujours Vicaire de sa Paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. *Alworthy*, & pour rentrer en grace avec M. *Jones*.

Madame *Fitz - Patrick*, toujours séparée d'avec son mari , a sauvé quelques débris de sa fortune , & vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même devenue si œconome , qu'elle mange (dit-on) trois fois le double de son re-

venu , fans pourtant contracter aucunes dettes. Elle est étroitement unie avec l'épouse du *Pair d'Irlande*; & toujours très-reconnoiffante, envers *Mylady* , des obligations quelle croit devoir à *Mylord*.

Ce Lieutenant, si bon ami de *Jones* , & sous lequel nous avons vû notre Héros faire son apprentissage Militaire. * Cet honnête homme , dis-je , après avoir fait des prodiges de valeur à la Bataille de *Colowden*, où presque tous les Officiers supérieurs ont été tués , a enfin obtenu la majorité de son Régiment , & s'est vû en même tems enrichi par la dépouille d'un *Lord Ecoissois*, qui ayant été blessé à mort , avoit été secouru soigneusement par ce généreux Officier, jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur, il se trouve être frere de Madame *Mil-ler* , qu'il n'avoit point vuë depuis l'enfance , étant entré jeune au service. Le hazard les a fait rencon-

* Tome premier , Livre 7. Chap. 3.

trer depuis peu avec *M. Jones*, chez cette bonne femme ; Et le brave Major , maintenant veuf & fans enfans , en assurant sa succession à l'épouse de *M. Nightingale* , & à la petite *Betsy* , vient de combler de joye la pauvre *Madame Miller*.

Madame Western, n'a pas tardé à se réconcilier avec l'aimable *Sophie* , & a même passé deux mois à la campagne avec les jeunes Epoux. *My lady Bellaſton* , n'a pas été des dernières à venir , en cérémonie, complimenter les Mariés, & s'est comportée, vis-à-vis *M. Jones*, comme envers un Etranger qu'elle n'eût jamais connu.

Le vieux *Nightingale* a acheté , pour son fils , une Terre dans le voisinage de *Jones* , où ce jeune homme , son épouse , *Madame Miller* , & la petite *Betsy* sont allés depuis peu s'établir , & forment une société charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs subalternes : *Madame Waters* , à qui *M. Alworthy* a fait une rente de 60

liv. *sterlin* , vient d'épouser le Ministre *Supple* , à qui M. *Western* , à la sollicitation de sa fille , a enfin donné un très-bon bénéfice.

George , le Garde-Chasse , aux premiers mots de la découverte de son vol , a pris la fuite , & s'est retiré on ne sçait où. M. *Jones* , a distribué les 500 liv. *sterlin* à sa famille ; & *Moly* (comme de raison) en a eu double part. *Partridge* , avec 50 liv. *sterlin* de rente créées par M. *Jones* , a levé une nouvelle Ecole , où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui , & *Moly Seagrim* : c'est *Sophie* , dit-on , qui s'en mêle , & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons maintenant , prendre congé de *Jones* & de *Sophie* , qui deux jours après leur mariage , retournerent à la campagne avec Messieurs *Alworthy* & *Western*. Ce dernier , a remis son Château & la meilleure partie de ses Domaines à son gendre , & s'est retiré dans une terre plus propre pour la Chasse.

Il vient souvent voir M. *Jones*, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, & y réussissent si bien que le bon Gentilhomme ne fut jamais, dit-il, plus satisfait, ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enivre tant qu'il veut; & sa fille est toujours aussi prête qu'autrefois à lui jouer tous les airs favoris.

Notre chère *Sophie*, est déjà mère de deux enfans aussi beaux qu'elle, & dont le vieux *Western* est si enchanté qu'il passe avec eux la moitié de sa vie.

M. *Alworthy*, ne fut pas moins libéral envers notre Héros que M. *Western*: sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle; & c'est en dire assez, puisque nous connoissons son caractère. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de *Jones* (car quel homme est parfait!) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable Seigneur, & par son union avec son aimable & vertueu-

se épouse. Les réflexions qu'il a faites, sur ses erreurs passées, lui ont même acquis un air de discrétion & de prudence, que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces Epoux, en un mot, sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive & la plus pure, & chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur; & parmi leurs voisins, leurs Fermiers, ou leurs Domestiques, il n'en est aucun qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES

Du quatrième Volume.

LIVRE SEIZIÈME.

Contenant l'espace de cinq jours:

CHAPITRE PREMIER.

*V*isite peu amusante pour M.
Western. Afflictions de So-
phie, pag. 1

CHAPITRE II.

Petite consolation pour Sophie, 16

CHAPITRE III.

Sophie hors de prison, 23

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

*Jones reçoit des nouvelles de Sophie.
Il va à la Comédie avec Madame
Miller, & Partridge, 35*

CHAPITRE V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder, 52

CHAPITRE VI.

*Visite de M. Western à sa sœur ;
accompagné de M. Blifil, 60*

CHAPITRE VII.

*Conjuration de Lady Bellafton con-
tre Jones, 67*

CHAPITRE VIII.

*Visite de M. Jones, à Madame
Fitz-Patrick, 76*

CHAPITRE IX.

Suites de la même visite, 88

 LIVRE DIX-SEPTIÈME.

 Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

*I*ntroduction , 97

CHAPITRE II.

Conduite généreuse de Madame Miller , 102

CHAPITRE III.

Visite de M. Western à M. Alworthy , 111

CHAPITRE IV.

Scene singuliere entre Sophie & Madame Western , 125 .

CHAPITRE V.

Madame Miller & M. Nightingale visitent Jones dans la prison , 131

CHAPITRE VI.

Visite de Madame Miller à Sophie ,

139

CHAPITRE VII.

Scene intéressante entre M. Alworthy & Madame Miller ,

146

CHAPITRE VIII.

Matières diverses ,

153

CHAPITRE IX.

Avantures de Jones dans la prison ,

163

LIVRE DIXHUITIÈME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.**E***venement tragique ,*

175

CHAPITRE II.

Visite de M. Alworthy au vieux M.

P ii

340

Nightingale. *Etrange découverte*,
188

C H A P I T R E III.

*Contenant deux Lettres de différent
style*, 199

C H A P I T R E IV.

Continuation de l'Histoire, 209

C H A P I T R E V.

Continuation de l'Histoire, 224

C H A P I T R E VI.

Suite de l'Histoire, 230

C H A P I T R E VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 243

C H A P I T R E VIII.

Nouveaux progrès de l'Histoire, 263

C H A P I T R E IX.

*Dans lequel l'Histoire commence à
tendre vers la conclusion*, 278

CHAPITRE X.

*Où l'Histoire continuë de marcher à
grands pas vers la Conclusion ,*
291

CHAPITRE XI.

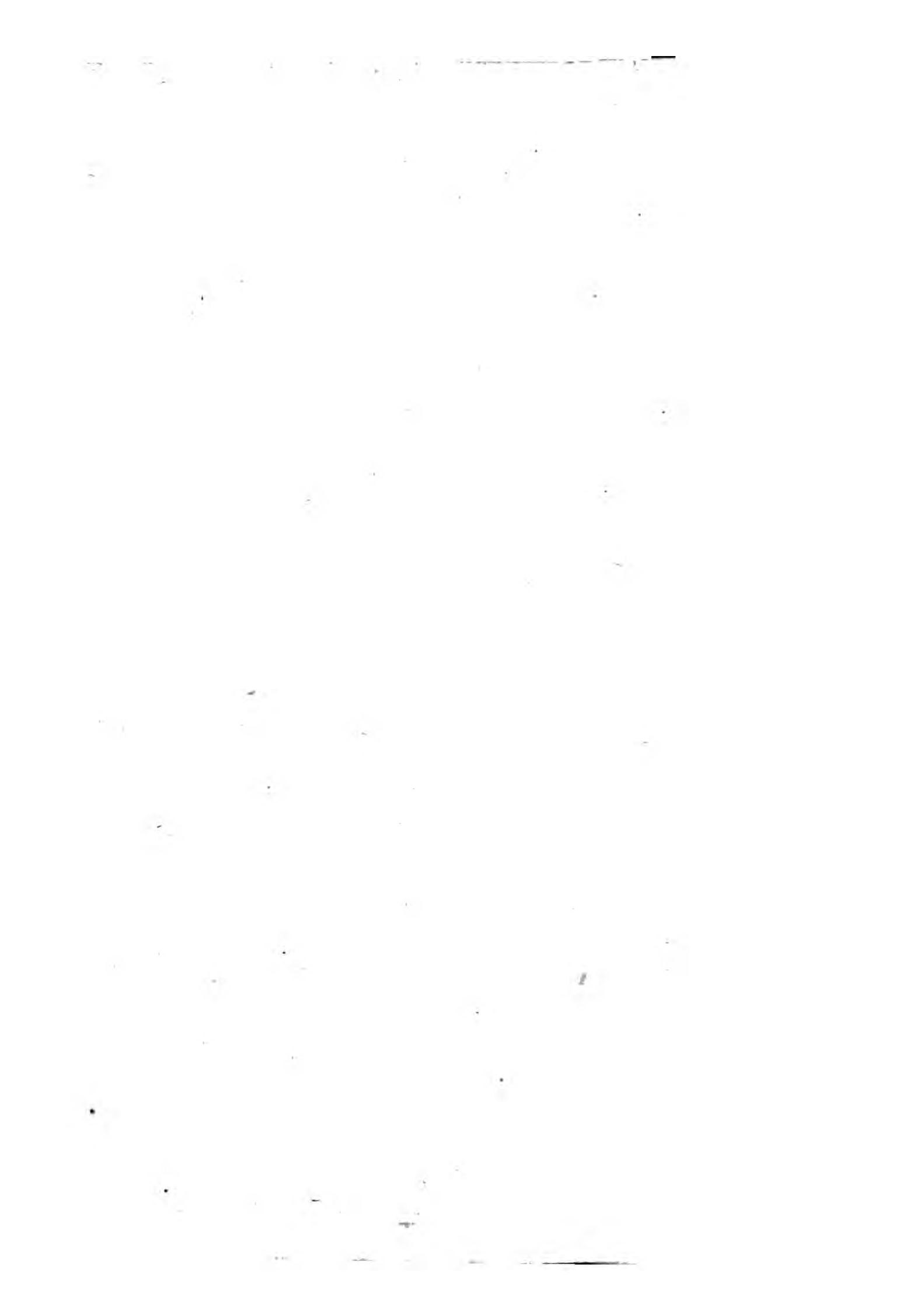
Où l'Histoire touche à la Conclusion ,
307

CHAPITRE XII.

Conclusion générale , 323

*Fin de la Table du quatrième
& dernier Volume.*







2





